

Génie du foyer



JENNY LENSIA

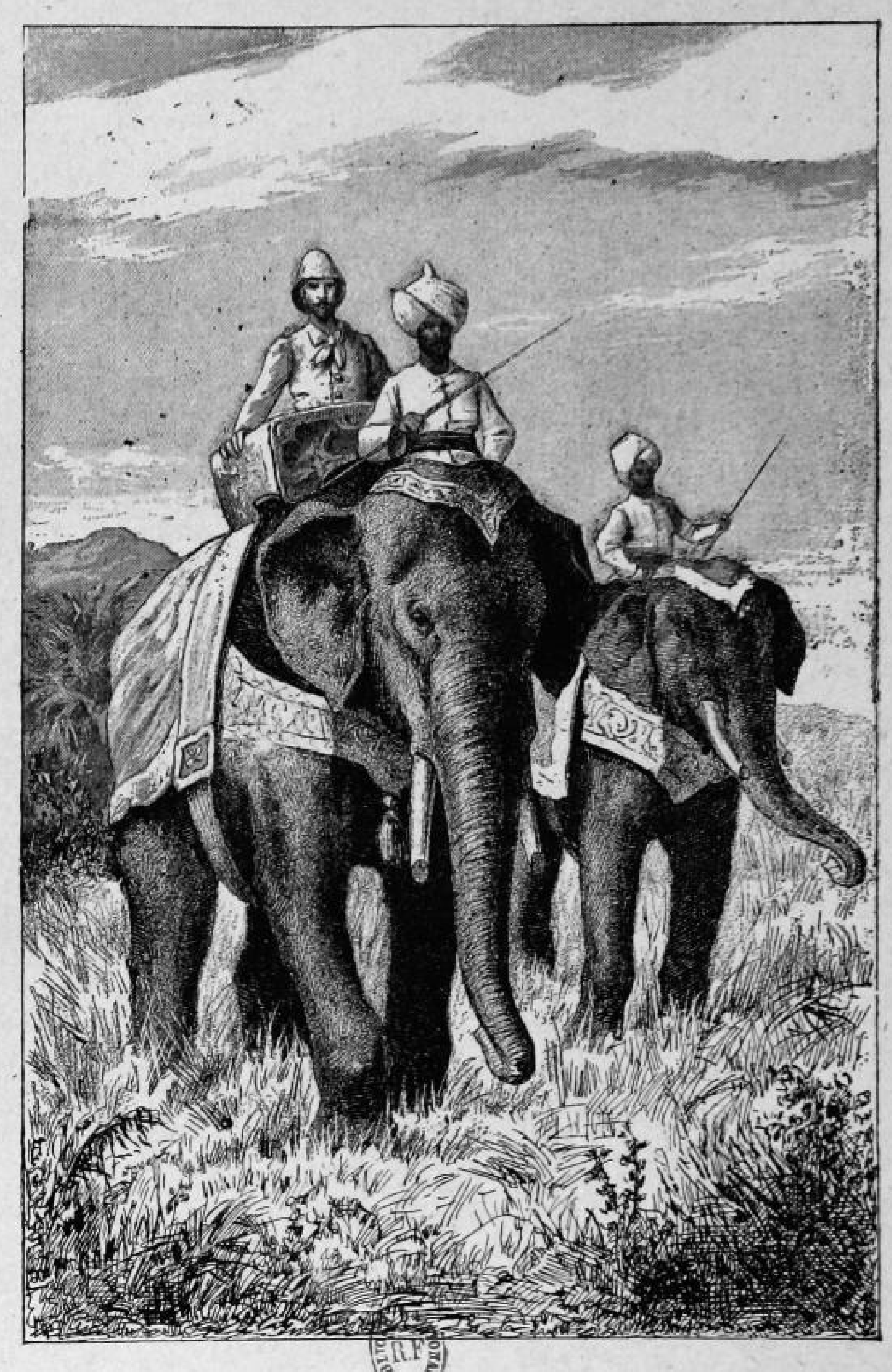
Le Génie du Foyer



SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'IMPRIMERIE
& DE LIBRAIRIE

Le Génie du Foyer

DEUXIÈME SÉRIE B. — Format grand in-8°.



A dos d'éléphant...

JENNY LENSIA

Le Génie du Foyer

Nombreuses Illustrations

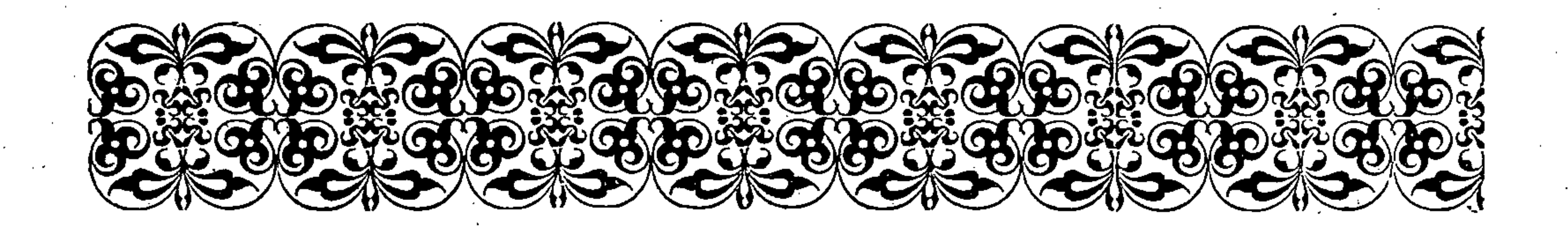


PARIS

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE

(Ancienne Librairie LECÈNE, OUDIN et Cie)

15, rue de Cluny, 15



LE GÉNIE DU FOYER

I

LA FAMILLE DARIEL

La longue rue de Vaugirard qui, de l'Odéon aux fortifications, aligne ses deux rangées de maisons, à l'apparence ancienne pour la plupart, offre aux familles modestes de tranquilles abris au sein de quelques-unes de ces vieilles demeures dont les murs lézardés et sombres tranchent sur les bâtisses neuves et élégantes qui les entourent.

Laissant de côté les opulentes habitations, nous nous arrêterons au seuil de l'une de ces antiques maisons dont nous parlions tout à l'heure.

En 18.., époque à laquelle se passe notre récit, elle était déjà bien vieille et bien noire, la demeure sous le toit de laquelle s'abritaient nos différents héros. Mais, en dépit de sa vétusté, elle ne laissait pas d'avoir bonne apparence avec ses larges balcons, chargés de fleurs

et de plantes par les différents locataires. De construction étrange, rappelant un peu le style mauresque, elle ressortait entre ses voisines aux façades uniformes, quelque peu banales. Ornée de tourelles et de clochetons, elle était enjolivée d'un perron, surmonté d'un porche cintré qui ne manquait pas d'élégance. Des colonnes, soutenant, à chaque étage, de larges terrasses entourées de balustres, s'élevaient du premier au cinquième ; et, dans des niches profondes, des statues, assez maltraitées par le temps, achevaient de donner à cette demeure un cachet pittoresque auquel se mêlait comme un reflet d'antique grandeur à jamais disparue.

A qui avait jadis appartenu cette maison ?

Quelle avait été sa destination première ?

Chacun l'ignorait. A son égard la légende de la rue restait muette.

Les habitants du quartier la désignaient simplement sous ce nom :

— Les Terrasses.

Et c'était tout.

Elle était charmante avec son cachet d'ancienneté, avec ses murs sombres sur lesquels s'étalaient la verdure et les fleurs. Des pigeons roucoulaient sur son toit, comme en pleine campagne, les pierrots gazouillaient dans ses jardins aériens, et, chaque saison, les hirondelles, messagères du soleil, se disputaient ses persiennes pour y bâtir leurs nids merveilleux.

Telle qu'elle était, elle eût captivé les regards d'un peintre, d'un poète ou d'un rêveur.

Depuis de longues années, elle a disparu, la riante et vieille maison aux terrasses, et c'est bien dommage, vraiment, car le vaste et laid bâtiment de rapport qui la remplace ne saurait faire revivre le charme qu'elle donnait à cette partie du quartier.

Mais au temps où se passe notre histoire, nul entrepreneur n'avait

encore songé à en faire l'acquisition pour l'abattre et la reconstruire à sa guise, et les locataires y affluaient. Elle était parfaitement habitée, d'ailleurs. Petits rentiers, employés aux appointements modestes, semblaient se donner le mot pour y choisir un gîte.



Madame Dariel.

C'était son air honnête et paisible (s'il est permis de s'exprimer ainsi au sujet d'une maison) qui avait décidé une bonne mère de famille, Mme Dariel, à venir s'y installer avec sa mère et ses enfants.

Très jeune encore et veuve d'un ingénieur de talent, Mme Dariel était loin d'être riche, mais ses faibles ressources, unies à la pension de retraite que possédait sa mère, Mme Luigé, veuve d'un haut fonctionnaire, permettaient à la petite famille de vivre presque dans l'aisance.

Très distinguées, un peu tristes, ces dames avaient éveillé l'attention des voisins. Une attention bienveillante, toutefois, car la beauté et la grâce aimable de la jeune femme, la rare élégance avec laquelle elle portait sa sévère toilette de demi-deuil, lui avaient con-

quis, de prime abord, la sympathique admiration des curieux et des commères du quartier.

Quant à Mme Luigé, douce et grave, absolument attrayante avec son visage correct encadré de cheveux blancs, elle était encore plus avant que sa fille dans les bonnes grâces de leur humble entourage.

L'épicière du coin ne jurait que par elle, la fruitière lui réservait ses plus beaux fruits, et quand la crémière avait fièrement dit :

— Mme Luigé trouve mon lait et mes fromages excellents.

Le plus difficile des acheteurs eût été mal accueilli, pour la plus simple et la plus juste observation.

D'ailleurs, ces dames payaient fort bien, et cela ne contribuait pas peu à leur attirer les flatteuses prévenances de leurs fournisseurs. Dans l'esprit de ces derniers, elles avaient l'avantage sur tous les locataires de la riante maison aux terrasses.

Quand elles passaient, saluant de la tête, avec un sourire gracieux, les commères du voisinage, celles-ci ne manquaient pas de se dire entre elles :

— Voilà les dames du cinquième. Sont-elles bien ! Sont-elles assez avenantes !

— Et pas fières !

— Non, certes.

— A la bonne heure ! Et toujours riantes !

— Ces dames ne sont pas des pimbêches qui se flattent de leurs quatre sous. Elles ont toujours une parole à vous dire, un sourire à vous adresser !

— Et les enfants donc ! Sont-ils assez gentils ?

— A croquer !

C'était ainsi depuis le jour où Mme Luigé et sa fille étaient venues, à la suite de douloureux événements et de graves revers, s'installer dans ce tranquille quartier.

Il y avait de cela près de trois ans.

Par raison d'économie et, aussi, pour avoir plus d'air et de lumière, Mme Dariel, sur le conseil de sa mère, avait choisi son appartement au cinquième.

Cet appartement était grand et confortable, mais son principal attrait était, certes, la terrasse sur laquelle ouvrait le salon. C'était, nous le savons, une des charmantes particularités de la vieille maison, ces larges terrasses qui, de bas en haut, s'étageaient sur le milieu de la façade, s'avançant en saillie au-dessus du trottoir sur lequel flottait l'ombre de leurs feuillages. Celle du cinquième était encore plus jolie, plus fleurie, plus ombragée que les autres. Mme Dariel en avait fait un véritable parterre. Avec un goût exquis, elle s'était plu à l'orner, et, chaque année, elle y ajoutait quelque attrait nouveau. Des volubilis, des glycines et des rosiers grimpants s'enroulaient autour des colonnes, formaient un encadrement splendide à la porte-fenêtre, festonnaient de leurs éblouissantes draperies les balustres de pierre aux tons sombres. De grands lauriers-roses en ombrageaient chaque extrémité et, dans des caisses énormes, des palmiers balançaient leurs hautes et larges feuilles en éventail au-dessus de la balustrade enguirlandée, formant un fond de verdure à la fois reposant et captivant pour le regard. Çà et là, dans les angles, partout où il avait été possible de leur trouver une petite place, des plantes étalaient en touffes leurs feuilles lustrées ou leurs fleurs éclatantes. Sur un pied assez élevé, était posée une jolie cage dans laquelle un bijou d'oiseau des îles voletait au soleil. Des chaises de jardin étaient placées à l'ombre des lauriers-roses, et un large espace demeurait vide, en face de la porte-fenêtre, afin qu'on pût aller et venir sur la terrasse.

Mme Dariel raffolait de ce jardin en miniature qui lui rappelait (bien vaguement) les magnifiques parterres de sa jolie maison d'au-

trefois. Quant à ses trois enfants, ils ne quittaient guère ce coin délicieux. C'était tout ensemble leur salle d'étude, leur parloir, leur lieu de récréation et de repos. Par les brûlantes nuits d'été, ils n'eussent pas mieux demandé que d'en faire leur chambre à coucher, mais leur mère s'opposant à ce beau projet, ils se voyaient forcés d'y renoncer... Oh ! bien à regret !



II

JEUNES CŒURS

Marius, l'aîné des enfants de Mme Dariel, venait d'atteindre sa quinzième année. C'était un gentil lycéen, intelligent, travailleur, qui promettait de faire de bonnes et sérieuses études. D'une physionomie agréable, un peu grave, il rappelait à Mme Dariel l'époux aimé dont la perte l'avait laissée inconsolable. Elle était fière de son fils et s'oubliait volontiers en des rêves brillants sur son avenir. Déjà elle devinait en lui un futur avocat que son éloquence ferait célèbre et riche. Elle berçait le jeune garçon avec ces songes dorés qui la charmaient elle-même et lui faisait partagerses espérances d'avenir.

Notre futur Cicéron, encouragé, se voyait à l'avance en robe et en toge, plaidant quelque cause difficile devant un nombreux auditoire.

Et, l'esprit plein de cette pensée, il travaillait avec ardeur.

Dans ses heures de récréation, il amusait parfois ses sœurs par ses discours, faisait de grands gestes, roulait ses yeux effarés en prononçant quelque phrase latine et, d'une voix larmoyante, implorant la justice ou la clémence imaginaire, il s'écriait :

— Ecoutez ! admirez ! applaudissez ! C'est de cette éloquente façon que dans quelque dix ans j'espère défendre la veuve et l'orphelin.

— Un bel avocat, ma foi ! répliquaient les fillettes en riant aux éclats.

Elles étaient mignonnes et charmantes, les deux filles de Mme Dariel. Hélène, la plus âgée, avait treize ans. Sa sœur Alice était sur le point d'atteindre sa onzième année. Fort intelligentes, douées l'une et l'autre d'une réelle beauté, elles étaient l'orgueil de l'aïeule et de la jeune mère, la grâce et la gaieté de la maison.

Les deux fillettes s'aimaient tendrement. Jamais, jusqu'à ce jour, une note discordante n'était venue rompre la bonne harmonie qui régnait entre elles.

Et, cependant, combien elles étaient différentes au moral et même au physique !

Hélène était une jolie brune, à l'épaisse chevelure ondulée, aux grands yeux vifs, brillants comme des diamants noirs. Son enfantine beauté était pleine de séduisantes promesses pour l'avenir. Mais des qualités morales, autrement sérieuses que de passagers attraits, la faisaient remarquer et surtout aimer.

Studieuse, elle mettait une application soutenue dans ses travaux scolaires, et ses professeurs la citaient entre leurs meilleures élèves. Énergique malgré sa jeunesse, la fillette, toujours prête à s'oublier pour les siens, apportait sa douce gravité, et sa bonne grâce en toute chose. Déjà elle inspirait la confiance. Sa grand'mère et sa mère lui racontaient volontiers leurs soucis dans le présent, leurs inquiétudes pour l'avenir. Son frère la tenait au courant de ses ennuis de collégien, et, bien qu'il fût son aîné, lui demandait souvent conseil. Du matin au soir, sa jeune sœur Alice se faisait dorloter par elle, usait et abusait de sa patience, sans jamais parvenir à la lasser.

Par toute la famille, Hélène était traitée en petite femme et n'en tirait pas la moindre vanité. Sa bonne humeur était inaltérable. Quel que fût son état d'âme, elle trouvait toujours un sourire pour répondre à la gaieté des autres, une douce parole pour atténuer leur tristesse, une caresse pour tarir leurs larmes.

Peu à peu on s'était habitué à la précoce raison de la jeune fille, à sa constante abnégation. On en était arrivé à trouver tout naturel chez elle ces sentiments si rares. On les acceptait. Sans cesse on mettait à l'épreuve le bon vouloir de la charmante enfant, sans jamais se demander si on la faisait souffrir ou si on la fatiguait.

Seule, Mme Luigé paraissait comprendre et admirer l'étonnante grandeur morale de sa chère petite-fille... Parfois, elle la regardait, silencieuse, les yeux humides, semblant recueillir en son cœur les perles de sentiments qui émanaient de l'âme candide de la jeune fille. Parfois encore, elle posait une main caressante sur la tête de la jolie enfant et, d'une voix émue, plongeant dans ses yeux limpides son regard attendri, elle lui disait en souriant :

— Oh ! toi, vois-tu, un jour viendra où tu seras le bon génie de notre foyer.

Alice ne ressemblait en rien à sa sœur.

Certes, elle était ravissante de grâce enfantine et tendre. Sa blanche figure, adorable dans le cadre de son opulente chevelure aux reflets un peu roux, ses yeux bruns, doux et rêveurs, son sourire plein de finesse, faisaient d'elle une créature exquise.

Tous en étaient fous. Elle était souveraine à la maison.

Hélas ! faut il l'avouer ? La petite rusee profitait de ses avantages naturels pour se faire aduler et servir. Elle était bonne pourtant, mais, d'une nature paresseuse et molle, elle trouvait commode de se laisser vivre, comme cela, tout doucement, entre les gâteries et l'admiration de ceux qui l'entouraient. Bien douée, elle montrait néan-

moins peu de zèle pour l'étude. Elle passait son temps à jouer, ou, pendant des heures, elle restait immobile, assise sur la terrasse, sans qu'il fût possible de savoir à quoi elle pensait.

Comme Alice était d'une santé délicate, sa mère, s'exagérant la gravité de son état, la laissait grandir dans cet engourdissement et dans cette mollesse. L'enfant gâtée s'accoutumait chaque jour davantage aux petits soins dont on l'entourait. Elle les acceptait comme un dû, sans la moindre gratitude, sans même se demander si les sacrifices qu'on s'imposait pour la satisfaire pouvaient être parfois douloureux ou pénibles.

Le cœur rempli de tendresse pour les siens, douée de sensibilité, mais nonchalante et passive, elle n'en promettait pas moins, si une trop tardive sévérité n'y mettait bon ordre, de devenir, avec les années, la réelle personnification de l'inconscient égoïsme.

Et maintenant, chers lecteurs, que nous commençons à connaître nos différents personnages, il ne nous reste plus qu'à les mettre en scène. Dans le récit qui va suivre, nous verrons se développer les différents caractères que nous avons essayé d'esquisser, et nous suivrons la lutte de ces jeunes cœurs contre les chagrins dont la vie est semée.

Puissiez-vous prendre intérêt à cette histoire familiale que je m'apprête à vous conter.





III

LE CADEAU

On était en plein mois de juillet ; la chaleur avait été suffocante dans la journée, et c'était à peine si les premières heures du soir apportaient avec elles une reposante fraîcheur.

Il faisait bon sur la terrasse où la famille Dariel était réunie.

Une brise légère passait au milieu des feuillages, qu'elle effleurait mollement, et un parfum de roses flottait dans l'air.

Dans l'azur d'un bleu intense, les étoiles s'allumaient par milliers comme autant de mystérieuses fleurs d'or qu'aucune main humaine ne pouvait cueillir dans les vastes champs aériens.

Mme Luigé et sa fille, assises sur des pliants, causaient à demi-voix, en savourant une exquise boisson au citron qu'Hélène venait de préparer. Marius se récitait à lui-même de savantes tirades classiques, et Alice, affaissée sur une chaise, dans une pose nonchalante, regardait vaguement le ciel lumineux.

— A quoi penses-tu donc, ma petite Alice ? lui demanda son frère, en interrompant sa récitation.

— Je me dis que la boisson citronnée est bien bonne et que j'en boirais volontiers, répondit la fillette de sa douce voix traînante.

— Et qui t'empêche d'en boire ?

— C'est qu'il me faudrait aller en prendre dans le buffet de la salle à manger.

— Mais la salle à manger n'est pas à un kilomètre, je suppose..., s'écria Marius en riant.

— Elle est encore trop loin. Par cette chaleur, on n'a pas le courage de bouger.

— Petite paresseuse !

— J'ai cependant bien soif !... murmura plaintivement Alice, en tournant vers son frère sa jolie tête encore idéalisée par les rayons nocturnes.

— Je vois ce que c'est !... Tu t'imagines que la salle à manger est beaucoup plus près pour moi que pour toi.

— Le salon à traverser, mon petit Marius... deux enjambées...

— Point n'est besoin de mettre des bottes de sept lieues, c'est certain... Mais ce n'est pas mon affaire de préparer des rafraîchissements.

— C'est la mienne, interrompit une voix harmonieuse, et voici le verre de boisson citronnée désirée par ma petite Alice... Je me doutais qu'elle avait soif...

Et Hélène, vive et rieuse, parut dans l'encadrement fleuri de la porte-fenêtre.

Elle portait avec précaution un plateau sur lequel étaient posés plusieurs verres remplis de la délicieuse boisson.

— Tu dois être fort altéré aussi, mon cher Marius ? ajouta l'aimable fillette, en présentant gentiment au jeune garçon le plateau qu'elle soutenait des deux mains.

— Je tarirais une fontaine, fit gaiement Marius, et tu es la bienvenue avec ton nectar parfumé... Merci !

De main en main, le plateau circula.

— J'en demande, dit l'aïeule, en adressant un caressant sourire à Hélène ; tu as le talent de préparer cette boisson comme personne.

— C'est une friandise... fit Mme Dariel.

— Oh ! que c'est donc bon !... s'écria Alice. Que cela m'a fait de bien !...

— Vive la petite limonadière !... chantonna Marius.

— C'est citronnière ou citronnadière que tu veux dire... Au fond, cela m'est égal, car ces deux mots de mon invention ne sont pas plus français l'un que l'autre, je suppose !

— Ils sont drôlets, je trouve, et cela pourrait peut-être leur servir de passeport !

— En aucune grammaire, sois-en sûr, répliqua Hélène en s'asseyant auprès d'Alice.

Et, gaiement, les trois enfants, laissant leur grand'mère et leur mère à leur grave entretien, se mirent à babiller entre eux.

— Voyons, mes chéries, qu'avons-nous fait aujourd'hui ?... demanda Marius. Etes-vous allées au cours ?

— Pas moi, dit Alice ; il faisait trop chaud.

— Oh ! toi !... cela ne me surprend pas... Mais Hélène ?

— J'ai beaucoup travaillé pour la composition d'histoire, reprit la studieuse fillette. Je pense avoir assez bien réussi.

— Je n'en doute pas. Tu as toujours de bonnes notes.

— Oh ! non ! dit modestement Hélène. Je m'applique consciencieusement... Je réussis assez souvent, par bonheur !

— Eh ! quel règne avez-vous travaillé ?

— Celui de Louis XI.

— A la bonne heure ! ce roi grincheux ne me déplaît pas, car il a porté un coup mortel à la féodalité.

— Oh ! la féodalité m'est bien indifférente, s'écria Alice, et l'histoire aussi. — Tu es insupportable, Marius, avec tes causeries

savantes sur ceci, sur cela !... Hélène est comme toi... A vous entendre, on croirait, vraiment, que l'étude est la plus agréable chose du monde... Comme si ce n'était pas assez de la journée pour se fatiguer la tête de tout ce grimoire, il faut encore que vous en parliez le soir. Je suis sûre que vous en rêvez.

— Mais oui, souvent, chérie, répondit doucement Hélène. A mon point de vue, l'étude est chose grave. Elle peut, dans l'avenir, influer sur notre vie entière... Grâce à elle seulement, nous pourrons atteindre à quelque but utile... Elle nous fera quelqu'un. De presque pauvres que nous sommes, elle peut nous conduire à l'aisance, qui sait ?... à la fortune...

— La fortune ! s'exclama Alice, voilà une belle chose, par exemple ! Oh ! si j'étais riche !

— Eh bien !... que ferais-tu ? demanda Marius en riant.

— Je m'achèterais une grande poupée. Je suis malheureuse de ne plus en avoir, depuis que j'ai brisé la mienne. C'est si gentil, une poupée ! On l'habille !... On la déshabille !... On l'endort comme un vrai bébé !

— Une poupée comme celle que tu désires est d'un prix trop élevé pour nous, mon enfant, dit grand'mère qui avait entendu. Il faut être raisonnable.

— Oh ! que j'en voudrais une, pourtant, soupira la fillette, en posant sa tête câline sur l'épaule d'Hélène.

— Cela est impossible, ma mignonne, fit doucement Mme Dariel, dont le cœur s'emplissait de regrets en formulant ce refus.

— Autrefois, j'en avais une, reprit Alice, une si jolie !...

— Autrefois nous étions riches, nous ne le sommes plus, murmura Hélène. Tais-toi !... Tu vois bien que tu fais de la peine à maman et à grand'mère.

— Oh ! avoir une poupée !... insista l'enfant qui poursuivait tou-

jours sa chimère, une semblable à celle de la petite fille du second... Cela ne coûte pas si cher, après tout !... continua-t-elle, en parlant très bas à l'oreille de sa sœur...

Et ses grands yeux suppliants, déjà noyés de larmes, s'arrêtèrent sur le doux regard d'Hélène.

— Tu en connais donc le prix ? demanda celle-ci.

— Oui. La petite Louise me l'a dit, un jour que j'admirais sa poupée.

— Combien ?... voyons !..

— Dix francs, fit Alice, si bas que sa sœur devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Dix francs !... murmura Hélène, c'est bien cher !...

Un instant, elle demeura songeuse, caressant du bout de ses doigts fuselés le front blanc d'Alice.

En elle-même elle faisait le calcul de ce qu'elle possédait dans sa petite bourse.

Dix francs !... C'étaient là toutes ses économies de fillette... Elle les avait difficilement amassées, mettant de côté, depuis des mois, les quelques pièces blanches que lui donnait grand'mère pour s'acheter des livres amusants ou instructifs. Il ne lui manquait plus que deux francs pour être en mesure de faire l'acquisition d'un magnifique volume qu'elle convoitait depuis longtemps.

Allait-elle renoncer au beau livre désiré ?

Une minute, la jeune fille hésita. Ce petit sacrifice lui coûtait.

Mais, une fois encore, elle rencontra l'irrésistible et suppliant regard de sa sœur, et elle fut émue de l'expression de tristesse peinte sur le joli visage de l'enfant.

— Pauvre petite !... elle en a tant envie !... pensa-t-elle. Pourquoi lui refuser ? Maman sera si heureuse en la voyant contente !... Je m'achèterai plus tard ce livre que je désire tant...

Et, tout de suite, elle en prit son parti.

Doucement, elle s'esquiva, après avoir mis un baiser sur le front d'Alice...

Nul ne s'aperçut de sa courte absence. Mme Luigé et Mme Dariel reprirent leur causerie, un instant interrompue... Marius, le dos tourné, continua de siffloter en contemplant les étoiles.

Vingt minutes après, Hélène reparut, l'air content. Elle reprit sa place auprès de sa sœur et, à demi-voix, lui dit :

— Si tu possédais la poupée de tes rêves, t'amuserais-tu à coudre pour l'habiller ? Apprendrais-tu à lui faire des robes, des chapeaux ?

— Je te le promets ! s'écria Alice ; mais, hélas! je ne l'ai pas...

— Qui sait ? fit mystérieusement Hélène.

Et il n'en fut plus autrement question.

Le petit cercle familial se rapprocha vers le milieu de la terrasse. La conversation s'anima entre les mamans et les enfants. De gais propos s'échangèrent, provoquant de doux éclats de rire, et la soirée était avancée lorsque grand'mère donna le signal du repos.

— Entendez-vous ? dit-elle, en se levant, onze heures ?...

— Tu les entends sonner seule, grand'mère, s'écria Marius... Pourquoi le dire ?... Il fait si bon sur la terrasse !

— Si bon ! !... que tu voudrais bien y passer la nuit ?...

— Ma foi, oui.

— Ce n'est pas l'opinion d'Alice... Elle s'endort, notre fillette...

— Alice dort toujours, fit railleusement Marius ; si elle continue, elle deviendra la moderne rivale de l'antique Belle-au-Bois dormant.

— Je sais quelque chose qui ne manquera pas de la réveiller, affirma Hélène en souriant. Allons, ma petite Alice, ajouta-t-elle, sois moins indolente, viens avec moi.

Et, gentiment, elle entraîna sa sœur.

— Il se trame quelque chose, insinua Marius. Si nous suivions mes sœurs, grand'mère ?

— Volontiers !... Hélène a un petit air plein de mystère.

— Oh ! les curieux !... fit en riant Mme Dariel. Allez, je vous rejoins... Mais, avant tout, je vais m'assurer que mon petit Saphir est bien à l'abri dans la salle à manger.

Saphir était le mignon petit oiseau des colonies que nous avons entrevu dans son élégante cage. Bleu, comme la pierre précieuse à laquelle il empruntait son nom, véritable merveille ailée, il était un souvenir légué à la veuve par son mari tant pleuré. Mme Dariel avait un soin tout particulier de cette ravissante créature dont le cher disparu lui avait fait présent quelques mois avant sa mort.

Pendant que Mme Dariel regardait l'oiseau, endormi la tête sous son aile, dans son nid douillet, Mme Luigé et Marius s'en allaient à pas de loup, dans l'obscurité du couloir, derrière les deux sœurs qui se dirigeaient vers la chambre qu'elles partageaient.

. . . .

Sur le lit blanc, drapé de vaporeuse mousseline, était posée une jolie poupée, vêtue seulement d'une blouse rose, très ample, toute ruchée de dentelles. La blonde tête frisée, aux traits délicats, aux grands yeux de pervenche, aux joues fraîches, donnait vraiment l'illusion de quelque charmant bébé, éveillé et rieur.

Muette de joie, Alice s'arrêta sur le seuil, extasiée, ravie.

— Eh bien ! dit doucement Hélène, ton grand désir est enfin réalisé.

— Une poupée... pour moi !... à moi !! s'écria la petite fille retrouvant enfin la parole.

— A toi, certainement... A qui veux-tu donc qu'elle soit destinée ? Es-tu contente ?

— Oh ! oui ! fit l'enfant, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— La trouves-tu jolie ?

— Je le crois bien !... On dirait un vrai bébé...

— Alors, embrasse-moi !

— C'est toi qui m'en fais cadeau ?

— Oui, chère sœurette.

Alice sauta au cou d'Hélène.

— Que je te remercie ! dit-elle. Tu ne peux savoir comme cela me fait plaisir...

— Je m'en doute ! répliqua Hélène, caressante et rieuse, mais te souviens-tu de la promesse que tu m'as faite sur la terrasse ?

— Quelle promesse ?

— Celle de travailler pour habiller la poupée de tes rêves, si jamais tu la possédais... Vois !... elle n'a, pour toute toilette, que cette blouse...

— Je lui ferai des robes... des chapeaux.

— Ah ! ma pauvre Hélène, s'écria Marius, en poussant la porte demeurée entr'ouverte, que je te plains ! Alice va te tailler une belle besogne sur le dos de cette poupée, je vois cela à l'avance. Les robes et les chapeaux, ce sera toi qui les feras, crois-le bien !

— Qu'importe ! murmura Hélène, si Alice est contente.

— Tu la gâtes trop, dit Mme Dariel, qui parut derrière sa mère et son fils... Voyons un peu cette poupée !... Mais c'est un vrai bijou ! Où l'as-tu achetée ?

— Oh ! cela n'a été ni long ni difficile. Les poupées ne manquent pas dans notre quartier. Vous ne vous êtes même pas aperçus de ma courte absence.

— En effet. Que tu es bonne pour ta sœur, mon Hélène !... Tu me fais plaisir... Mais c'est pure folie...

Et Mme Dariel, aussi contente qu'Alice, mit deux baisers sur les joues roses de sa fille aînée.

— En ce moment, il m'était impossible de lui en acheter une, murmura-t-elle... Tu as pris cela sur ta petite bourse ?

— Avec joie, chère maman.

A son tour, grand'mère, plutôt grave que souriante, examina la poupée, l'admira. Puis, s'approchant d'Hélène et posant, ainsi qu'elle en avait l'habitude, une main caressante sur sa tête brune, elle lui dit à voix basse :

— Combien te coûte-t-elle ?

— Dix francs.

— Tout ce que tu possédais ?

— Ce n'était pas une grosse fortune, répliqua Hélène en riant.

— Et ton beau volume, ma fille ?

— Plus tard, mère.

— Tu ne le regrettes pas un peu ?

— Est-ce possible ? Voyez donc la joie de ma sœurette.

— Chère petite âme !... dit Mme Luigé, se parlant à elle-même, la satisfaction des autres passera toujours avant la sienne.

Doucement, elle posa ses lèvres sur le front de sa petite-fille, et une larme glissa, de ses paupières baissées, sur les joues satinées d'Hélène.

On se coucha fort tard, ce soir-là.

Alice montrait une vivacité inaccoutumée. Elle allait et venait, babillait, berçant sa poupée dans ses bras, amusant chacun par ses joyeuses saillies. Pas un seul instant, il ne lui vint à l'esprit que sa sœur avait pu se priver d'une chose utile et désirée, pour lui faire ce joli présent.

Elle coucha sa poupée dans un petit berceau, auprès d'elle, et, avant de s'endormir, elle demanda à Hélène :

— Comment l'appeler ? Trouve-lui donc un joli nom !

— Minette.

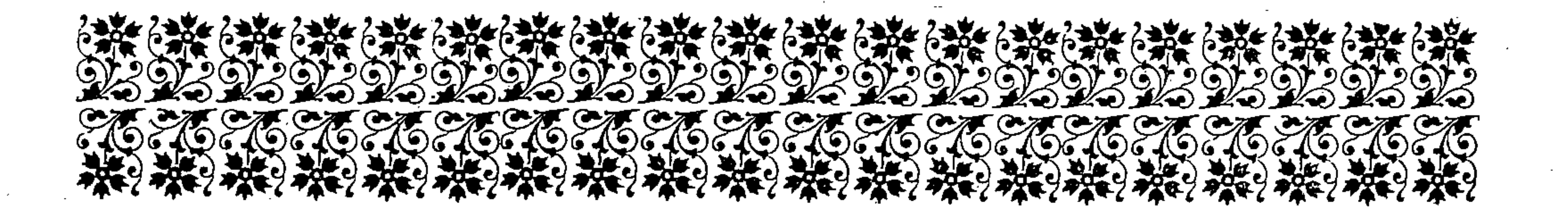
— C'est un nom de chatte.

— Eh bien ! donnons-lui un nom de fleur... Rose, par exemple.

— Ah ! oui. Rose me semble gentil.

Et il fut convenu que la poupée s'appellerait Rose.





IV

SAPHIR

PENDANT huit jours, Alice ne songea guère qu'à son nouveau jouet. Elle fit mal ses devoirs, apprit à peine ses leçons et, distraite, se vit sévèrement réprimandée à son cours.

Pour plaire à Hélène, elle fit semblant de confectionner des robes à sa poupée, mais, comme, en dépit des conseils qu'on lui donnait depuis longtemps, elle était d'une rare maladresse dans tous les travaux de fillette, elle ne put venir à bout d'utiliser les jolis chiffons que sa mère s'était empressée de mettre à sa disposition. Elle gâcha dentelles et rubans et, fort humiliée, dut renoncer à tenir la formelle promesse que, dans sa joie, elle avait faite à Hélène.

Sans rien dire, sans demander qu'on voulût bien lui montrer, elle délaissa les jolis outils de couture, et Rose garda son unique blouse, déjà défraîchie, presque sale.

Alice était fatiguée de tailler et de coudre sans arriver au moindre résultat.

Elle se contenta de promener sa poupée sur la terrasse, pendant les longues récréations que lui laissait Mme Dariel, ou de la bercer en lui chantant, de sa douce voix, des rondes enfantines.

— Eh bien ! chérie, lui dit un jour Hélène, où en es-tu de la robe de bébé ? Il est temps de lui donner une autre toilette. Sa blouse perd beaucoup de son élégance. Que lui as-tu fait ?

— Rien du tout encore.

— Comment... rien ?

— Non, cela m'ennuie, vois-tu, d'être là, immobile, appliquée à faire tous ces points auxquels je ne comprends rien. Je finis par en être fatiguée, malade... J'ai essayé... je n'ai pas pu. Tant pis ! Rose a bien assez d'une robe.

— Ce n'est pas là ce que tu m'avais promis, reprit la grande sœur, essayant d'être sévère. Je t'ai donné cette poupée afin de t'encourager à l'indispensable travail de la couture.

— Oh ! interrompit Alice, indispensable !!

— Mais certainement, indispensable, ma petite sœur, indispensable à toute fillette d'ordre. A ton âge, voyons, ne pas savoir tenir une aiguille est presque honteux. Tu ne sais ni faire une reprise à tes bas ni rejoindre un accroc. Tu ne prends même pas la peine de recoudre un seul bouton à tes corsages ou à tes bottines.

— Je déteste la couture.

— Il faut apprendre à l'aimer. C'est gentil, pourtant, de se confectionner toutes sortes de mignonnes choses de toilette, de chiffonner de claires dentelles, de soyeux rubans, de voir chatoyer entre ses doigts les fleurs artificielles, les plumes aux nuances changeantes, d'orner soi-même ses chapeaux. L'aiguille, ce minuscule instrument, est une petite fée, avec laquelle toute femme peut accomplir de véritables prodiges. Toutes ces merveilleuses robes que tu admires, toutes ces coiffures élégantes qui te charment, sont l'œuvre exquise de cette humble magicienne. Elle est la baguette enchantée dont toute femme peut et doit user. C'était afin de t'en persuader que je t'avais offert ce joli bébé. Je m'imaginais que tu ne voudrais pas lais-

ser ta belle poupée sans la moindre parure, que tu te ferais un véritable plaisir d'apprendre à faire ses jupons et ses robes. Je vois que je me suis trompée... Pauvre Rose !...

Alice rougit un peu, fit une petite moue, et répondit en étouffant un bâillement :

— Ne me gronde pas, je t'en prie, ma petite Hélène, j'avoue que je n'ai pas de courage. Il m'est impossible de m'appliquer à quoi que ce soit. Tu sais bien que je suis souffrante, toujours. La moindre chose me fatigue...

Elle renversa sa tête pâle sur le haut dossier de sa chaise et, berçant nonchalamment sa poupée, elle dit avec finesse :

— Pauvre petite Rose !... puisque je suis trop maladroite pour te faire bien belle, tu resteras donc telle que tu es... C'est dommage ! Ah ! si Hélène voulait ! Elle, qui t'a donné ton joli nom !...

— Bon ! s'écria Hélène, demi souriante, demi fâchée, est-ce que Marius aurait eu raison, par hasard ? Vais-je devenir forcément la couturière et la modiste de Mlle Rose ?

— Tu es si gentille et si bonne !... supplia Alice, câline...

— Des flatteries !... murmura Hélène. Petite ensorceleuse !... Il faut accepter tout ce que tu veux. Mais faisons vite... Profite de mon jeudi. Je veillerai très tard, ce soir, pour terminer mes devoirs et apprendre mes leçons, voilà tout !

En quelques minutes, Alice secoua sa mollesse. Elle courut dans sa chambre et en rapporta une corbeille remplie de soyeux chiffons de toutes nuances.

Il faisait un temps superbe. Les deux sœurs s'installèrent sur la terrasse, au pied des palmiers, à l'ombre des feuillages qui, de la porte-fenêtre aux balustres, étendaient, comme une souple draperie, leurs longs rameaux fleuris.

A deux pas, à demi abrité sous les panaches des volubilis et des

clématites, Saphir voletait dans sa cage, s'ébattant aux chauds rayons du soleil, plus semblable à quelque éblouissante pierre précieuse qu'à un petit oiseau.

— Je vais t'aider, fit aimablement Alice, en s'asseyant aux pieds de sa sœur, sur un tabouret. J'enfilerai tes aiguilles. Il faut bien que je fasse aussi quelque chose.

Hélène ne put s'empêcher de rire :

— Tu me seras certainement d'un grand secours, dit-elle à l'enfant gâtée, de cette façon, la besogne ira vite. J'accepte ton offre et t'en remercie. Tiens, voilà une première aiguille. Choisis du fil blanc, bien fin, pour cette jolie étoffe bleue.

Et, d'une main sûre, elle mit les ciseaux dans le coupon de soie.

— Là... Rose va avoir une belle jupe, dit-elle. Voyons, chérie, ne pourrais-tu assembler les coutures pendant que je taillerai le corsage ?

— C'est que... je ne sais pas !

— Essaye... Je vais te montrer.

Alice plissa les lèvres en une moue qui peignait sa contrariété. Cependant, elle prit docilement l'étoffe et commença quelques points.

Tandis que sa sœur faisait semblant de travailler, Hélène taillait, ajustait, formait des pinces. En une heure, la poupée eut son corsage.

— Voyons la jupe, maintenant... Comment, tu n'as encore assemblé que deux largeurs ! Il fallait si peu de temps pour finir cette jupe ! La toilette devrait déjà être complète.

Elle retira l'ouvrage des mains d'Alice, son aiguille glissait dans l'étoffe sous la pression de ses doigts agiles. Elle était gentille à voir, inclinée sur son enfantin travail dans lequel elle mettait toute son adresse et tout son cœur.



Tu travailles comme une fée.

Elle eut bientôt fini. La robe mignonne sortit d'entre ses mains, complète, chatoyante, ornée de petites ruches et de dentelles, jolie à faire envie à toute fillette.

Alice poussa des exclamations admiratives, et, aussitôt, elle commença la toilette de Rose.

— A présent, c'est le tour du chapeau, fit Hélène; je ferai bien de me dépêcher. Il est cinq heures. Grand'mère et maman ne tarderont guère à rentrer. Il faut que je m'occupe du dîner.

Elle chercha dans la corbeille et y trouva un chapeau rond de fine paille de riz. Grand comme la main, ce chapeau coifferait à ravir la poupée d'Alice.

Elle eut bientôt fait de l'orner.

Un bout de blonde blanche et une touffe de myosotis, le tout découvert au milieu des chiffons mis à sa disposition, firent l'affaire. Le chapeau changea de mine. Il se montra frais, coquet, élégant, d'un goût vraiment exquis.

— Tu travailles comme une fée, s'écria Alice, enchantée. Je pourrais essayer, pendant des années, que je ne parviendrais jamais à confectionner d'aussi jolies choses...

— Tu t'imagines cela, et tu as le plus grand tort de ne pas t'amuser à broder et, surtout, à coudre. Je ne saurais trop te le répéter, chérie, la couture est la chose utile, indispensable...

— J'apprendrai, répondit Alice, mais j'ai bien le temps...

Hélène secoua doucement la tête.

— Bon !... Bon !... continua la fillette, ne prends pas ton air grondeur. Admire ton œuvre, plutôt... Vois comme Rose est belle !

En effet, la poupée était transformée.

— Que vont dire grand'mère et maman ? reprit Alice. Elles ne vont plus reconnaître ma fille.

— Ah ! mais... tu me fais penser à préparer le dîner, j'allais l'ou-

blier, remarqua Hélène, en se levant avec vivacité ; je cours à la cuisine.

— Je vais t'aider, si tu le désires, petite sœur ?

— Non, merci. Je te prierai seulement de rentrer Saphir au plus vite. Vois comme le ciel se couvre. Je crains un orage. Tu sais qu'il ne faut pas que cet oiseau reste sous les ondées... fais-y bien attention. Que dirait maman si, par notre faute, il arrivait malheur à son petit favori !

Saphir, fleur ailée, craignait toutes les surprises de notre capricieux climat. Un souffle un peu froid, quelques gouttes de pluie, pouvaient avoir raison de sa frêle existence. Mme Dariel le savait si bien que jamais, à moins que quelqu'un ne dût rester à la maison, elle ne mettait l'oiseau sur la terrasse lorsqu'elle sortait.

— Oui, sois tranquille, répondit Alice, je vais rentrer Saphir à l'instant. Une minute seulement. Le temps de porter ma poupée dans notre chambre et je reviens.

Mais l'étourdie ne revint pas.

Entièrement à la satisfaction que lui causait la nouvelle toilette de sa poupée, elle se mit à admirer Rose, à la promener sur le tapis, à la balancer devant elle, en s'amusant à faire chatoyer la soie de sa robe et onduler les fleurs et les dentelles de son petit chapeau.

Suivant son habitude, Alice ne songea qu'à sa propre distraction et ne tarda guère à oublier les prudentes recommandations de sa sœur.

Tout à son jeu, elle ne vit pas le ciel s'obscurcir, l'orage se préparer. Elle n'entendit même pas la pluie diluvienne qui, tout à coup, se mit à tomber.

Un formidable coup de tonnerre vint l'arracher à sa joyeuse préoccupation.

Elle eut peur et se sauva à la cuisine où Hélène, très affairée, épluchait des légumes pour la soupe.

— Eh bien !... tu m'arrives avec le premier bruit de l'orage, fit en riant la gentille ménagère ; quel temps, hein !... Pourvu que nos chères mamans ne soient pas sous ce déluge ? Cela m'inquiète !

Alice leva doucement les épaules.

— Tu t'inquiètes toujours, ma bonne Hélène, tu as bien tort, je t'assure. Il est clair que grand'mère et maman ne vont pas s'amuser à prendre un bain de pieds dans le ruisseau. A quoi serviraient donc les omnibus, je te prie ?

— Encore faut-il y trouver place.

— Il y a les fiacres.

— Trop chers pour nous, mignonne. Cependant, j'aime à croire qu'en pareille occasion, maman n'hésiterai pas. Quand ce ne serait que pour grand'mère... Bon ! voici de la grêle, maintenant. Et quels grêlons ! Mais ils vont briser les vitre !... Ah ! quels éclairs ! !

— C'est effrayant ! murmura Alice tremblante.

— Je voyais bien que le temps menaçait, mais je ne pensais pas que l'orage dût éclater aussitôt... Ai-je eu raison de te prier de rentrer Saphir ? S'il était resté sur la terrasse, il serait à demi-mort, pauvre mignon !

Saphir ! ! !

Ce simple mot fit blémir Alice. Qu'était-il arrivé au petit oiselet ? Absorbée ! par son enfantin amusement, elle l'avait complètement oublié.

Tout de suite, Hélène s'aperçut du trouble de la fillette.

— Qu'as-tu ? demanda-t-elle. Aurais-tu laissé Saphir sur la terrasse, par hasard ?

— Oui !... fit Alice, d'une voix à peine distincte.

— Est-il possible !... s'écria Hélène désolée.

Elle s'élança, traversa en courant la salle à manger et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, se trouva dans le salon.

Là, elle recula, bouleversée...

— Ah ! que va dire maman ? murmura-t-elle.

La porte-fenêtre était restée ouverte. Deux grandes vitres étaient brisées. Le tapis inondé. La pluie, entrant comme chez elle et tombant en véritables cataractes, n'avait rien respecté. Les chaises, les fauteuils les plus rapprochés de la terrasse, étaient trempés, criblés par la grêle. La jolie pièce offrait un lamentable spectacle.

Et Saphir ?

Hélas ! l'élégante cage du petit oiseau avait été renversée par le vent et, sous ses débris, gisait le pauvre Saphir. Il avait été blessé à la tête, car une gouttelette pourpre tachait ses plumes soyeuses. Il était là, immobile, raidi, trempé, ses jolies ailes bleues à demi ouvertes, comme s'il eût tenté de s'envoler dans sa chute mortelle.

Hélène prit, dans le creux de sa main le mignon oiselet, inerte et glacé.

— Pauvre petit chéri !... dit-elle, il est mort, sans doute ?

Ses yeux se voilèrent de larmes.

Elle regagna la cuisine où Alice l'attendait.

— Eh bien !... demanda l'enfant, Saphir ?

— Il est mort, dit sévèrement Hélène. Voilà le résultat de ta nonchalance et de ton étourderie. Si tu avais pensé un peu à maman au lieu de ne songer qu'à toi-même, tu aurais mis son petit favori à l'abri. Pauvre maman ! En souvenir de papa, elle aime tant cette douce créature !... Un bijou vivant, a-t-elle coutume de dire. Comme elle va avoir du chagrin !...

— J'en ai aussi ! murmura la fillette consternée.

— Je n'en doute pas !... mais tes larmes seront inutiles, il est bien mort, le mignon !... continua Hélène, en essuyant délicatement avec une mousseline les ailes de l'oiseau, rien ne peut le ranimer, il est tout froid ! Que va dire maman ? répéta-t-elle encore.

— Oh ! comme je vais être grondée !... gémit plaintivement Alice. Je me sens toute malade, rien que d'y songer !...

Sans écouter les doléances de sa sœur, Hélène se mit à éponger le salon et à essuyer les meubles inondés. Elle fit disparaître les nombreux débris des carreaux brisés, releva la cage et la posa à sa place habituelle, dans la salle à manger. Puis elle cacha à demi Saphir dans le nid moelleux où il aimait à dormir.

— Là !... maman ne s'apercevra de rien, remarqua Alice, presque rassurée.

— Ne conserve pas cet espoir, ma petite Alice... si les vitres de la porte-fenêtre n'étaient pas en morceaux, maman, en effet, pourrait croire que l'oiselet est mort naturellement, mais elle verra bien que l'orage a fait des siennes et que nous lui avons laissé l'entrée libre.

Et les larmes aux yeux, un peu tremblante, Hélène se remit à préparer le dîner familial.

. . . .

Deux heures après, Mme Luigé et sa fille rentrèrent, l'une et l'autre, d'assez méchante humeur.

Sorties pour d'indispensables visites, elles maugréaient contre l'orage et la pluie.

Les dégâts du salon et la mort de Saphir furent aussitôt découverts. Mme Dariel, attristée par de chers souvenirs, montra un vif regret de la perte du bel oiseau bleu. Elle gronda sévèrement les fillettes, surtout Hélène, qui, d'après elle, n'aurait pas dû laisser à sa jeune sœur le soin de ces importants détails.

De grosses larmes roulèrent sous les paupières baissées de la jeune fille, et son cœur eut un instant de révolte devant l'injuste reproche... Mais elle ne prononça pas un mot pour sa défense et renferma sa tristesse en elle-même.

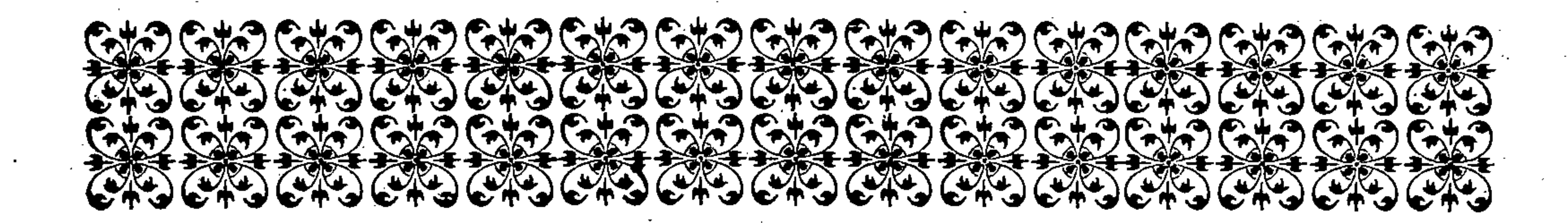
Grand'mère fit empailler Saphir. On le plaça sur la cheminée du salon, gentiment posé sur un léger buisson artificiel.

Et comme, en le voyant, Alice ne manqua pas de s'extasier sur sa beauté, sur son apparence de vie, Mme Luigé en profita pour lui dire, avec une douce fermeté :

— Oui, regarde-le bien, ce pauvre petit Saphir, admire-le, mais, surtout, souviens-toi que ton égoïste nonchalance l'a tué. Que cela te serve de leçon dans l'avenir, mon enfant. Un jour, si tu ne parviens pas à vaincre ce vilain défaut, tu pourras avoir à te reprocher des choses plus graves que la mort d'un oiseau.

Un peu confuse, Alice baissa la tête, embrassa gentiment grand'-mère et, sincèrement, promit de s'appliquer à se corriger.





V

HÉLÈNE ET ALICE

QUATRE ans s'étaient écoulés dans une heureuse monotonie pour la famille Dariel.

Les enfants avaient grandi et, avec les années, leurs différents caractères s'étaient, de plus en plus, affirmés. Marius était un jeune homme. Il avait dix-neuf ans et terminait des études fort brillantes. Exempt, par la mort de son père, du service militaire, il songeait sérieusement à se créer une carrière.

Hélène et Alice étaient devenues de ravissantes jeunes filles, distinguées, gracieuses et modestes. Deux perles, disaient les commères du quartier qui, sur tous les tons, vantaient à chacun la simplicité et l'attrayante beauté des deux sœurs.

Certes, il eût fallu être de parti pris pour ne pas donner raison aux admiratrices des filles de Mme Dariel.

Hélène avait dix-sept ans. A la fois aimable et sérieuse, elle charmait plus qu'elle n'éblouissait. Son sourire doux, mais trop rare, ses grands yeux sombres et veloutés, au regard pensif, lui donnaient, au premier aspect, quelques années de plus que son âge. Beaucoup l'admiraient sans la trouver attrayante. Il fallait prendre

la peine de l'étudier, pour la comprendre. Peu communicative, elle était longue à livrer les secrets de son âme, et, souvent, on lui reprochait cette délicate et digne réserve.

Elle possédait une solide et complète instruction.

Prodigieusement douée pour le dessin et la peinture, elle s'y adonnait depuis des années et, courageusement, sans qu'aucune difficulté la rebutât, elle suivait des cours, travaillait avec ardeur et obtenait les plus flatteurs succès.

Ses professeurs, fiers d'une pareille élève, s'accordaient à lui prédire un brillant avenir.

Ainsi que sa sœur, Alice, en grandissant, était devenue plus séduisante encore. L'auréole de la quinzième année parait son front pur, et son visage délicat, d'une blancheur de lis, attirait et captivait le regard. Etourdie et rieuse, elle avait conservé une grâce enfantine qui lui prêtait un doux charme. Elle possédait, du reste, au suprême degré, le don si rare de plaire à chacun.

Il faut bien avouer qu'elle ne songeait guère qu'à cela. Paraître plus jolie, plus gracieuse, plus attrayante que toute autre, était, pour elle, la grande, l'unique affaire, le but auquel elle aspirait et que, sans le moindre effort, elle était sûre d'atteindre, disons-le tout de suite.

Bien qu'elle ne possédât ni la remarquable instruction ni les rares talents d'Hélène, elle effaçait presque toujours celle-ci néanmoins.

Nous devons reconnaître que le caractère d'Alice et ses habitudes, au lieu de se modifier avec les années, n'avaient fait, au contraire, que s'accentuer davantage. Jamais elle n'était venue à bout de vaincre sa nonchalance. Elle avait tout effleuré sans rien apprendre, et sa conversation était frivole. Son habituelle mollesse la portait à d'interminables rêveries et, tandis que chacun agissait autour d'elle,

il lui paraissait impossible de se mouvoir, de s'arracher à son délicieux *farniente*.

D'ailleurs, on semblait trouver tout naturel de la servir. On paraissait même s'en faire un agréable devoir.

Dans la crainte d'aggraver le continuel malaise de l'enfant gâtée, on ne parlait jamais à celle-ci de choses ennuyeuses ou tristes. En la voyant si frêle, on s'imaginait que sa vie ne tenait qu'à un fil. Elle se l'imaginait elle-même et se croyait obligée à un très grand repos, ne permettant pas la moindre préoccupation à son esprit, ne laissant aucune inquiétude assombrir son cœur.



Hélène.

Chaque matin, neuf heures surprenaient au lit la jeune indolente. Elle acceptait, avec la plus complète tranquillité, que sa sœur se levât à six heures, afin de vaquer aux soins du ménage. Elle se souciait peu des travaux et des fatigues d'Hélène, et trouvait très simple qu'elle s'occupât de la maison, afin d'éviter l'ennui d'une partie des détails d'intérieur à sa

grand'mère et à sa mère. Quant à aider sa sœur dans cette tâche affectueuse, l'idée ne lui en venait même pas.

Pour la moindre contrariété, Alice pleurait comme une enfant volontaire ; elle se plaisait à se créer d'éphémères chagrins et ne savait rien encore de la terrible lutte pour la vie. Incapable de réagir contre la peine la plus légère, elle n'était pas armée pour combattre les douleurs de l'existence.



Alice.

Parfois, grand'mère regrettait de ne s'être pas montrée plus ferme à l'égard de la chère enfant, et Mme Dariel, malgré son étrange faiblesse pour Alice, sentait poindre, en son cœur, quelques vagues craintes au sujet de l'avenir de la fillette. Mais ces graves réflexions étaient rares ; le charme doux et naïf de la séduisante Alice ne tardait guère à les mettre en fuite.

Hélène, plus que les autres membres de la famille, déplorait le caractère passif et quelque peu égoïste de sa sœur. Tout en aimant

profondément cette dernière, elle l'eût voulue autrement. Certes, elle ne mettait pas en doute la bonté de son cœur, mais elle eût désiré qu'elle la manifestât plus souvent. De temps en temps, elle se hasardait à faire à la jeune adulée de sages et tendres observations.

C'était peine perdue.

Marius aimait ses sœurs, mais il ne pouvait, non plus, se défendre d'un faible pour la plus jeune. Il avait, pour Hélène, un culte admiratif. Il appréciait sa haute raison, son inaltérable dévouement. Elle lui paraissait presque imposante, et une nuance de respect se mêlait, malgré lui, à son affection fraternelle. Quant à Alice, elle le charmait tout simplement. Il la trouvait bon garçon, touchante, lorsqu'elle prenait son petit air mourant, et fort amusante dans ses heures de joyeuse étourderie. Éblouissante aussi, dans les claires toilettes, qu'elle portait avec une enfantine élégance, et qui faisaient valoir son idéal visage.

En un instant de douce raillerie, le jeune homme avait, d'un mot, peint ses deux charmantes sœurs.

— Toi, vois-tu, avait-il dit en riant à la sérieuse Hélène, tu me fais songer à l'abeille d'or, active et diligente, et je ne puis regarder Alice sans penser à ces beaux papillons, aux ailes chatoyantes, qui se font un berceau de la corolle des roses.

Et, à partir de ce moment, il n'avait plus appelé Hélène que l'Abeille et Alice que le Papillon.





VI

LE CHOIX D'UNE CARRIÈRE

Marius venait de passer un dernier examen des plus brillants. Ses études étaient terminées et l'heure semblait être arrivée de se décider pour une des carrières honorables auxquelles il était en droit d'aspirer.

De temps en temps, on discutait en famille sur ce grave sujet.

Un soir de novembre que tous, après le dîner, causaient en cercle autour du feu clair qui flambait joyeusement dans la cheminée du salon, la conversation tomba sur les projets d'avenir du jeune homme, projets ambitieux, qui, plus ou moins, trottaient dans toutes les têtes.

— As-tu enfin pris une résolution, mon cher Marius ? demanda Mme Dariel en fermant un album que, depuis un instant, elle s'amusait à feuilleter.

— Une résolution !... sur quoi, chère maman ? — répondit Marius, en s'emparant des pincettes pour relever un tison qui venait de rouler sur les chenêts.

— J'admire Marius, dit Alice, moqueuse, il sait parfaitement ce que maman veut lui dire, mais il se plaît à faire l'étonné.

— Les papillons n'ont pas voix au chapitre, répliqua plaisamment le jeune homme ; je te prie donc de ne plus souffler mot. Replie tes jolies ailes et tiens-toi tranquille.

— Alice a raison, reprit Mme Dariel, tu me comprends très bien. Il s'agit de te choisir une position sociale. Il est temps !...

— Je le pense aussi, bonne mère... Mais tu la connais de longue date la carrière qu'il me plairait de choisir, et toi-même, autrefois...

— Ah ! oui ! interrompit Mme Dariel, le barreau !... Tu t'es mis en tête d'être avocat ?

— Avoue, chère maman, que tu as bien un peu contribué à cet ambitieux désir. — Tu ne rêvais que cela pour moi.

— C'est vrai !... Je ne m'en défends pas ! Alors, mon fils, tu songes très sérieusement à faire ton droit ?

— Dame !... Si tu ne t'y opposes pas ?

— Mais non ! Je te laisse libre, si tu as toujours un goût aussi prononcé pour cette carrière ?

— C'est-à-dire que je ne songe qu'à cela. Je ne tiens pas à être notaire... Avoué, pas davantage... Médecin ! hum ! hum ! Les études médicales me tentent peu... Et puis... les malades, en général, ne sont guère agréables !

— Affaire de dévouement ! interrompit doucement Hélène ; le médecin remplit une véritable mission.

— Vraiment ! chère Abeille, comme toujours, tu parles en sage... Mais l'avocat aussi a une mission.... Défendre les accusés !... les innocents !... n'est-ce donc rien ? Faire triompher la justice, les droits du pauvre, ajouta le jeune homme en brandissant les pincettes, qu'il tenait toujours à la main, n'est-ce pas superbe ?

Toute la famille éclata de rire.

— Superbe ! j'en conviens ! riposta grand'mère, qui jusqu'à ce

moment, avait continué de tricoter en silence ; mais c'est coûteux aussi...

— Comme toutes les études, interrompit Mme Dariel... Les examens passés, il faut toujours attendre le client.

— Oui !... reprit Mme Luigé, se morfondre, pendant plusieurs années, sans aucune rétribution. Même avec beaucoup de talent, combien d'avocats sans cause !

— Elles viennent forcément à un moment donné, grand'mère.

— Très bien, pour ceux qui peuvent attendre l'occasion favorable, mon enfant... Mais les autres meurent de faim, ou à peu près, avant la cause fameuse qui doit leur donner le pain, d'abord, puis la célébrité.

— Vous voyez les choses en noir, chère grand'mère.

— Je les vois avec mon expérience, mon fils. Je préférerais pour toi quelque chose de plus certain, de plus lucratif, quoique moins brillant.

— Je ne vois pas trop !... fit Marius, en allongeant les lèvres en un commencement de vilaine moue.

— Il y a les administrations...

— Peuh !... Travailler douze ou quinze heures, chaque jour, pour arriver à gagner... quoi ? Deux ou trois mille francs... Et encore, au bout de combien d'années ?

— Eh bien !... si cela te paraît trop peu, pourquoi ne songerais-tu pas au commerce ?

Une triple exclamation indignée interrompit Mme Luigé.

Mme Dariel, Alice et Marius l'avaient poussée avec le plus parfait ensemble.

Seule, Hélène n'avait rien dit.

— Le commerce !... s'écria Alice. Marius pesant du sucre ou du café, je crois le voir !

— La balance de l'épicier au lieu de celle de la justice !... fit Marius, demi souriant, demi boudeur...

— Maman ! ! tu n'y penses pas ! murmura Mme Dariel, suffoquée...

Mme Luigé posa son tricot sur ses genoux et, par un geste qui lui était habituel, glissant, dans ses bandeaux blancs, la longue aiguille qu'elle maniait avec tant de dextérité, elle dit gravement :

— Mais il n'y a pas là de quoi tant vous récrier !... Nombre d'honnêtes gens sont très heureux de vendre, pour assurer leur existence et celle des leurs, du sucre, de la chandelle ou du café... Seulement, il ne s'agit pas d'épicerie !...

— D'auner du ruban, peut-être, grand'mère ? reprit Marius en plaisantant ; franchement, je ne me sens pas plus d'aptitude pour le maniement du mètre que pour celui des poids...

— Il y a des jeunes gens très intelligents qui sont dans la nouveauté et y font fortune. Mais, en parlant de commerce, je pensais au trafic en grand et même à l'industrie. Tu pourrais entrer dans quelque importante maison, te former à son genre de négoce et y obtenir, dans quelques années, des appointements élevés qui te permettraient de vivre dans une honorable aisance, tandis que, comme avocat, tu végéteras longtemps avant de te suffire.

— Je préfère végéter, grand'mère... Manger un peu de vache enragée.

— A ton aise, mon garçon.

— Et quand je serai enfin arrivé, je trouverai mon pain blanc meilleur.

— En admettant que tu n'aies pas toujours du pain noir.

— Oh ! maman !... interrompit Mme Dariel, avec un léger accent de reproche, voyons !... on dirait que tu prends plaisir à décourager ce pauvre enfant ?...

— Je lui parle simplement raison. Nous ne sommes pas riches. En unissant nos deux pensions, nous arrivons à peine, bon an, mal an... Et... si...

Mais grand'mère n'acheva pas sa phrase. Elle pâlit un peu ; un sourire triste plissa sa bouche et, brusquement, elle arracha de son souple bandeau argenté l'aiguille que sa main y glissait depuis un instant.

Elle pensait :

— Ma pension est le double de celle de Mme Dariel, et nous sommes gênées cependant. Si je mourais bientôt, avant que Marius puisse apporter son gain à la maison, que ferait ma pauvre fille ? Que deviendraient-ils tous ?

Une ombre douloureuse assombrit, pendant un moment, le front ordinairement si serein de l'aimable aïeule.

— A quoi songez-vous donc, grand'mère ? demanda Hélène, vous semblez toute triste ?...

— Je suis triste de contrarier tous leurs beaux projets, ma fillette, répondit Mme Luigé, avec un grave sourire. Crois bien que, ce soir, Marius m'en veut un peu !...

— Oh ! grand'mère !... Pouvez-vous le penser ?... protesta le jeune homme en baisant respectueusement la main de Mme Luigé... Moi !... me permettre de vous bouder !... Par exemple !...

— Avoue que tu es mécontent de mes conseils ?

— Pas le moins du monde, mère !... Je regrette seulement de ne pouvoir vous convaincre.

— Et moi de même, mon fils. Sois persuadé que je ne désire que ton bien dans l'avenir.

— Oh ! j'en suis sûr, chère et aimée grand'mère, et je vous remercie, au contraire. Seulement, veuillez me pardonner de persister dans mon idée.

Lentement Mme Luigé hocha la tête sans répondre.

— C'est une véritable vocation, dit Mme Dariel, nous aurions tort de contrarier ce cher enfant.

— Nous irons l'entendre plaider, fit gaiement Alice. Vous y viendrez aussi, grand'maman ! Et vous serez encore plus fière que nous de le voir en robe et en toge, d'entendre ses éloquentes paroles. Vous pleurerez, tenez ! Je vous connais !

— C'est bien possible !... répliqua grand'mère.

— C'est certain... Autrement, vous manqueriez à votre devoir de grand'maman.

— Tu parles gentiment, sais-tu, pour un papillon, s'écria Marius. Ce n'est pas comme l'Abeille ! on ne l'entend pas. Elle ne nous a rien bourdonné d'encourageant ou d'aimable...

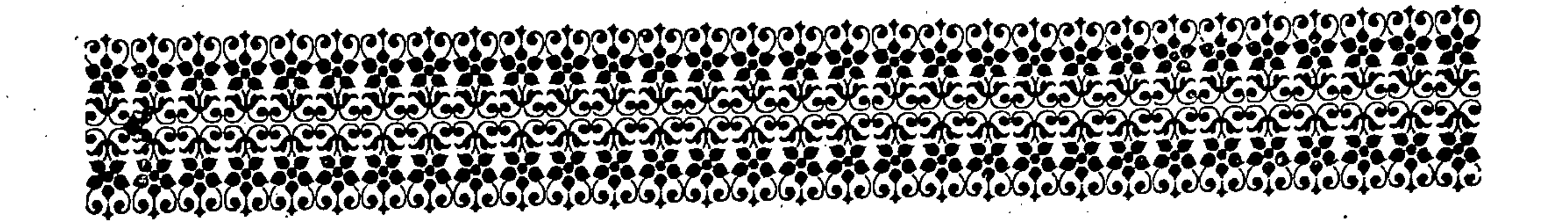
— Je n'ai rien à dire, murmura Hélène, toute songeuse, si ce n'est, mon cher Marius, que je te souhaite une prompte réussite dans la carrière que tu veux embrasser.

Au fond, la sérieuse jeune fille partageait l'opinion de Mme Luigé.

D'ailleurs, Hélène pensait toujours comme sa chère grand'mère. Elle lui ressemblait physiquement et moralement. C'était la même douceur grave, la même haute sérénité dans les heures pénibles ou douloureuses. La même tendresse, profonde et dévouée, pour ceux qui l'entouraient.

Comme Mme Luigé, elle se permettait parfois un conseil à ceux qu'elle aimait... Un reproche, jamais !

Il y avait plus d'une affinité entre Hélène et sa grand'mère... Aussi cette dernière, dans le secret de son âme, ne pouvait-elle se défendre d'une réelle prédilection pour sa charmante petite-fille.



VII

SUPRÊME ADIEU

Marius avait gagné sa cause. Depuis la petite discussion familiale à laquelle nous avons assisté, personne n'avait élevé d'objection au désir que nous l'avons vu formuler, alors même qu'il n'était encore qu'un très jeune collégien.

Malgré les sages observations de grand'mère, le jeune homme était devenu étudiant en droit, et il travaillait avec une louable ardeur.

Pendant près d'une année, rien ne vint interrompre les études du futur avocat. Il se montrait si content d'être enfin à même d'embrasser la carrière tant rêvée que grand'mère, enchantée de son zèle, avait cessé ses petites critiques et se prenait parfois, elle aussi, à former d'ambitieux projets pour l'étudiant.

La charmante famille, si tendrement unie, vivait donc tranquille et heureuse dans sa douce médiocrité.

Mais à quoi tiennent la tranquillité et le bonheur ?

A peu de chose. Un souffle peut, tout à coup, les anéantir.

Ce souffle fatal planait déjà sur la riante demeure de la famille Dariel.

Il avait passé, mortel et glacé, sur la blanche tête de l'aïeule.

Depuis peu Mme Luigé s'affaiblissait, changeait à vue d'œil. Elle souffrait d'une sorte de langueur en laquelle la science ne découvrait aucune réelle maladie. Cette faiblesse s'accentuait chaque jour, et, bien qu'il cherchât à rassurer la famille inquiète, le médecin de grand'mère n'augurait rien de bon de cet inexplicable état. A coup sûr, la malade s'en allait rapidement vers la tombe. Le docteur était contraint de l'avouer en secret, mais il hésitait encore à prévenir Mme Dariel et ses enfants, tant il redoutait l'explosion de leur douleur.

Chaque jour, il remettait l'aveu terrible.

Et, chaque jour aussi, il constatait les rapides progrès du mal.

Vainement il avait essayé de l'enrayer. Après chaque visite, il se montrait plus préoccupé, plus sombre.

Le Dr Fabé était un ami de la famille Dariel, à laquelle, depuis de longues années, il prodiguait des soins dévoués. C'était donc avec un réel chagrin qu'il voyait sa science échouer devant la maladie sur le point d'enlever Mme Luigé.

Un jour, le docteur arriva avec un confrère.

Tous les deux examinèrent longuement la malade, puis ils passèrent au salon où, en tête-à-tête, ils causèrent quelques instants à voix basse.

Le résultat de cette conversation fut d'assombrir encore le front, déjà soucieux, du Dr Fabé. Pourtant, il sortit avec son confrère sans faire à Mme Dariel, très inquiète, aucune douloureuse confidence.

Lorsqu'il revint, dans la soirée, le docteur trouva Hélène, triste et pensive, assise, seule, au chevet de la chère aïeule.

Il s'assit aussi, prit la main amaigrie de la malade, compta les faibles pulsations du pouls, prescrivit une potion réconfortante à prendre

d'heure en heure, et, après quelques bonnes paroles à sa vieille amie, il se leva pour sortir.

On eût dit qu'il s'éloignait à regret. Lentement, il gagna le vestibule, accompagné d'Hélène qui le reconduisait. Là, il s'arrêta, s'inclina vers la jeune fille, comme s'il avait quelque chose à lui dire, mais, le courage lui manquant sans doute, il demeura muet, fixant longuement, sur le sien, son bon regard triste et grave.

Subitement Hélène comprit.

Dans les yeux de l'ami, elle saisit le sentiment de douloureuse sympathie. Sur le front pâle du médecin, elle lut l'arrêt fatal.

D'une voix à peine intelligible, elle dit :

— Grand'mère va mourir ?

— Hélas ! mon enfant, elle est bien mal !

La jeune fille devint d'une blancheur de cire. Elle croisa ses mains tremblantes sur son corsage, comme si elle eût voulu arrêter les battements de son cœur.

Très bas, elle reprit :

— Tout est donc fini ! Plus d'espoir ! !

— Je voudrais vous en donner, chère enfant, mais...

— Je comprends, docteur. Craignant notre désespoir, vous avez attendu jusqu'à la fin... Maintenant, la mort est sur le seuil.

— C'est une question d'heures. Mais vous êtes donc seule, Hélène, mon enfant ? Je ne vois ni Mme Dariel ni Alice ?

— Ma mère et ma sœur ont été forcées de sortir. Elles ne peuvent être ici avant dix heures, ce soir.

— Dix heures !... murmura le Dr Fabé.

Un pli profond se creusa entre ses sourcils.

— Ne pouvez-vous passer une dépêche, mon enfant ?

— Il est préférable de s'en abstenir, Monsieur. Ma mère avait plusieurs affaires indispensables, et je ne saurais pas où adresser ma dé-

pêche. Cela ne hâterait donc en rien son retour... Pauvre mère !... Quel coup terrible ! !

— Mme Dariel ne s'apercevait pas de la gravité du mal qui emporte votre chère grand'mère. Elle s'affligeait, s'inquiétait sans doute, mais elle était loin de se douter du malheur qui devait, avant peu, la frapper.

— Hélas ! qui s'en doutait, docteur ?

— Ainsi, vous êtes seule ?

— Il y a la bonne que nous avons dû prendre depuis quelques semaines, mais Marius ne saurait tarder à rentrer.

— Je reviendrai cette nuit... dit le docteur Fabé.

— Le dénouement fatal est-il si proche ?... murmura Hélène, en s'appuyant, défaillante, à un meuble qui se trouvait auprès d'elle.

— Oui ! il est proche. Sans cela, me serais-je tant hâté de vous prévenir, ma chère petite !... Ce matin, j'espérais encore prolonger l'existence de Mme Luigé, mais, en quelques heures, son état s'est terriblement aggravé. C'est votre mère et votre frère que j'aurais dû préparer à la catastrophe.

— Il vaut mieux que ce soit moi, fit sourdement Hélène. Je leur adoucirai de mon mieux la terrible nouvelle.

— Du courage ! mon enfant ! A bientôt...

Et, navré, le docteur sortit, le front baissé, les yeux humides.

— Et dire que je n'ai pu arracher à la mort cette excellente amie, pensa-t-il. O science ! que tu trompes souvent !

Cependant Hélène était restée dans le vestibule. Sans larmes, pâle et glacée comme la statue de la douleur, elle demeurait inerte, immobile. On eût pu croire qu'une force attractive clouait ses pieds au parquet.

Une seule pensée martelait son cerveau, s'y enfonçait comme une lame aiguë.

— Grand'mère va mourir !

Et cette phrase horrible, toujours la même, renaissait dans sa tête, montait, en le brisant, de son cœur à ses lèvres.

— Grand'mère va mourir ! mourir ! !

Oh ! comme elle l'aimait, sa douce, sa tendre aïeule !... En cet instant, il lui semblait qu'en la perdant, elle perdait tout ce qui l'attachait à la vie, et que, jamais plus, son âme ne s'ouvrirait à personne.

Elle et grand'mère se comprenaient si bien !

Et, dans quelques heures peut-être, elles seraient à jamais séparées !

— Mme Luigé demande Mademoiselle, dit tout à coup, près de la jeune fille, une voix qui la fit tressaillir.

Hélène ne répondit que par un signe de tête à la bonne que sa grand'mère envoyait vers elle.

A demi affaissée, elle se redressa par un effort d'énergique volonté. Ses traits contractés reprirent peu à peu leur expression habituelle, elle commanda aux battements de son cœur, au tremblement convulsif de ses mains glacées ; elle retrouva une apparence de calme, mais une pâleur marmoréenne demeura sur son visage.

D'un pas presque ferme, elle traversa le vestibule, puis, doucement, ouvrit la porte de la chambre de la malade, qu'elle avait soigneusement fermée en reconduisant le docteur.

Grand'mère s'était aperçue de sa courte absence... Elle allait l'interroger, lui demander, ainsi qu'elle le faisait souvent, ce que ce causeur de M. Fabé avait pu lui raconter pour le retenir si longtemps.

Qu'allait-elle répondre ?... Hélas !

Le cœur gros de sanglots, l'âme remplie de douleur, elle allait mentir à la chère mourante, la bercer de riantes illusions, lui parler de longs jours d'avenir, d'espoir en une santé meilleure...

Cruel devoir !

Mais elle n'y faillirait pas !

Si l'heure suprême était proche, grand'mère n'en sentirait pas l'amertume. La tendresse, le regard, le caressant sourire d'Hélène, lui en adouciraient les angoisses.

Rassemblant ses forces défaillantes, la jeune fille, sur la pointe des pieds, s'avança vers le lit. Elle entr'ouvrit les rideaux, se pencha vers Mme Luigé et posa ses lèvres sur son front déjà glacé.

— Où étais-tu donc, Hélène ? demanda l'aïeule, d'une voix faible comme un souffle.

— J'ai reconduit le docteur, mère aimée, puis j'ai dû m'occuper... de... quelques petits détails... Cela m'a retenue.

— Et que t'a dit le docteur ?

La pâleur d'Hélène devint de la lividité. Deux ou trois fois, ses lèvres décolorées s'entr'ouvrirent sans laisser passer un son.

Enfin, faisant sur elle-même un douloureux effort :

— Le docteur exige beaucoup de repos. Il veut que vous preniez régulièrement la potion qu'il vient de vous prescrire.

Mme Luigé dit :

— Chérie, je n'ai plus besoin de potions. Le docteur est bon... Il t'a conté tout cela pour te consoler... Il sait bien que la mort est proche, va !

Son accent était méconnaissable et sa figure s'altérait de plus en plus.

Les yeux d'Hélène se voilèrent de larmes.

— Oh ! grand'mère !... Taisez-vous !... Je vous en prie !

— « L'heure des illusions est passée, ma fille, reprit Mme Luigé...
« Pendant que nous sommes seules, échangeons le suprême baiser.
« — Viens près de moi !... Plus près encore, ma chère petite Hélène,
« car je suis si faible que le murmure de mes paroles ne pourrait

« monter jusqu'à toi. — Tu es mon enfant de prédilection. Tu me « pleureras plus amèrement que les autres, je le sais, et tu garderas « toujours mon souvenir !...

« — Nous vous aimons tous, ma mère !... murmura Hélène, en « s'inclinant sur le lit, de façon à ce que son front et ses lèvres « fussent à portée des baisers et des paroles de l'aïeule.

« — Oh ! de cela !... je suis sûre ! Mais toi, vois-tu, tu as su trou- « ver le chemin de mon cœur, par ta douceur, ton abnégation cons- « tante, ton dévouement à nous tous. Par ton ineffable tendresse, « pas un seul instant démentie, par ta précoce raison. A cause de « cela, j'ai en toi une foi entière. C'est dans ta jeune âme que je « verse mes inquiétudes dernières. C'est sur toi que je compte pour « veiller sur les êtres chers que j'abandonne dans la vie.

« Ma mort va jeter ici un profond désarroi. Je prévois des cha- « grins... La gêne, hélas ! Ma pension va s'éteindre avec moi. Qui « donc aidera ta mère ? »

Hélène ne put retenir un sanglot. Elle fit un mouvement comme pour répondre à l'agonisante.

« — Ne m'interromps pas !... dit cette dernière, dont la respiration « devenait sifflante ; bientôt, sans doute, je n'aurai plus la force de te « parler. — Oui !... moi partie, la misère sera à la porte !

« — Je travaillerai, grand'mère !

« — J'y compte, ma fille ! J'espère en ton instruction, en ton « admirable talent. J'ai foi en ton cœur et ton courage... Raisonnons, « mon enfant ! Pas de larmes inutiles ! Nous nous comprenons à cette « heure dernière, comme nous nous sommes toujours comprises « dans la vie. Au lieu de t'abandonner à la douleur, pense que j'ai « quitté ce monde en mettant en toi ma suprême espérance. Obtiens « de Marius qu'il abandonne le barreau pour un emploi moins bril- « lant, mais plus lucratif. Veille sur Alice. C'est une frêle créature,

« sans la moindre énergie. A cause d'elle, tu as souvent pleuré et tu « pleureras encore, sans doute... Ta mère a le tort de la trop gâter, « non parce qu'elle te la préfère, mais parce qu'elle s'affecte de son « continuel état maladif. — Ne prends aucune jalousie à son sujet ; « il n'y a pas lieu d'abord. Elève ton âme au-dessus de ces vulgaires « sentiments. Aime ta mère, plus encore !... Elle aura besoin d'être « consolée, soutenue, car elle aussi manque parfois de fermeté. Sois la « petite-fille que j'ai devinée, admirée, aimée. Que mon souvenir « soit ton égide, Hélène.

« Avant de clore à jamais mes paupières, je veux l'assurance que « tu demeureras le bon génie de notre foyer. Promets-le-moi !... « Alors, je m'endormirai, calme et tranquille, dans le grand som- « meil. »

Frémissante, domptant sa cruelle douleur, la jeune fille plaça sa main tremblante dans la main moite et froide de Mme Luigé.

— Je vous le jure !... grand'mère !... dit-elle simplement.

— Merci, mon enfant ! ma fille bien-aimée !

D'un mouvement pénible, elle attira Hélène sur son cœur.

— Et maintenant, murmura-t-elle, d'une voix à peine distincte, embrassons-nous pour la dernière fois.

Hélène s'affaissa entre les bras débiles de grand'mère, et, longtemps, elles demeurèrent ainsi embrassées, confondant leurs baisers et leurs larmes.

— Souviens-toi !... dit encore grand'mère en s'arrachant, la première, à cette suprême étreinte, souviens-toi !...

Sa tête alourdie retomba sur ses oreillers ; ses yeux se fermèrent. Calme et sereine, la douce aïeule s'était endormie dans la mort !...

. . . .

Hélène demeura devant le lit funèbre, terrifiée et muette.

Nous renonçons à décrire les scènes déchirantes qui eurent lieu,

lorsque, tour à tour, rentrèrent nos différents personnages.

Affolée par cette mort soudaine, à laquelle elle était loin de s'attendre, Mme Dariel, prise de syncopes, tomba dans un état des plus graves. Alice, cruellement frappée, mais surtout saisie d'épouvante, ne voulut pas franchir le seuil de la chambre mortuaire et s'enfuit dans le salon, où elle eut une violente crise nerveuse.

Toute la nuit, le Dr Fabé, très inquiet de Mme Dariel, partagea ses soins entre la mère, sérieusement atteinte, et la jeune fille malade de chagrin et d'émotion.

Marius, profondément triste, fit avec Hélène la filiale et funèbre veillée ; seuls, ils demeurèrent auprès de la couche mortuaire sur laquelle Mme Luigé reposait, à demi ensevelie sous les fleurs.





VIII

LE DEUIL

De longues semaines s'écoulèrent sans apporter le moindre apaisement à la vive douleur de la famille Dariel.

Tous aimaient grand'mère. Elle était la souveraine respectée du foyer... Sa tendresse inexprimable, sa fermeté douce, sa haute raison, sa rare intelligence, l'y avaient rendue indispensable. Ceux qui la pleuraient avec tant d'amertume ne pouvaient croire à son éternelle absence.

Partout, ils s'imaginaient la revoir... Sa belle figure, pâle et sereine, leur avait laissé un ineffaçable souvenir.

Elle était morte, pourtant, la mère bien-aimée ; elle avait quitté les siens pour toujours !...

Le vide qu'elle laissait était immense, et rien ne pourrait jamais le combler.

Sans cesse les pauvres affligés se répétaient qu'ils ne la reverraient plus, et c'était en vain qu'ils essayaient de la retrouver dans le magnifique portrait qui surmontait la console du salon.

Lorsque l'artiste l'avait peinte, Mme Luigé possédait toutes les

séductions de la jeunesse. Sans doute, on reconnaissait, dans cette toile, les traits délicats de l'aïeule. Mais ce visage rose et blanc, ces yeux rieurs, ne rappelaient rien aux enfants. Ce n'étaient ni l'auréole argentée de la chevelure de grand'mère, ni son regard pensif, ni son grave sourire, si tendre et si doux.

L'image vénérée qui flottait dans leur esprit était tout autre. Moins jolie, elle leur semblait plus attrayante, et c'était vers elle que leur pensée retournait toujours.

C'était fini ! Ils ne devaient plus la revoir que par le souvenir.

Après les derniers honneurs rendus à sa mère, Mme Dariel, ne pouvant surmonter sa douleur, s'était alitée, et son état causait encore des craintes sérieuses. Alice était restée nerveuse, plus abattue et plus faible encore que de coutume. Marius avait perdu sa jeune et belle insouciance, toute sa gaieté semblait à jamais éteinte. Il ne se retrouvait un peu que lorsqu'il était plongé dans ses livres de droit.

Une morne tristesse régnait donc dans l'appartement du cinquième, naguère encore si coquet et si riant.

Depuis l'heure où grand'mère avait à jamais clos ses paupières, la famille Dariel était absolument démoralisée.

Très abattue d'abord, Hélène seule avait déjà réagi. Certes, son chagrin était cruel et profond. La perte de la chère aïeule avait ouvert dans son jeune cœur une blessure qui ne devait jamais se fermer, et Mme Luigé avait eu raison d'affirmer que sa muette douleur serait encore plus vive que celle de tous les siens.

Mais grand'mère avait bien jugé aussi de la force morale de sa petite-fille. Elle connaissait son énergie. Avec une confiance absolue, à l'heure suprême, elle avait légué sa mission à cette jeune âme, sûre qu'elle n'y faillirait point et qu'un jour, elle la remplacerait dignement au foyer familial.

Solennellement, Hélène avait accepté la tâche de dévouement.

L'heure était venue de remplir sa promesse, d'essayer de ranimer l'énergie de tous ces cœurs brisés, de s'occuper aussi des détails matériels, des moyens d'assurer l'existence, chose grave, qu'autour d'elle on paraissait complètement oublier.

Des larmes ne remédient à rien. Hélène, le front calme, mais l'âme navrée, essuya les siennes en se disant qu'hélas ! elles ne feraient pas revivre grand'mère.

Mme Luigé l'avait prévu :

En mourant, elle emportait l'aisance de la famille, et elle n'ignorait pas qu'après son éternelle disparition, la gêne s'imposerait promptement au logis.

Dix-huit cents francs seulement formaient la rente du petit capital que possédait Mme Dariel.

C'était trop peu pour les frais indispensables à une famille de quatre personnes. Tout à sa douleur, Mme Dariel n'avait pas songé un instant à la lutte qu'il lui faudrait désormais soutenir contre la misère, à l'énergie dont elle aurait besoin pour surmonter les difficultés que chaque jour lui apporterait.

Heureusement qu'Hélène, sans en rien dire encore, pensait sérieusement à la triste situation qui leur était faite. Déjà elle croyait être certaine de pouvoir assez promptement l'améliorer.

Chaque fois que le bon docteur Fabé venait voir la malade, il causait assez longuement avec Hélène, lorsque celle-ci le reconduisait. Confiante en leur vieil ami, la jeune fille lui avait fait ses confidences, lui dépeignant très franchement la douloureuse position de la famille, et cherchant avec lui le moyen de venir en aide à Mme Dariel.

Le docteur avait de nombreuses et riches relations parmi ses clients... Hélène l'avait prié de lui trouver quelques leçons... En outre, elle espérait obtenir quelques petits travaux artistiques. Très

habile aquarelliste, elle était décidée à peindre différents bibelots de luxe.

On lui affirmait qu'avant peu elle aurait plusieurs commandes.

C'était une espérance, et notre jeune amie voyait l'avenir moins sombre.

En attendant, elle avait commencé par se priver du secours de la bonne... C'était une sérieuse économie, certes. Beaucoup de surmenage pour elle, sans doute, mais qu'importait ?

Aux observations de sa mère, Hélène avait répondu qu'elle se chargeait de tous les soins du ménage, qu'elle y était habituée, et qu'il n'y avait pas si longtemps, après tout, qu'une bonne était venue augmenter les dépenses de la maison.

— Oui, c'est raisonnable !... Beaucoup plus raisonnable, je l'avoue, avait dit tristement Mme Dariel. Mais... que tu seras fatiguée, ma pauvre enfant !... De sitôt, je ne retrouverai des forces... Qui t'aidera ?... Ce ne sera pas ta sœur, car elle-même est trop souffrante.

— Je ne compte pas sur Alice, maman... Qu'elle se remette d'abord. Plus tard, nous verrons !

Mme Dariel, muette d'émotion, avait posé ses lèvres sur le front de sa fille, et un baiser mouillé de larmes avait récompensé Hélène.

Les semaines s'écoulaient, cependant, tristes et longues.

Mme Dariel semblait éprouver un mieux sensible.

Elle commençait à se lever chaque jour et passait quelques heures de l'après-midi au coin du feu, à demi étendue sur un fauteuil.

Mais à mesure qu'elle reprenait des forces physiques, elle semblait s'affecter davantage au moral. A sa douleur, bien naturelle, s'ajoutaient de graves préoccupations.

Soucieuse, le front plissé, elle songeait à présent à la gêne inévitable, elle se demandait comment elle allait combler l'énorme

déficit de ses modestes revenus... Quelles étaient ses ressources ?

Nulles, ou à peu près, il fallait bien le reconnaître !...

Une terrible inquiétude s'emparait de la pauvre femme. Elle avait beau chasser l'horrible fantôme de la misère, sans cesse elle le retrouvait dans sa pensée.

Marius ne pouvait encore lui être d'aucun secours. La carrière qu'il se préparait à suivre ne lui donnerait même pas le pain quotidien avant des années. Par un sentiment de maternel amour-propre, elle-même avait poussé son fils dans cette voie... Comme elle le regrettait !

Elle n'osait envisager l'avenir... Il l'épouvantait !



IX

CŒUR D'OR

Un matin, Hélène entra dans la chambre de Mme Dariel, beaucoup plus tôt qu'à l'ordinaire.

On était à la fin de février. Déjà le printemps s'annonçait. Du ciel éclairci descendaient de brillants rayons. Les oiseaux gazouillaient sur la terrasse et sur les toits voisins. L'air était doux, presque tiède.

Vivement, la jeune fille tira les épais rideaux qui masquaient la fenêtre, et le soleil inonda la pièce de ses flots d'or.

Le bruit des anneaux glissant sur leur tringle éveilla Mme Dariel.

— Toi, déjà, ma chère Hélène ! dit la convalescente, quelle heure est-il donc ?

— A peine huit heures, maman.

— Si tôt ! Mais j'aurais aimé à dormir encore. Ma nuit a été mauvaise, fiévreuse.

Doucement, Hélène s'approcha du lit, puis elle tendit son front à sa mère pour que celle-ci y mît un baiser.

— Pardonne-moi d'avoir troublé ton repos, ce n'était pas sans motif, je t'assure.

— Tu as quelque chose à me dire ?

— Oui, maman !

— Qu'est-ce donc ? s'écria Mme Dariel, soudain inquiète. Alice serait-elle malade encore une fois ?

— Alice dort à poings fermés.

— Cependant, tu m'apportes une nouvelle ?

— Certes !... Sans cela me serais-je permis de te réveiller ainsi ? C'est une nouvelle intéressante... Une bonne nouvelle, enfin !

— Une bonne nouvelle !... répéta Mme Dariel. Hélas ! j'ai bien de la peine à y croire... Il y a tant de mois que je n'en attends plus que de mauvaises !

— Celle-ci fera exception, chère maman.

— Qu'est-ce donc, mon enfant ? Dis... dis bien vite !...

— Ne te réjouis pas trop, tout de même !... Ce n'est pas le Pactole qui va couler ici. Mais, enfin, la gêne affreuse qui nous torture va, sinon disparaître complètement, du moins s'adoucir.

— Puisses-tu dire vrai... ma fille !... Comment cela ?

— Par mon travail.

— Je ne comprends pas... Tu travailles déjà bien assez, je trouve...

— Tu ne saurais comprendre, maman chérie... Depuis des mois, le Dr Fabé me cherche des élèves pour le français et pour le dessin. De mon côté, patronnée par quelques aimables personnes, je me suis adressée à des marchands d'objets d'art qui vont me donner à peindre des éventails et des écrans... Le tout me rapportera, chaque mois, une certaine somme... Cent cinquante francs à peu près... Ce n'est pas très brillant... Mais enfin !...

Toute pâle, Mme Dariel se dressa, s'appuyant à ses oreillers.

— Est-ce possible ?... mon enfant !... ma chère enfant !... Comment ne m'as-tu rien dit ?

— Pas de danger !... mère !... Il était inutile d'éveiller en toi des espérances irréalisables, peut-être. — Inutile de t'apporter une déception. — Non. Ce bon docteur n'a pas voulu de cela... Ni moi non plus... Nous avons agi en véritables sournois et, ne voulant parler qu'à coup sûr, nous n'avons rien dit à personne... La première, tu sais la nouvelle...

— Quel heureux réveil ! murmura Mme Dariel. Tu me sauves !... ma fille !...

Et très émue, les yeux humides de douces larmes, elle attira Hélène sur son cœur et l'embrassa longuement.

— Chère !... bien chère petite !... C'est bien vrai !... Tu me sauves !... répéta-t-elle.

— Je t'aide seulement un peu, trop peu ! mère aimée, mais patience !... J'espère obtenir des résultats plus brillants avant qu'il soit longtemps.

Hélène s'était assise sur le bord du lit, et les mains dans celles de sa mère, elle contait ses recherches, ses espérances, ses déboires... Enfin, le matin même, elle avait reçu du docteur un mot par lequel il l'informait qu'elle pouvait compter sur trois élèves pour le français et l'aquarelle. — Et comme, dit-on, un bonheur n'arrive jamais seul, deux maisons d'objets d'art, très fréquentées par les riches mondaines, l'avaient fait prévenir qu'elles étaient disposées à lui confier quelques travaux.

— Tu peux voir, chère maman, que le travail ne manquera pas, ajouta la jeune fille, et un peu plus tard, j'espère bien en obtenir davantage encore. Une chose en amène une autre...

— Que tu es bonne, mon Hélène ! Mais j'y songe !... Et tes grandes études de peinture, que vont-elles devenir avec tout cela ?... Vas-tu donc y renoncer ?

Un pli léger se creusa entre les noirs sourcils d'Hélène ; une om-

bre, presque douloureuse, passa sur sa douce figure ; elle détourna la tête afin que sa mère ne vît pas les pleurs qui, malgré elle, roulaient dans ses yeux. Mais cette faiblesse ne dura qu'un instant.

Tout de suite, elle sourit et, d'une voix très ferme, elle dit :

— J'y renoncerai momentanément, il le faudra bien !

— Quel dommage !... s'écria Mme Dariel, absolument attristée, tu as déjà tant de talent! Tu fais là un réel sacrifice, ma pauvre enfant !

— Un doux sacrifice !... rectifia Hélène. On ne saurait tout embrasser à la fois : il faut savoir choisir !

— Je ne puis l'accepter !... fit Mme Dariel, les yeux humides de larmes.

— Je t'en prie !... chère maman ! Sois raisonnable ! Tu connais notre situation, elle est inquiétante... Nous avons à peine le nécessaire... Nous devons un terme... Il faut sortir de là ! Plus tard, nous verrons... Crois bien que je ne dis pas à jamais adieu à la grande peinture ; j'espère bien trouver encore d'assez longs instants à lui consacrer.

— Je le désire vivement, murmura Mme Dariel assombrie. Je te remercie, ma fille !... ma chère fille ! !

Un instant, Hélène resta silencieuse, faisant tous ses efforts pour étouffer en elle-même les voix aiguës du regret.

Oh ! certes ! abandonner le grand art... l'art aimé ! était un cruel déchirement pour la jeune fille... Depuis qu'elle maniait le pinceau, elle avait fait de brillants rêves d'avenir... Encouragée par ses maîtres, elle avait pu croire à leur réalisation. Mais il fallait du temps, beaucoup d'études encore ! C'était, pour elle, l'impossible ou à peu près... A l'heure présente, le sacrifice s'imposait !

C'était le devoir !

Hélène l'acceptait sans un mot de murmure, heureuse de l'accomplir pour la tranquillité des siens.

— J'irai aujourd'hui même, reprit-elle enfin, m'entendre avec les directeurs des maisons d'art qui veulent bien m'agréer ; je serai également présentée aux parents de mes futures élèves, et lundi, c'est-à-dire après-demain, je commencerai mon double rôle de professeur et d'aquarelliste.

— Comment feras-tu pour mener tant de choses à bien, mon enfant ? Ici, malheureusement, on se repose, pour tout, entièrement sur toi. Ces nouvelles occupations, jointes au ménage, te causeront une fatigue excessive ?

— Il y a temps pour tout, maman. On se lève une heure plus tôt, on se couche une heure plus tard, et rien n'en souffre.

— Quand donc reprendrai-je mes forces ?... murmura tristement Mme Dariel.

— Bientôt, chère mère, le docteur l'affirme.

— Si je les essayais ce matin ? J'ai envie de me lever et de prendre mon chocolat sur la terrasse... Qu'en dis-tu, ma petite Hélène ?

— Je pense que cela ne pourra que te faire grand bien... Il fait si beau ! l'air est tiède comme au mois de mai.

— Tu me tentes !... La bonne nouvelle m'électrise, d'ailleurs ! Il faut que je dompte ma vilaine faiblesse. Je suis lasse d'être étendue, une partie des jours, sur ma chaise longue.

— C'est cela, mère ! Bravo ! ! Révoltons-nous contre le mal ; nous en aurons peut-être raison, à la fin !

Complaisante, Hélène aida Mme Dariel à s'habiller et, lorsque celle-ci fut prête, elle l'installa au milieu des plantes hivernales qui donnaient à la terrasse l'apparence d'une jolie serre.

Bien à l'abri, les pieds au soleil, appuyée sur de moelleux coussins, enveloppée de chauds lainages, la convalescente, ranimée par l'air vivifiant, avait un visage rasséréné qu'on ne lui avait pas vu depuis des mois.

Sans bruit, un doux sourire aux lèvres, le regard plein de tendresse, la jeune fille allait et venait autour de sa mère. Le couvert fut promptement dressé sur un guéridon drapé d'une serviette blanche, et, après quelques minutes, Mme Dariel put savourer l'excellent chocolat que sa fille lui avait préparé avant de l'éveiller.

Pendant qu'Hélène et sa mère causaient à demi-voix sur la terrasse Alice, s'arrachant enfin au sommeil, étirait paresseusement ses bras blancs en songeant avec ennui que l'instant était venu d'interrompre son doux repos.

— Déjà plus de neuf heures ! murmura-t-elle, en fronçant boudeusement ses lèvres roses, il faut donc me lever... Quel dommage ! J'étais si bien ! On devrait toujours dormir ! Je ne comprends pas comment ma sœur peut se lever d'aussi grand matin... Bien avant six heures, elle trottine dans l'appartement. Ce n'est pas moi qui pourrais en faire autant. J'en mourrais, certes, et en très peu de temps.

Avec nonchalance, Alice procéda à une toilette sommaire. Puis, vêtue seulement d'un long peignoir de flanelle blanche, ses beaux cheveux dénoués flottant sur ses épaules comme un voile soyeux, elle se dirigea vers la chambre de Mme Dariel.

Mais, nous le savons, cette chambre était vide.

— Tiens ! remarqua la fillette, maman est déjà levée !... si matin !... Comment cela se fait-il ?

Par la fenêtre, largement ouverte aux rayons du soleil, elle entendit un murmure de voix venant de la terrasse.

— Mais que se passe-t-il donc ? pensa-t-elle. Comment, maman, convalescente, et si faible, est à cette heure sur la terrasse ! Avec quelle animation elle cause avec Hélène !...

Curieuse, Alice traversa sans bruit la salle à manger et, doucement, poussa la porte du salon. Avec précaution, elle avança sa

jolie tête... Elle aperçut alors Mme Dariel qui, le visage calme, presque riant, continuait avec Hélène la conversation commencée depuis son réveil.

— Eh bien ! qu'y a-t-il ? interrogea la jeune fille, en se montrant enfin. Vous me faites des cachotteries, je crois ?

Gentiment, elle s'avança, glissa son bras rond autour du cou de sa mère et, d'une voix harmonieuse :

— Je vois que tu es mieux, maman chérie, fit-elle, ta mine est meilleure. J'en suis heureuse ! Tu es matinale aujourd'hui. Embrasse-moi, ajouta-t-elle d'un air câlin... Toi aussi, ma petite sœur !

De tout cœur, Mme Dariel et Hélène rendirent ses caresses à l'enfant gâtée.

— Tu arrives à propos, dit Mme Dariel, pour apprendre une bonne nouvelle.

— Tant mieux !... maman. Les bonnes nouvelles sont si rares ici que tu me vois aussi joyeuse que surprise... Dites-moi vite ce qui vous rend si contentes ; je grille de le savoir.

En deux mots, Mme Dariel mit la fillette au courant :

— Quel bonheur !... s'écria Alice. Nous allons donc pouvoir manger autre chose que des pommes de terre, excellent légume, j'en conviens, mais duquel on finit par se lasser... Ainsi te voilà professeur, Hélène !... Cela fera bien ton affaire !... Tu as le don de l'enseignement... Mais, j'y songe !... Pour que tu sois absolument dans ton rôle, il va te falloir un lorgnon.

— Cet ornement n'est pas indispensable, je suppose ? répliqua Hélène en souriant.

Un peu de tristesse, néanmoins, se mêlait à son sourire... Elle eût voulu sa sœur moins indifférente à son égard.

— Folle ! interrompit indulgemment Mme Dariel, en s'adressant

à Alice, tu ne vois jamais le côté sérieux des choses... Pense donc un peu à la fatigue qu'éprouvera ta sœur... Elle se dévoue pour nous, chère Hélène !... Au lieu de plaisanter, remercie-la.

— Pardonne-moi, chère sœur, reprit la jeune fille un peu confuse, je suis si étourdie que je commets à chaque instant des sottises... Il ne faut en accuser que ma tête et non mon cœur. Je t'aime bien !... va !...

— Oh ! je le sais ! mignonne.

Et, déjà rassérénée, Hélène mit un baiser sur le front de sa sœur.

— Je voudrais te ressembler, continua Alice, être douée d'autant de talent et de courage... Je t'admire sans pouvoir t'imiter.

— Tu es trop jeune... Plus tard, tu pourras donner des leçons de piano. Travaille donc avec ardeur ; tu es déjà d'une jolie force et, en étudiant, tu arriveras à un remarquable talent, c'est certain !

— Oui !... Je vais me mettre à étudier très sérieusement.

— Remets-toi d'abord, mon enfant, car tu es encore bien faible et bien pâle, remarqua Mme Dariel... Pour l'instant, ta bonne volonté nous suffit.

Et la conversation se continua, amicale et tendre, presque enjouée, entre la mère et ses deux jeunes filles.

Quelques heures après, Marius rentra pour déjeuner.

On s'empressa de lui apprendre la grande nouvelle.

D'une voix émue, le jeune homme félicita chaleureusement sa sœur et la remercia de se montrer si dévouée pour tous.

Un peu de rougeur montait à ses joues et un certain embarras se lisait sur son visage expressif et franc.

Il se disait avec une sorte de remords :

— Pauvre Hélène !... Elle remplit mon rôle ici, en vérité. N'est-ce pas à moi qu'incombe le devoir d'aider ma mère ?... Ma sœur va

gagner dix-huit cents francs... Et moi ?... Rien encore. Je dépense au contraire. Pourtant, je ne puis abandonner mes études ?... Dans quelques années, ce sera mon tour d'apporter l'aisance à la maison. J'ai déjà pris une inscription et subi, avec succès, un premier examen... Le plus raisonnable est, certainement, de ne pas m'arrêter en si beau chemin... le mieux est de persister !

Ces réflexions calmèrent promptement les regrets de Marius. Il dit à Hélène, avec une expression de profonde tendresse :

— Grand'mère avait raison, vois-tu, de te nommer le bon Génie du Foyer... Tu nous rends à tous le calme et l'espérance... Moi, je t'appelle simplement l'Abeille et je trouve que ce nom, synonyme d'activité et de travail, met aussi une auréole à ton front sérieux. Ce n'est pas par esprit de douce raillerie que je te l'ai donné... C'est par un sentiment de légitime admiration fraternelle... Chère Hélène !... avant peu, je l'espère, je te paierai, au centuple, de tous les sacrifices. En attendant, merci ! Mille fois merci !!

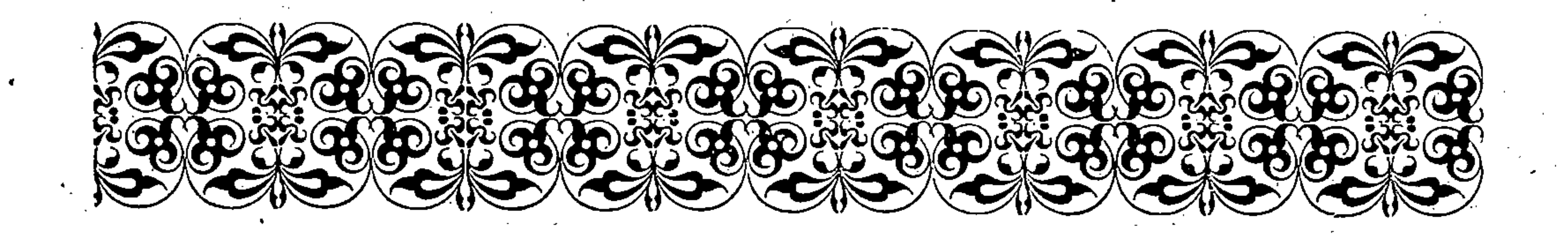
Touchée par les paroles de son frère, Hélène, gentiment, lui tendit les deux mains et, sans répondre, les lui abandonna dans une étreinte affectueuse.

Tous les deux avaient les yeux noyés de larmes.

— Bon !... s'écria Alice, ils vont se mettre à pleurer, maintenant... Ce n'est pas la peine d'être contents, si tout cela doit finir par des larmes !

Chacun sourit et le déjeuner s'acheva moins tristement qu'à l'ordinaire.

Depuis la mort de Mme Luigé, c'était la première heure apportant une joie.



X

L'ABEILLE

Ce fut avec une réelle satisfaction qu'Hélène accomplit sa lourde tâche.

Debout, chaque jour, à cinq heures, en même temps que Marius qui, tous les matins, se rendait chez son répétiteur, dans un quartier assez éloigné, la jeune fille vaquait à ses occupations de ménage, s'y prenant de façon à ce que sa mère fût débarrassée de toute besogne ennuyeuse ou fatigante.

Elle était charmante à voir, notre amie Hélène, dans son costume de ménagère, en jupe courte et en tablier à bavette, maniant lestement le balai et le plumeau.

Il est permis de dire que la jeune artiste mettait autant de grâce à se servir de ces deux vulgaires ustensiles qu'elle en apportait au maniement de ses pinceaux. Soigneuse, elle semblait prendre plaisir à ce travail d'intérieur qui eût fait faire une très vilaine moue à tant d'autres jeunes filles. Sa bonne humeur ne se démentait pas un instant. Le mouvement qu'elle se donnait colorait légèrement ses joues, et elle paraissait encore plus jolie, dans le cadre sombre des tresses opulentes de ses cheveux et de ses bandeaux ébouriffés.

Nul ne l'entendait. Son pas léger n'éveillait personne. Pour rien

au monde, elle n'eût voulu troubler le sommeil de ses chères endormies, et quand, par hasard, il lui arrivait de heurter une chaise, son petit air, décontenancé et furibond, était à la fois touchant et comique.

Le ménage terminé, Hélène donnait un coup d'œil à la terrasse, son jardin aérien. Elle y plaçait un pliant pour sa mère et arrosait quelques plantes. Ensuite, elle se rendait à la cuisine où elle préparait le premier déjeuner de la famille : café au lait ou chocolat. Elle prenait seule ce repas du matin, après avoir mis de côté la part de chacun.

A huit heures, la jeune fille, complètement transformée, quittait la maison. Elégante dans sa simple et sévère toilette de deuil, à la fois attrayante et sérieuse, sous son chapeau de crêpe, entouré d'un long voile, elle s'en allait, d'un pas rapide, vers ses graves et intelligentes occupations.

Vers midi, elle était de retour, et c'était pour elle un doux repos de s'asseoir à la table familiale, où une aimable causerie prolongeait le déjeuner jusqu'à une heure et demie.

Alors, Mme Dariel donnant l'exemple, chacun reprenait ses différents travaux.

Avec une grâce incomparable, Hélène s'occupait encore de tout et de tous. Elle installait sa mère dans un moelleux fauteuil, auprès de la porte-fenêtre, approchait d'elle sa table à ouvrage, posait un coussin sous ses pieds. Elle veillait à ce que Marius eût sous la main ses livres de droit, ses bouquins, comme disait Alice, bien en ordre sur son bureau... Avec un sourire maternel, elle engageait sa sœur à se mettre au piano, ouvrait, sur le pupitre, quelque morceau de maître ou quelque brillante partition. Si la jeune dolente se refusait à l'étude, elle savait l'y contraindre par de tendres et persuasives paroles.

Puis, elle-même se mettait à son artistique travail. Elle se plaçait devant sa table ou son chevalet. Pendant l'après-midi, sans trêve, car le temps lui manquait pour se reposer, elle peignait des sujets ravissants, fleurs ou mignons oiseaux, personnages ou paysages en



Elle se plaçait devant sa table ou son chevalet.

miniature, sur le satin des éventails, la transparente gaze des écrans, ou sur l'ivoire d'élégants coffrets.

Les heures passaient, rapides, dans le joli salon où Mme Dariel avait pris l'habitude de se tenir.

Et, dans son large cadre d'or, l'attrayante figure de grand'mère semblait sourire à ce tranquille et familial intérieur.

Depuis près de six mois, Hélène qui, vraiment, méritait bien son

gentil sobriquet de l'Abeille, travaillait assidûment afin de diminuer la gêne qui régnait à la maison. Malheureusement, comme toute débutante, elle était loin d'être rétribuée suivant ses mérites, et les cent cinquante francs par mois, fruit de son incessant labeur, joints à la pension de Mme Dariel, étaient insuffisants pour subvenir à tous les frais du ménage et pour solder les dettes, assez lourdes, contractées depuis la mort de grand'mère. Certes, l'effroyable misère était désormais écartée, mais une gêne pénible demeurait encore.

Hélène ne l'eût pas voulu. Elle avait beau accomplir des prodiges de courage, elle n'arrivait pas au résultat tant souhaité.

C'était, pour son généreux cœur, un réel chagrin, et elle n'était pas éloignée de se créer des remords. Si elle n'était pas mieux rémunérée, c'est que, sans doute, elle ne possédait ni assez de savoir ni assez de talent.

Chaque jour, en toute sincérité, la pauvre enfant s'adressait ce reproche.

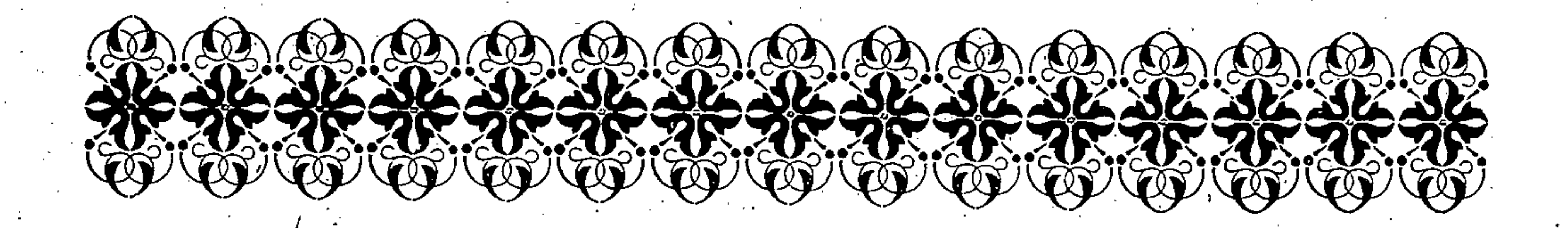
La saison des vacances étant arrivée, les trois élèves d'Hélène s'absentèrent pour trois mois. Cela créa un large déficit dans le modeste budget de la famille.

Hélène redoubla d'activité. Elle chercha d'autres travaux, mais ses démarches n'eurent pas le moindre résultat.

Elle dut se contenter de son habituel travail d'aquarelliste, sans parvenir à le doubler.

Les délicates peintures que la jeune artiste exécutait sur les objets de luxe qu'on lui confiait étaient autant de petits chefs-d'œuvre. Certes, on les admirait beaucoup, mais on les lui payait très peu.

L'Abeille se désolait.



XI

AU NOM DE GRAND'MÈRE

Un matin, Marius revint de chez son répétiteur bien plus tard qu'à l'ordinaire.

— Nous allions nous mettre à table, lui dit Mme Dariel, avec un doux accent de reproche ; tu nous as fait attendre, mon ami Pourquoi ?

— Parce que j'ai rencontré M. Lobe. Tu sais, maman, comme il est causeur. C'est lui qui m'a retardé. Je n'en suis pas moins aux regrets de vous avoir fait attendre.

— Il y a longtemps que nous ne l'avons vu, ce bon ami, répondit Mme Dariel, ainsi que Mme Lobe. Que deviennent-ils donc ? Je songeais justement à leur faire visite.

— Tiens ! eux aussi, maman. Ils se promettent de venir, ce soir même, te demander une tasse de thé.

— Ils me feront plaisir, comme toujours !

— Le Dr Fabé les accompagnera, probablement.

— Tant mieux ! Il nous néglige aussi, ce cher docteur, mais il a tant de malades qu'il est bien excusable.

— C'est comme M. Lobe, reprit Marius, en retirant lentement le

rouleau de sa serviette, il est accablé d'affaires, paraît-il, et il ne sait où donner de la tête.

— Et il se plaint, je le parierais ! remarqua en riant Mme Dariel.

— Aurait-il, par hasard, besoin d'un commis féminin ? demanda Hélène plaisamment; en ce cas, je m'offre, pourvu qu'il me rétribue généreusement.

— Point de place pour les dames dans ses bureaux, petite sœur.

— Quel dommage !

Marius sourit d'un air un peu contraint et, tendant son assiette à Mme Dariel :

— J'ai une faim d'ogre, dit-il, et je ne serais pas fâché, chère maman, de faire honneur à ton déjeuner. Ce rosbif a une mine !

— Qui te tente avec raison. Il doit être excellent, mon ami.

Et Mme Dariel posa une large tranche rosée sur l'assiette du jeune homme.

— Et que t'a dit notre ami, M. Lobe ? demanda Alice, un peu railleuse. Je suis sûre qu'il ne t'a entretenu que des fameuses cloches, clochettes et grelots, qu'il fait fabriquer nuit et jour ? Il ne parle que de cela ! Sa voix me produit l'effet d'une sonnerie perpétuelle.

— Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son, fit Hélène, d'après le proverbe, du moins...

— Oui ! sans doute. Mais on dirait que M. Lobe a toujours, dans sa poche, un véritable carillon. Il raconte (et avec quel enthousiasme!) les exploits des cloches énormes qui sortent de ses fonderies, les jolis chants des moyennes, les mélodies des petites, le tintement argentin de ses mignons grelots... Que sais-je ?... Quand il parle, je suis tout assourdie...

— Pauvre M. Lobe !... Comme tu le maltraites ! interrompit Marius...

Lui !... non !... mais ses bruyants produits... Tu as beau le défendre, d'ailleurs, je ferai remarquer qu'il a dû t'étourdir par sa conversation, car tu as un air soucieux, préoccupé, qu'on ne te voit pas souvent, mon cher Marius ?...

— Par exemple ! Quelle idée ! ! se récria l'étudiant...

Mais, malgré ses protestations, la malicieuse Alice persista à lui trouver une tête à l'envers, un front chargé de nuages, un sourire forcé, une voix pleine d'impatience.

Et elle avait raison, la fillette... Certes, une chose grave emplissait l'esprit du jeune homme. Il se montrait distrait, son visage était sombre, son regard triste. Sans les taquineries de la jeune espiègle, il eût déjeuné sans prononcer un mot.

Evidemment, sa pensée était ailleurs.

— Que peut-il avoir ? se demandait, de son côté, Hélène... Alice ne se trompe pas. Marius me semble soucieux... Cela m'inquiète... Aurait-il appris quelque fâcheuse nouvelle et n'oserait-il nous en faire part devant notre mère ?... Il faut que je sache ce qui le préoccupe à ce point. Je lui parlerai tout à l'heure.

Mme Dariel, frappée, elle aussi, de l'étrange visage de son fils, lui dit : Comme tu as l'air ennuyé, mon bon Marius, te serait-il arrivé quelque désagrément ?...

— A moi ! !... Mais non !... chère maman ! Décidément, vous tenez, toutes les trois, à me trouver méchante mine ! Vous m'humiliez, je vous l'assure. Et dire que je m'imaginais être aimable !...

Il se mit à rire, en buvant lentement le café qu'Hélène venait de lui servir.

— Délicieux, ton moka, l'Abeille... J'en ai rarement pris d'aussi bon... Maintenant que je l'aurai savouré jusqu'à la dernière goutte, je demanderai à notre mère la permission d'aller griller une cigarette sur la terrasse. Cela complétera mon excellent déjeuner...

— Accordé !... fit en riant Mme Dariel !... Incorrigible fumeur, va !... Pendant que tu procéderas à cette délicate opération, j'écrirai une lettre pressée... Je vous laisse un instant, mes enfants !...

Elle se leva et passa dans sa chambre, où Alice la suivit.

— Au revoir !... Papillon folâtre !... s'écria Marius. C'est ainsi que tu nous abandonnes, Hélène et moi ?...

— Oui, la chaise longue de maman m'attire irrésistiblement... On y est si bien pour se reposer... Oh ! quelques instants seulement, pendant que vous parlerez de science ou d'histoire...

Et, doucement, elle se glissa dans la chambre maternelle.

— En vérité, si la paresse n'existait pas, Alice l'inventerait, prononça le jeune homme en levant les épaules d'un air indulgent, personne n'y pourra jamais rien. Que veux-tu, ma chère Hélène, on ne peut pas la gronder. Elle est si gentille !... et si fluette aussi ! C'est un souffle.

— Oui, murmura Hélène rêveuse.

Et, après un silence :

— Peut-être, Alice a-t-elle bien fait de nous laisser seuls ?

— Je m'imagine que tu as quelque confidence à me faire, mon cher Marius ?

— Justement. Viens là, auprès de moi, et causons sérieusement. D'après ce que je vais t'apprendre, tu me donneras ton avis, sans aucun ménagement, avec une entière franchise.

— Je te le promets, mon ami.

Et Hélène, à la fois inquiète et curieuse, s'avança sur la terrasse.

Plein d'ombre, avec ses feuillages grimpants, fleuri de glycines et de roses, égayé par le gazouillement des nombreux oiseaux qui l'avaient choisi pour asile, il était ravissant, en cette saison, le petit jardin aérien. C'était un véritable salon de verdure, qu'il était impossible de ne pas admirer...

D'un geste affectueux, Marius fit à sa sœur une place sur le banc étroit, ombragé par les lauriers en fleurs.

Hélène s'assit, un peu émue, presque grave.

— Qu'y a-t-il donc, Marius ?

— Il m'arrive une chose qui devrait me combler de joie, ma chère petite sœur, et qui, cependant, me cause une profonde tristesse.

— Je ne comprends pas très bien !

— Tu vas comprendre... Un ami me fait un pont d'or.

— Et tu hésites à le franchir ?

— Juste.

— Explique-toi plus clairement.

— M. Lobe m'offre un emploi dans ses bureaux, avec un chiffre d'appointements de quatre mille francs.

Hélène devint très pâle.

— Oh ! mais ! C'est un rêve ! s'écria-t-elle.

— Un beau rêve, dont il ne tient qu'à moi de faire une réalité.

— Tu n'as pas accepté ?

— J'ai demandé à réfléchir. C'est toute ma carrière brisée, Hélène ! J'ai tant de regrets ! !

Un silence assez prolongé régna pendant quelques instants entre le frère et la sœur.

Ce fut Hélène qui rompit la première.

— La voix du regret doit se taire quand s'élève celle du Devoir, dit-elle presque sévèrement.

— Ainsi tu trouves tout simple que je renonce à un projet caressé depuis l'enfance ? alors que j'ai tant travaillé... que déjà j'entrevois le but ?

— Oh ! si loin ! ce but ! interrompit Hélène, si loin, que la cruelle lutte pour la vie nous aura tous brisés avant qu'il soit atteint. Crois-moi, ami, il est des heures où l'avenir doit s'effacer devant le présent.

Qu'est-ce que l'avenir ? Le rêve ! Qu'est-ce que le présent ? La réalité ! Hélas ! c'est à celle-ci qu'il faut céder, si pénible que puisse paraître le sacrifice.

Elle ne put retenir un soupir, et quelques larmes voilèrent ses yeux brillants.

— J'aimais mon art, la magnifique peinture, murmura-t-elle ; crois-tu donc que je n'aie pas souffert en y renonçant pour toujours? Maintenant, je suis heureuse d'avoir écouté la raison, heureuse du peu de bien-être que j'apporte à notre mère.

— Oh ! toi ! tu as un cœur d'or ! Ici, nous le savons tous !

— Et toi, Marius, tu as une âme aimante et des sentiments généreux auxquels je fais appel en ce moment. Si mon travail suffisait, si, joint aux petites rentes de notre mère, il évitait à cette mère aimée tous les soucis matériels qui la torturent, avec quelle joie je te verrais poursuivre tes chères études ; mais je suis trop peu rétribuée, et, malgré mon labeur quotidien, je ne parviens qu'à amoindrir la gêne et non à la faire cesser. Tandis que si tu acceptais les offres bienveillantes de notre ami, la plus grande aisance deviendrait aussitôt notre lot inespéré.

Marius, soucieux, troublé, se tut un instant.

— Tu ne peux te résigner, je le vois, prononça tristement Hélène, et, pourtant, le repos et le bien-être de notre mère dépendent de ta décision. Écoute la voix de la raison, frère chéri, continua-t-elle, en posant sa main, que l'émotion glaçait, sur celle de l'étudiant.

— Ainsi, interrompit le jeune homme, tu es d'avis que j'accepte?

— C'est ton devoir de bon fils, répliqua fermement Hélène, et, à ta place, je n'hésiterais pas.

— Je sais que tes conseils sont la sagesse même.

— Mes conseils, cher Marius, ne sont que l'écho de ceux de notre grand'mère vénérée... Je dirai plus : en cet instant, ils sont l'expres-

sion de sa volonté suprême. A l'heure dernière, grand'mère, inquiète sur notre avenir, m'a exprimé son amer regret de ne pas te voir, toi... devenu chef de famille par la mort de notre père, en mesure de créer une existence plus heureuse à ta mère et à tes sœurs. Elle m'a fait promettre de t'adresser des observations à ce sujet, aussitôt que l'occasion s'en présenterait. Jusqu'à ce moment, je me suis tue, dans la crainte de te causer de la peine, et j'ai préféré essayer de subvenir aux terribles exigences de notre position... J'ai lutté sans me décourager, mais, tu le vois, il m'est impossible de lutter seule. A nous deux, nous pouvons ramener au foyer familial une aisance qui, sans cela, ne saurait y renaître de longtemps.

L'heure est grave, Marius, songes-y !... C'est la voix de grand'mère qui te parle par mes lèvres, c'est son ardent désir de mourante, désir sacré, que je transmets. N'y résiste pas !... Crois-moi... C'est notre aïeule aimée qui te crie :

— Mon fils !... Fais ton devoir !...

Très pâle, très ému, Marius se leva.

— Que cette volonté de grand'mère soit donc accomplie, dit-il d'une voix tremblante, je renonce à mes beaux rêves de jeunesse, à mes chères ambitions. Ce soir, je dirai à M. Lobe que j'accepte son offre.

A son tour, Hélène s'était levée.

— Merci !... mon ami, mon bon frère !... prononça-t-elle avec émotion... En ce moment, tu fais un réel sacrifice, mais, bientôt, tes regrets s'éteindront de s'oublier pour ceux qu'on aime !...

Tous les deux se prirent les mains en un élan de fraternelle affection... Un instant, ils restèrent silencieux, enveloppés par la lumière dorée qui se jouait entre les feuillages, les yeux humides, et le front rayonnant.

— Ton exemple ne suffirait-il pas à inspirer aux plus égoïstes

l'amour du sacrifice ? dit enfin Marius. Depuis longtemps, je t'admirais, sans avoir le courage de t'imiter.

. . . .

Avec un joyeux empressement, Hélène avait dressé la coquette table à thé et tout était prêt, lorsqu'à neuf heures, le Dr Fabé, M. et Mme Lobe entrèrent au salon.

Après les aimables et affectueuses politesses habituelles entre amis, contents d'être réunis quelques heures, chacun s'assit et la conversation s'engagea.

Ce fut M. Lobe qui noua l'entretien.

Naturellement, il parla de ses cloches. Jamais, au grand jamais, il n'avait eu tant de travail. Sa fonderie prenait des proportions colossales, il allait être obligé d'agrandir ses ateliers, d'augmenter le personnel de ses bureaux, etc.

Des commandes lui étaient adressées de tous côtés ; il ne savait auquel entendre.

— Des cloches magnifiques, incomparables, d'ailleurs, ajoutait-il, avec un légitime orgueil d'industriel... Et des sons ! ! Vous devriez visiter mes ateliers, chère Madame, avec Hélène et Alice ; je suis sûr que ma fonderie vous intéresserait.

— N'en doutez pas, cher Monsieur, nous irons.

— Le plus tôt possible, alors, dit aimablement Mme Lobe ; notre pavillon est charmant en cette saison, le jardin est une véritable corbeille de fleurs... Nous vous garderons la journée entière. Ce sera une fête pour nous, et, pour vous, une distraction...

— Avec quel plaisir j'accepte ! répondit gracieusement Mme Dariel.

— Mes petites amies, Hélène et Alice, feront une véritable moisson de roses.

— Ta... ta... ta... ta... interrompit M. Lobe, tu ne parles que de tes fleurs.

— Et toi que de tes cloches !... bon ami, riposta gaiement Mme Lobe. A t'entendre, elles ont toutes les grâces, toutes les beautés...

— Même toutes les mélodies, je le prétends, je l'affirme, ne t'en déplaise !... répondit l'industriel en riant. Tu es ingrate envers les cloches ; elles ont fait notre fortune et elles la chantent, sur tous les tons, en France et à l'étranger... Oh ! la belle !... la magnifique harmonie que celle du bronze !

— Tu auras beau dire, je lui préférerai toujours celle du piano, fit Mme Lobe.

— Moi aussi !... appuya le docteur... Et, à ce propos, ces deux jeunes filles sont d'excellentes musiciennes ; j'ose espérer qu'elles seront assez aimables pour nous faire entendre quelques jolis morceaux.

— Oh ! je commence par vous prier de me faire grâce, demanda Hélène, très occupée à verser le thé et à offrir les gâteaux ; je joue si rarement que vous ne perdrez rien à ne pas m'entendre, je vous assure... Ma sœur jouera pour nous deux. Vous pourrez juger de ses progrès !

— Eh ! bien ! ma gentille Alice, exécutez-vous, pria Mme Lobe. Qu'allez-vous nous jouer ?
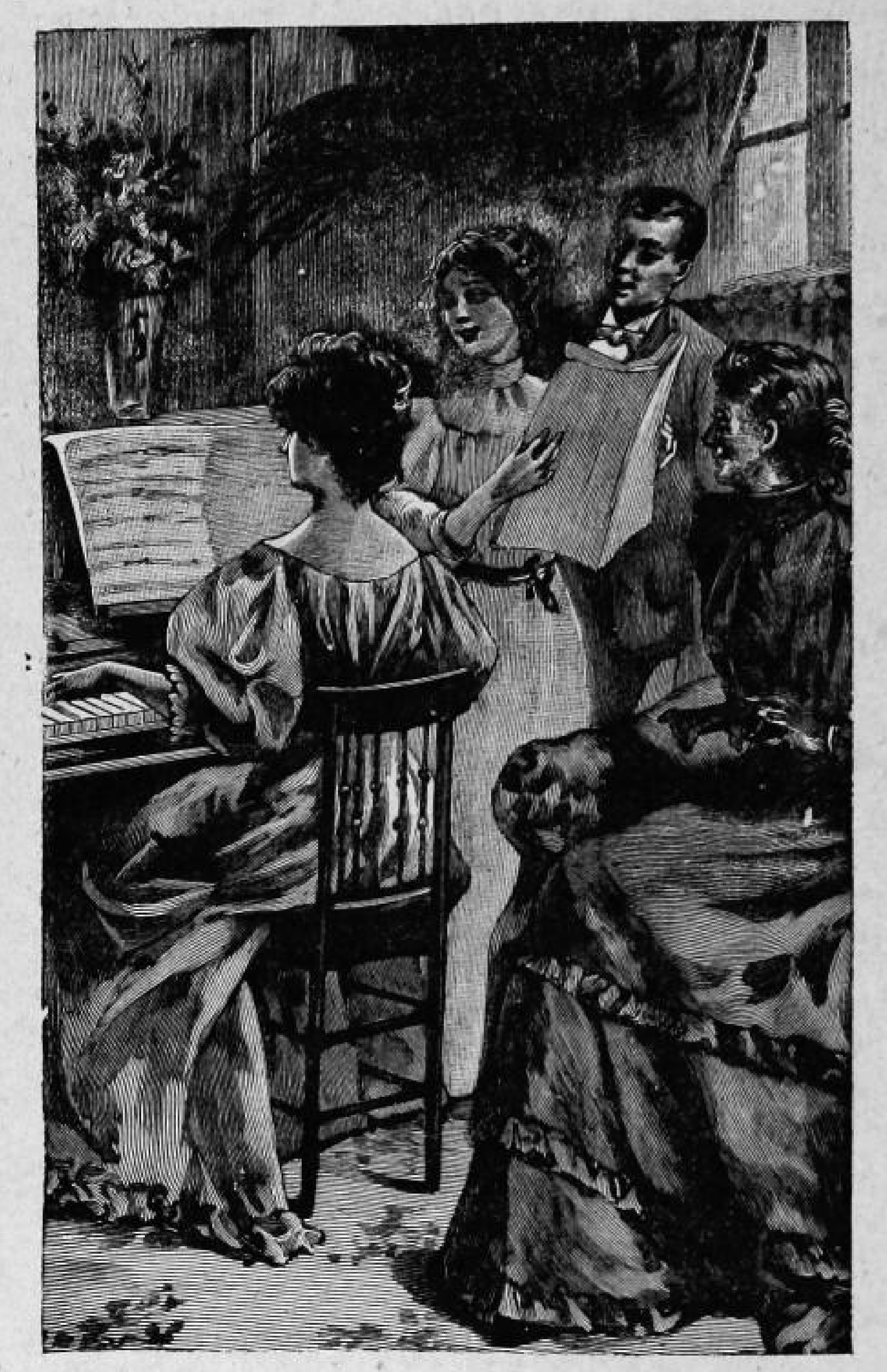
— Mais... les *Cloches du Monastère !*... répondit Alice avec un demi-sourire, cela enchantera M. Lobe.

— Et nous aussi, mon enfant.

La jeune fille, d'un pas nonchalant, se dirigea vers le piano. Dans sa robe de gaze noire, qui faisait valoir la blancheur de son teint et la nuance rare de sa chevelure aux fauves reflets, elle éveillait l'idée de quelque pâle et ravissante créature mythologique, ensevelie dans de souples draperies dont les plis vaporeux semblaient être impalpables.

Lentement elle s'assit, et, plus lentement encore, elle effleura

de ses doigts légers les touches d'ivoire. Avec un art réel, s'animant peu à peu, elle exécuta le doux morceau tant aimé des jeunes filles.



Alice se mit au piano.

Engagée à continuer, Alice, s'attaquant à de difficiles œuvres de maîtres, joua, en véritable artiste, des sonates, de berceuses rêveries, des marches entraînantes.

Et lorsque les derniers accords moururent sur le clavier, la jeune pianiste fut saluée par de sincères et chaleureux bravos.

— Tu t'es surpassée!... lui dit, très bas, Hélène, fière de son succès.

— Qu'elle est ravissante!... cette enfant! murmura Mme Lobe... Mes compliments, chère amie, ajouta-t-elle, en s'adressant à Mme Dariel, votre Alice est une petite enchanteresse... Hélène est également charmante!... Que vous êtes heureuse d'être mère! C'est une joie qui m'a été refusée et je ne m'en

console pas. Si j'avais un fils comme Marius, que j'en serais donc fière !...

— Sans doute, répliqua Mme Dariel, vous êtes privée de très douces satisfactions, mais ne vous plaignez pas trop, chère amie, de bien cruels soucis vous sont épargnés. Les enfants causent souvent de graves inquiétudes. La préoccupation de leur avenir est, croyez-le, une perpétuelle angoisse.

— C'est un souci dont vous allez promptement être délivrée, chère Madame, interrompit M. Lobe, si Marius accepte mes propositions de ce matin ?

— Quelles propositions ? demanda Mme Dariel.

— Comment !... Marius ne vous a rien dit ?

— Mais... non... absolument rien !

— Je voulais te causer une grande et heureuse surprise, bonne mère, fit le jeune homme, répondant au regard interrogateur de Mme Dariel. Hélène, seule, est dans le secret.

— Mais expliquez-vous ! Qu'y a-t-il donc, chère amie ? interrogea Mme Dariel, en s'adressant à Mme Lobe.

— Une chose bien simple. Mon mari, frappé de l'intelligence, de l'activité et des remarquables qualités de Marius, lui a offert, ce matin même, d'entrer dans ses bureaux avec des appointements modestes pour commencer... mais... plus tard...

— Modestes !!... se récria Hélène... Quatre mille francs !...

Mme Dariel pâlit.

— Vous dites ? interrogea-t-elle, d'une voix tremblante.

— Nous disons quatre mille francs !... répéta M. Lobe, en souriant... Ce n'est pas encore une mine d'or, mais qui sait?... avec le temps, cela pourra le devenir ! J'augmenterai le traitement de Marius ; je m'occuperai sérieusement de son avenir... Vous m'aviez demandé un peu de réflexion, ajouta l'industriel, en s'adressant

au jeune homme acceptez-vous donc, mon cher enfant ?...

— Avec la plus profonde gratitude, Monsieur.

— Très bien! Vous entrerez en fonctions le plus tôt possible...

— Mais, mon cher Marius, s'écria Mme Dariel, que la joie suffoquait, et ton droit ?

— J'y renonce !... maman.

— Mon pauvre ami !... Que tu dois éprouver de regrets !...

— Aucun, chère mère! Hélène a su me montrer la voie du devoir... Je m'y engagerai sans regarder en arrière, fermement résolu à la suivre, heureux de t'apporter le calme et le repos...

— C'est bien, cela !... Très bien ! Marius !... prononça gravement le Dr Fabé.

— Il ne s'en repentira pas, notre jeune ami, reprit l'industriel... Avant peu, il s'apercevra qu'il s'est engagé dans un chemin qui, tout droit, le mènera à la fortune...

— Mon fils !... Oh ! merci !... reprit Mme Dariel... Chers amis, que vous êtes bons !...

Et, en proie à la plus vive émotion, elle tendit ses mains tremblantes que chacun s'empressa de serrer tour à tour.

— Vous étiez dans le secret, vilain docteur, je le parierais ?... demanda-t-elle à M. Fabé en le menaçant du doigt.

— Si j'étais du complot ?... En douter serait bien mal me connaître, fit le docteur en riant...

— Vous l'avez ourdi ?

— C'est-à-dire qu'il en a été l'âme, reprit M. Lobe. Il m'a, tout d'abord, suggéré l'idée de m'occuper de Marius, idée qui ne me serait pas venue, puisque je savais que votre fils voulait être avocat.

Connaissant les brillantes aptitudes du jeune homme, je ne me

suis pas fait tirer l'oreille. Ce matin, j'ai happé notre étudiant dans la rue... En deux mots, je lui ai conté mon petit boniment et, ma foi, comme il m'avait demandé quelques heures de réflexion, je viens ce soir, ou plutôt nous venons en nombre respectable chercher la solution.... Elle est bonne, tant mieux !...

— Marius deviendra un peu notre fils, dit l'excellente Mme Lobe; à partir de cette heure, sa situation est faite...

— Je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, chers amis ; en vérité, c'est un songe !... balbutia Mme Dariel, dont l'émotion semblait grandir au lieu de se calmer.

— Un songe qui touche de près à la réalité, interrompit le docteur. Vous êtes heureuse !... Marius, devenu raisonnable, accepte avec plaisir... Tout est donc bien ! Ne vous livrez pas trop à votre émotion, domptez vos nerfs, et trinquons en famille (bien que ce ne soit plus la mode), au succès et à la fortune de votre cher fils...

Et le docteur fit sauter gaiement le bouchon d'une bouteille de champagne qu'Hélène, mystérieusement, avait achetée le soir même.

Le vin mousseux emplit les coupes... On toasta de tout cœur, et bientôt la plus charmante animation régna autour de la table.

Nos amis se séparèrent assez tard.

Demeurée seule avec ses enfants, Mme Dariel s'abandonna à sa vive émotion.

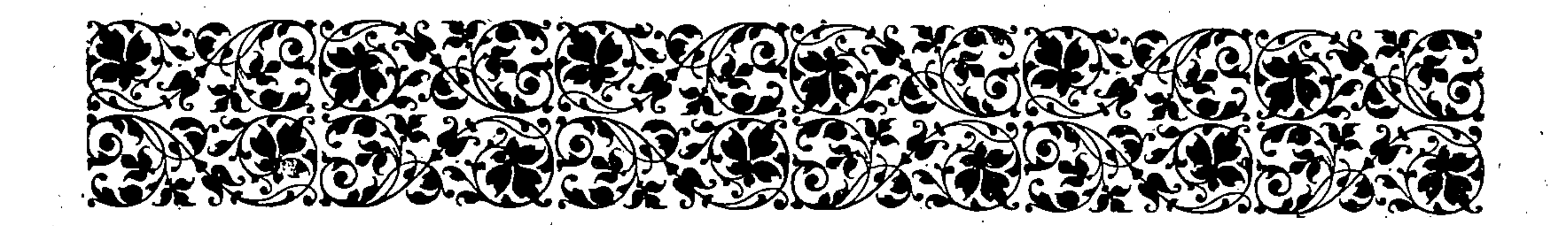
— Grâce à votre dévouement, ma chère Hélène, mon cher Marius, dit-elle, en laissant couler de douces larmes, je vais enfin retrouver des jours plus tranquilles. Merci !... Oh ! merci ! mes enfants ! Enfin, a misère et la gêne sont donc conjurées !...

— Pour toujours !... bonne mère, répondit tendrement Marius, ces vilaines visiteuses vont prendre la fuite.

Puis, se tournant vers ses sœurs, le jeune homme s'écria joyeusement :

— Le gracieux Papillon a étendu, ce soir, ses ailes brillantes, et il a ébloui nos amis. La sage Abeille a versé dans mon âme les trésors de son cœur, et elle m'a subjugué !... Mes sœurs aimées peuvent se flatter d'avoir remporté, l'une et l'autre, un assez joli succès.





XII

LA VILLA DES ORMES

La semaine suivante, Marius occupait son emploi dans les bureaux de M. Lobe.

Chargé d'un travail assez difficile, le jeune homme sut aussitôt montrer qu'il était apte à le remplir.

Très bon comptable, connaissant assez les questions de droit pour savoir, au besoin, défendre les intérêts de son patron, il ne tarda guère à devenir l'un des principaux commis de M. Lobe.

Au bout de quelques mois, l'industriel porta les appointements de Marius à cinq mille francs, en attendant qu'il le rémunérât suivant ses mérites, ajouta-t-il aimablement.

— Décidément, c'est le Pactole qui va couler ici et nous noyer dans des flots d'or, remarqua Hélène, en apprenant la bonne nouvelle. Es-tu content, Marius ?

— Absolument !... sans l'ombre d'un regret.

— Vois comme tu as eu raison de céder au suprême désir de grand'mère.

— Je le reconnais... Chère grand'mère !... Elle savait mieux que moi quel chemin devait me conduire à bon port...

— Et nous donner le bonheur à tous. Grâce à toi, notre mère a retrouvé l'apaisement. Sans doute, elle garde en son âme un double deuil, mais, du moins, elle a perdu ses cruels soucis, ses continuelles angoisses. Son esprit est calme et sa santé s'en ressent. On la voit revivre ....

— C'est vrai ! Je m'en aperçois, et tu ne saurais t'imaginer, ma bonne Hélène, quelle satisfaction j'en éprouve.

— Il y a tant de joie à contribuer au bien-être des êtres cheris ! murmura la jeune fille avec un grave sourire.

— Tu en sais quelque chose, douce fée du Foyer.

Et Marius, très ému, pressa la main de sa sœur.

Vraiment, c'était plus que l'aisance qui reparaissait dans la famille Dariel ; c'était une fortune relative, quand on la comparait aux misères passées.

Hélène n'avait pas voulu renoncer à sa noble tâche, bien que sa mère et son frère l'en eussent suppliée. Elle donnait encore des leçons et peignait toujours des aquarelles pour les maisons d'art qui jusqu'alors l'avaient employée. Seulement elle n'éprouvait plus le même surmenage... Mme Dariel ayant exigé une bonne, la jeune fille était dispensée des soins d'intérieur.

Elle en profitait pour produire davantage et songeait à mener de front la grande peinture et ses habituels travaux artistiques.

Désormais à l'abri de la gêne, la mère et les enfants vivaient dans une charmante et complète union.

L'hiver s'était écoulé. Le printemps renaissait, avec son joli cortège de feuillage, de clairs rayons et de riantes espérances.

Chaque dimanche, ravis de profiter des premiers beaux jours, Mme Dariel et ses enfants allaient passer la journée chez M. et Mme Lobe.

L'industriel et sa femme habitaient à une demi-heure de Paris, et



C'était pour les deux sœurs un inexprimable plaisir.

à deux pas de leurs vastes ateliers, un élégant pavillon, enseveli sous la verdure et les fleurs.

C'était, pour les deux sœurs, un inexprimable plaisir de parcourir l'immense jardin qui entourait l'habitation, et d'errer dans le bois ombreux qui l'avoisinait.

Avril approchait de sa fin et, déjà, les lilas balançaient au vent leurs grappes mauves ou blanches, les aubépines ouvraient leurs petites corolles embaumées, les violettes parsemaient, par milliers, les gazons veloutés des sentiers qui s'entre-croisaient sous les arbres.

Merveilleux était le spectacle offert, en ces jours printaniers, par la nature renaissante, parée de grâces et de splendeurs nouvelles.

Aussi, Hélène et Alice, incapables de résister aux attrayantes séductions champêtres qui les entouraient, ne restaient-elles guère au pavillon.

Aussitôt après le déjeuner, elles s'esquivaient, laissant au salon Mme Lobe et Mme Dariel. — Son carton sous le bras, Hélène partait à la recherche de quelque fleur agreste. De loin, Alice la suivait, d'un pas gracieux et lent, traînant, sur la mousse des sentiers, les plis onduleux de sa longue robe.

Lorsque l'aquarelliste avait découvert la merveille rêvée, elle installait, à l'ombre de quelque gros arbre, son pliant et celui de sa sœur dont elle se chargeait complaisamment. La gentille indolente finissait par la rejoindre.

Elles s'asseyaient et, tout en causant, Hélène promenait sur le papier son agile pinceau. Alice daignait lui présenter le godet plein d'eau et les tubes remplis de fines couleurs. D'un œil curieux et ravi, la fillette s'amusait à voir éclore, sous les doigs de l'artiste, les neigeuses touffes de muguets, les herbes souples, les éclatantes

tulipes sauvages ou les baies pourpres qui tranchaient, comme autant de taches sanglantes, sur le vert sombre et lustré de certains buissons.

Les instants s'écoulaient rapides entre le travail et l'intime causerie... C'était plaisir d'entendre le babil et les éclats de rire des deux sœurs se mêler aux douces mélodies des oiseaux.

Elles étaient charmantes, l'une et l'autre, dans leur simple toilette printanière. Un peintre eût aimé à reproduire leurs poses gracieuses et leurs fins visages, plus jolis encore sous le grand chapeau rond qui ombrageait leur front modeste.

Un dimanche que les jeunes filles s'étaient trop attardées dans le bois, Marius fut envoyé à leur recherche.

On commençait à s'inquiéter à la villa.

Le jour baissait et, certes, Hélène n'y voyait plus assez pour dessiner ou peindre.

Que pouvaient-elles faire dans le bois, à cette heure crépusculaire?

Inquiet lui-même, le jeune homme se hâta, en se demandant où s'étaient aventurées ces deux étourdies ?

Au sortir du jardin, il explora les allées où, déjà, descendait l'obscurité, et une vague angoisse lui serra le cœur. Mais ses craintes ne furent pas de longue durée.

Deux ombres gracieuses ne tardèrent guère à se dessiner sur le vert foncé des buissons, et un double éclat de rire troubla le solennel silence du soir.

Tout de suite, Marius reconnut les élégantes silhouettes de ses sœurs et leurs voix musicales.

Hélène et Alice se dirigeant de son côté, il n'eut qu'à les attendre...

D'un œil charmé, il les regardait s'avancer, admirant leur souple démarche, leur sveltesse et la grâce simple de leurs attitudes.

— Elles sont vraiment gentilles, mes sœurs !... pensa-t-il, mais

quelle moisson elles ont faite ! Je suis moins surpris, à présent, qu'elles se soient tant attardées.

En effet, dans le pan relevé de leurs robes, les jeunes filles retenaient des touffes de violettes, des herbes flexibles, de magnifiques branches d'aubépine, de larges feuilles veloutées, des fraisiers sauvages aux blanches fleurs, de la mousse et même des plantes aquatiques qui avaient été ravies à grand'peine aux eaux d'un étang voisin.

Lorsqu'elles ne furent plus qu'à quelques pas de leur frère, les excursionnistes l'aperçurent enfin.

— Marius !!... s'écria Alice.

— Oui. Je viens à votre rencontre.

— Comme tu peux t'en assurer, nous sommes saines et sauves. Les loups ne nous ont pas encore mangées.

— Je suis sûre que Mme Lobe et maman se sont inquiétées ? demanda vivement Hélène. Combien je le regrette !... Nous nous sommes attardées à cueillir toutes ces herbes ! — Vois !... c'est superbe ! Nous emportons là une splendide décoration pour le salon et la salle à manger. Nous partagerons avec Mme Lobe.

—Je vois cela... Vous avez fauché le bois, dépouillé les buissons et les haies ?...

— Il n'y paraît guère, fit Alice en riant.

— On vous attend pour se mettre à table, reprit Marius. Hâtons-nous donc ! Nous aurons tout le loisir d'admirer votre moisson à la villa.

Les jeunesgens se remirent en marche et, quelques instants après, ils pénétraient dans le jardin.

— Là !... maintenant nous voici à l'abri des loups gloutons, pauvres agneaux que nous sommes, dit Alice en plaisantant. Surtout ferme bien la porte, Marius, sans quoi,

— Je la ferme à double verrou, petite folle ! interrompit le jeune homme, en cadenassant à grand fracas la porte massive qui donnait accès dans le bois ; je te ferai remarquer que les voleurs sont encore plus à redouter que les loups. Mais trêve de plaisanteries !... J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mes chères petites sœurs, une nouvelle qui va vous étonner... vous stupéfier...

— Voyons !... Dis-la.

— Je pars prochainement pour les Indes.

Alice se mit à rire, très incrédule.

Hélène pâlit.

— Toi !... Toi !... tu pars pour les Indes ?... demandèrent-elle en une double exclamation.

— Moi-même !... en personne !... C'est décidé.

— Tu te moques de nous ?

— Et pourquoi cela, mes chéries ? Qu'y a-t-il de surprenant que M. Lobe me charge d'une mission de confiance en cette contrée ? C'est une grande faveur.

— Tu appelles cela une faveur !... s'écria Alice. T'envoyer dans ce pays de sauvages, de serpents et de fauves !...

— Comme tu y vas !... petite sœur !... D'abord les Hindous ne sont pas des sauvages, et je n'ai jamais entendu raconter aucun excursion de fauves dans les rues de Bénarès ou de Calcutta... Je ne crois pas davantage à la présence de serpents rampant en famille sur les talons des promeneurs.

— Tu parles sérieusement, Marius ? interrogea Hélène.

— Le plus sérieusement du monde.

Les yeux de la jeune fille s'emplirent de larmes.

— Tu nous quitteras pour longtemps ?

— Non. Deux ans au plus.

— Deux ans !... murmura Hélène, cela nous semblera bien long !...

— Cela passera vite, au contraire, ma petite sœur. D'ailleurs, il faut songer aux avantages que m'apportera ce voyage. Il me créera une situation fort belle chez mon patron, une situation inespérée.

— Alors, soupira Hélène, réjouissons-nous, mon cher Marius, je ne veux songer qu'à l'heureux avenir que tu espères. Maman est-elle au courant de ce projet de voyage ?

— Oui. Elle aussi est partagée entre le chagrin que nous causera à tous cette séparation, et la joie de la brillante position qui m'est offerte par M. Lobe.

— Pauvre mère ! Encore un déchirement ! reprit Hélène dont la voix tremblait. Les Indes !... que c'est loin !! Cette contrée me paraît être un autre monde.

— Un autre monde, en effet, ma petite sœur, mais un monde féerique.

— Enfin, qu'y vas-tu faire, en ce monde féerique ? demanda Alice, toujours rieuse. M. Lobe t'envoie-t-il célébrer, au delà des mers, la supériorité de ses cloches et clochettes ? Es-tu chargé d'exécuter quelque superbe carillon aux populations hindoues ahuries, ou, mieux encore, d'attacher un grelot au cou de quelque tigre civilisé ?

— Rien de tout cela, insupportable railleuse. Comme j'ai poussé assez loin mes études de droit, mon patron m'envoie tout simplement surveiller ses intérêts à Bénarès. Il vient de perdre, en cette ville, un parent fort riche qui a eu l'excellente idée de lui léguer sa fortune. Je vais donc aux Indes comme étant le chargé d'affaires de M. Lobe. Ce dernier, héritant d'une indigoterie en plein rapport, a besoin d'un représentant en qui il puisse avoir toute confiance.

— Tu es digne de remplir cette mission ! dit Hélène, avec une affectueuse fierté.

— Je suis aussi de cet avis, reprit Alice, mais je ne vois pas bien

ce que peut être une indigoterie. Le sais-tu toi-même, Marius?

— Je l'apprendrai !... répliqua le jeune homme.

— Ainsi, là-bas, tu n'auras plus que des horizons bleus !... Tu verras tout de la couleur d'un ciel sans nuages. Tu seras voué à l'azur perpétuel et tu nous enverras tes idées en boules d'indigo ?

— Tais-toi donc, folle !... Tu ne seras jamais sérieuse.

— Oh !... si !!... le jour de ton départ.

Cette réplique mit, pour un instant, fin à cette conversation demi triste et demi enjouée. Les jeunes gens se hâtèrent dans la direction de la villa. Pensifs, ils suivaient la longue avenue bordée d'ormes centenaires qui conduisait à l'élégante habitation et lui avait donné son nom. La nuit tombait. Déjà, quelques étoiles s'allumaient au firmament et mêlaient leur clarté dorée aux dernières lueurs du soir.

Un son argentin, aux sonores vibrations, s'éleva soudain, troublant le profond silence du crépuscule.

— On sonne le dîner, dit Hélène, dépêchons-nous.

— Oui ! La cloche nous appelle, fit Alice rieuse. Dring, dring, dring, drong, drong, drong. C'est le porte-voix de M. Lobe. Comme c'est doux et mélodieux ! Ton patron, mon cher Marius, a coutume de dire que cette clochette aux sons aigus est une véritable cantatrice des airs... C'est flatteur, hein, pour les cantatrices ?

— Elle est incorrigible, cette petite fille !... s'écria Marius.

Ils se mirent à rire et, se tenant par la main, prirent une course folle vers la villa qui se détachait toute blanche, au bout de l'avenue.

Mme Dariel attendait ses enfants sur le perron. Elle les accueillit avec un sourire un peu triste.

— Vous connaissez la nouvelle, fillettes ? dit-elle. Marius n'a pas manqué de vous l'apprendre ?

— Certes, maman.

— C'est une grande joie qui nous arrive, mêlée de beaucoup de tristesse, je l'avoue. Mais il faut être raisonnable et ne songer qu'à l'avenir de votre frère.

La mère et les enfants, les yeux humides, échangèrent un sourire. Leurs mains s'étreignirent.

Mme Lobe, en traversant le vestibule, rompit le silence ému qui avait succédé à ce court instant d'effusion.

Avec une grâce affectueuse, elle s'avança vers le petit groupe immobile et, s'adressant aux jeunes filles :

— Vous vous êtes bien attardées, mes mignonnes, dit-elle, vous nous avez causé une sérieuse inquiétude.

D'un même mouvement, les deux sœurs montrèrent leur moisson fleurie, l'alléguant pour excuse.

Et comme Mme Lobe l'admirait :

— Il y en a la moitié de cueillie à votre intention, fit gentiment observer Hélène, et nous vous demandons de bien vouloir l'accepter, chère madame ?

— Avec un vif plaisir, répondit Mme Lobe. Où avez-vous trouvé ces herbes et ces fleurs ravissantes, petites fées du bois ?

— Très loin, Madame. Au bord de l'étang.

— Vous avez eu tort de vous avancer de ce côté, mes fillettes, ne recommencez pas, il pourrait vous arriver quelque fâcheuse aventure.

Un domestique débarrassa les jeunes filles de leur agreste moisson et, aussitôt, on passa dans la salle à manger.

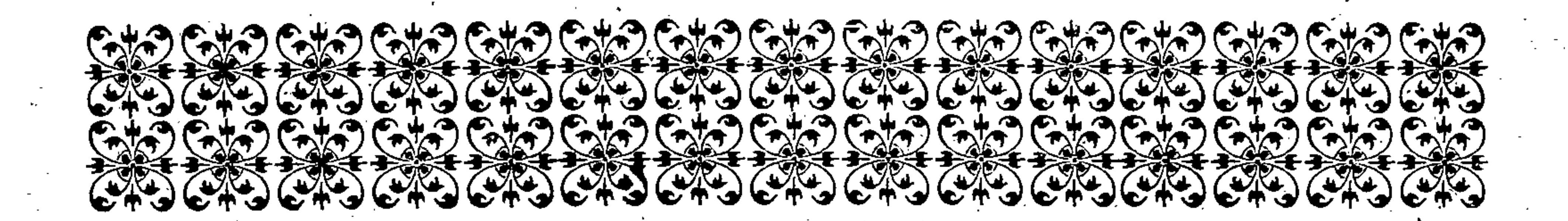
Le dîner fut très gai.

On ne parla que des Indes et de l'indigoterie, naturellement. On plaisanta Mme Dariel et Hélène qui, affirmait M. Lobe, riaient d'un œil et pleuraient de l'autre. On forma de très beaux projets d'ave-

nir, auxquels Marius ne manqua pas d'être mêlé. En quelques mots de respectueuse gratitude, on fit l'éloge du parent, à peu près inconnu, qui avait bien voulu se souvenir de sa famille à l'heure dernière, on toasta à l'heureuse traversée du voyageur.

La soirée était avancée quand nos amis pensèrent à se séparer. Onze heures sonnaient lorsque le coupé de M. Lobe franchit la grille de la villa des Ormes, emportant, au trot rapide de ses chevaux, Mme Dariel et ses enfants, vers la station du chemin de fer la plus rapprochée.





XIII

LE DÉPART

Un mois s'écoula avant le départ de Marius.

Malgré la brillante perspective qu'offrait ce voyage, une tristesse que rien ne pouvait dissiper régnait dans le paisible intérieur de la famille Dariel.

Une réelle angoisse oppressait ces cœurs si tendrement unis. Mme Dariel et ses filles craignaient les dangers de ce long parcours au-dessus des abîmes de la mer ; elles se créaient mille chimères, ne rêvaient que tempêtes effroyables et dramatiques naufrages.

— Je n'éprouverai désormais un peu de tranquillité, avouait Mme Dariel, que lorsqu'une lettre de Marius nous apprendra qu'il est enfin à Bénarès.

En attendant l'heure cruelle de la séparation, ces dames s'occupaient avec sollicitude de compléter les bagages du jeune voyageur. Rien de ce qui pouvait lui être utile ou agréable n'était oublié. Chaque jour ajoutait quelque chose à ses malles, déjà pleines, et Marius disait en plaisantant :

— Il est temps que je parte, si je ne veux emporter un échantillon de chacun des produits de la capitale. Et que ferai-je de tout cela, là-bas ?

Enfin, aux objets confortables, on ajouta de menus bibelots. Le jeune homme voulut la photographie de grand'mère, celles de sa mère et de ses sœurs. Il y joignit de gentils souvenirs offerts pour sa fête, des riens, qui lui parleraient des douces heures écoulées en famille.

Cependant les jours et les semaines fuyaient.

Et plus l'instant redouté approchait, plus chacun évitait d'en parler, plus l'intime souffrance grandissait !

Enfin sonna l'heure des adieux.

Ce fut un déchirement.

A grand'peine, Marius s'arracha aux embrassements de sa mère et de ses sœurs. Et, tout en affectant le calme, tout en cherchant à donner du courage aux chères éplorées, il ressentit affreusement lui-même la douleur de la séparation.

Il partit navré !

. . . .

Après le départ du jeune homme, un voile sombre parut envelopper le coquet appartement de la famille Dariel.

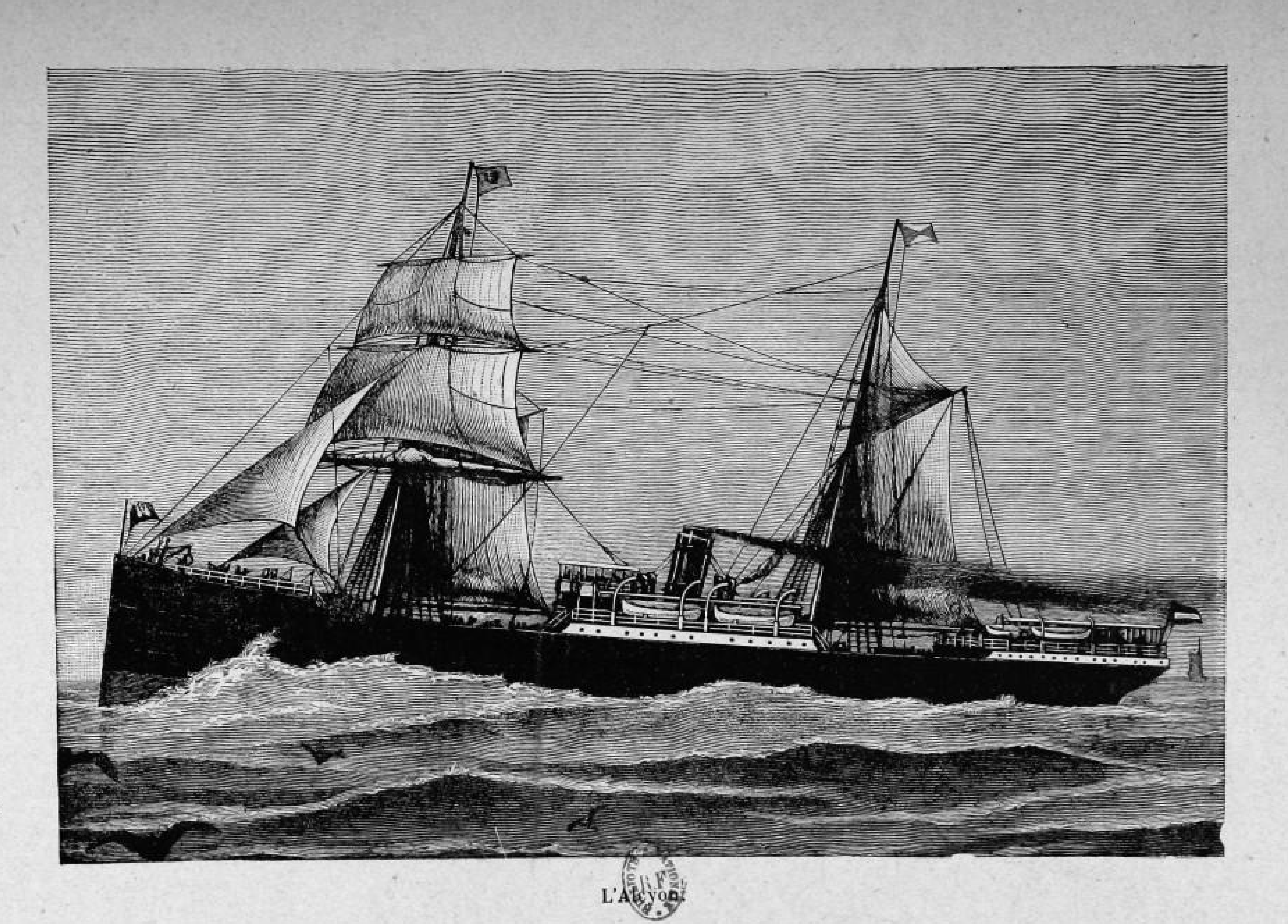
On osait à peine parler de l'absent, tant on craignait que son nom prononcé ne fît couler des larmes.

Cela dura quelques jours, jusqu'au moment où une lettre, datée de Marseille, vint apporter à Mme Dariel des nouvelles de son fils.

Dans cette lettre affectueuse, on retrouvait toute la belle gaieté de Marius. Le jeune homme annonçait qu'il prenait passage sur un bâtiment superbe — *l'Alcyon* — en partance pour Ceylan, où il trouverait le bateau-correspondance qui l'emmènerait au Bengale.

Il rassurait sa mère et ses sœurs, leur donnait une description détaillée du bateau sur lequel il allait faire un voyage charmant, sans courir le moindre péril.

Il finissait tendrement sa lettre, en promettant d'envoyer des nouvelles par le paquebot porteur des dépêches.



L'ALVOD.

Ces quelques lignes apportèrent un peu de calme aux pauvres désolées ; elles adoucirent le cruel souvenir des adieux.

Par la pensée, Mme Dariel et ses filles suivirent le voyageur bercé sur les vagues, en la superbe maison flottante qu'était *l'Alcyon.*

Mais que d'angoisses !

Pas un souffle de vent ne s'élevait sans qu'elles ne songeassent aux épouvantables tourmentes des flots, pas un éclair ne traversait le ciel sans que leur cœur ne se serrât.

Et pendant de longs jours, l'esprit de chacune d'elles erra ainsi à la suite du cher voyageur, cherchant inutilement à le deviner dans l'infini de l'espace, à le retrouver sur l'immensité des eaux.

Enfin, après un temps qui lui parut interminable, Mme Dariel reçut, de son fils, une lettre de quelques lignes, annonçant son heureuse arrivée à Ceylan, la patrie des perles fines. Là, notre voyageur laissait son bâtiment pour s'embarquer sur un autre qui s'engageait dans le golfe du Bengale. Avant peu, Marius serait à Bénarès, la superbe cité des Brames, et, aussitôt qu'il aurait posé le pied sur le sol hindou, il écrirait à sa mère et à ses sœurs aimées une longue lettre... Un vrai journal.

Cette courte missive causa une joie profonde à Mme Dariel et à ses filles. Un grand apaisement se fit en elles. Déjà elles croyaient Marius au port.

— Mon frère est certainement à Bénarès maintenant, fit remarquer Hélène. Il faut tenir compte des jours que cette lettre a mis à nous parvenir.

— Tu as raison, ma fille... Que j'ai donc hâte d'avoir des détails sur les incidents de son voyage, sur son installation dans la ville hindoue, sur l'existence qu'il y va mener !

— Un peu de patience !... chère mère... Ces détails ne manqueront pas de nous être donnés bientôt.

— Oh !... bientôt !!... se récria Mme Dariel en soupirant...

— Sans doute, la distance est énorme et les nouvelles n'arrivent ue lentement... Mais enfin, nous sommes plus tranquilles, maman. Il faut savoir attendre !...

— Oh ! moi !... J'attends des perles... beaucoup de perles !... fit Alice. Des perles magnifiques, authentiques... C'est le moins, je suppose, que mon frère m'en fasse cadeau, désormais... A moins, pourtant, qu'il ne m'envoie que des boules d'indigo ?...

— Il serait sage de n'espérer que cela, dit Hélène en riant...

. . . .

A partir de ce moment, la vie reprit son cours, doucement monotone, dans l'appartement du cinquième. Mme Dariel et Hélène se livrèrent avec plus d'entrain à leurs occupations habituelles, et Alice continua son agréable existence de perpétuel *farniente*.

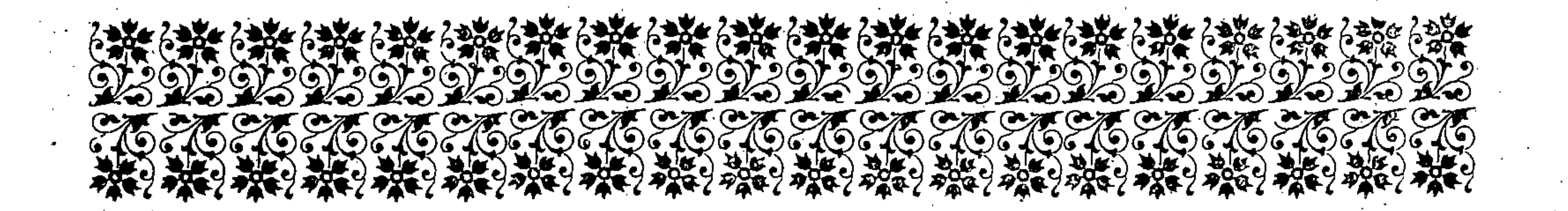
M. et Mme Lobe, pleins d'affection pour la charmante famille à laquelle ils s'étaient promis de reconstituer une petite fortune, redoublèrent d'aimables prévenances envers Mme Dariel et ses filles. Chaque dimanche, ils se plurent à les recevoir à la villa des Ormes.

On organisa des parties champêtres, des promenades en batelet, des excursions aux alentours. Tout fut mis en œuvre pour distraire les chères attristées... Avec une délicatesse infinie, les excellents patrons de Marius semblaient vouloir se faire pardonner, par la mère et les sœurs du jeune homme, le lointain voyage qu'ils lui avaient imposé.

Rien ne pouvait combler le vide laissé par le cher absent, mais Mme Dariel n'en était pas moins profondément touchée de l'inépuisable bienveillance de leurs chers protecteurs et amis.

En son for intérieur, elle reconnaissait que cette cruelle séparation était le commencement d'une situation inespérée pour son fils.

Et une sincère gratitude emplissait son cœur.



XIV

UN MOT SUR BÉNARÈS

Les jours s'écoulaient avec une lenteur désespérante au gré de Mme Dariel et de ses filles. Depuis les quelques lignes envoyées par Marius, au moment de son arrivée à l'île de Ceylan, aucune autre nouvelle n'était parvenue, et une grande inquiétude régnait dans le paisible intérieur.

— Vous n'avez rien de mon fils ? demandait Mme Dariel à Mme Lobe, chaque fois qu'elle recevait la visite de celle-ci.

— Non, chère amie, pas encore...

— C'est incroyable !... Comment, Marius n'a pas écrit à son patron ?

— Ses lettres n'ont pas eu le temps de nous parvenir. Vous imaginez-vous, chère amie, que Bénarès est un faubourg de Paris ?

— Ne vous moquez pas de moi... voyons !... Un peu de pitié ! oh ! que c'est long !!

— M. Lobe assure que le paquebot, porteur des dépêches, n'est pas arrivé, mais qu'il ne saurait tarder... Soyez patiente !...

— Cela m'est difficile !... Je m'inquiète, malgré les plus sages raisonnements.

— Je vous comprends... Aussi, je ne vous gronde que pour la forme.

Et l'aimable Mme Lobe serrait affectueusement les mains de son amie.

Enfin la lettre si ardemment désirée arriva.

Ce fut un moment d'inexprimable joie.

Mme Dariel, serrant entre ses mains tremblantes les feuilles fragiles qui lui apportaient les pensées et les souvenirs de son fils, se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur le canapé du salon, tournant et retournant la large enveloppe sans l'ouvrir.

Hélène et Alice, assises à ses côtés, étaient aussi émues qu'elle-même.

Cependant, le cachet fut brisé, et Mme Dariel lut à haute voix les pages suivantes :

« Bien-aimée mère, sœurs chéries,

« En vous écrivant, je veux que mon premier mot soit tout d'ardente tendresse, d'inaltérable souvenir.

« Comme vous, j'ai cruellement ressenti le déchirement des adieux ; comme vous, j'ai pleuré et, dans le secret de mon âme, j'ai emporté là-bas, à travers les mers, un sentiment d'amer regret auquel rien ne pourra faire diversion.

« En posant le pied sur le pont de la splendide maison flottante qui allait me transporter si loin, j'ai éprouvé un affreux serrement de cœur.

« Luxueux et superbe, d'ailleurs, est *l'Alcyon* sur lequel j'ai pris passage. Confortable à l'intérieur, d'aspect élégant avec sa coque allongée, son immense pont, entouré d'une balustrade aux tons clairs, rehaussé çà et là d'ornements dorés, portant à sa proue un colossal alcyon, il éveille par sa majestueuse apparence, par la gracieuse vi-

tesse avec laquelle il fend les eaux, l'idée du fier oiseau marin dont il porte le nom.

« C'est un de ces magnifiques paquebots qui coûtent aux compagnies maritimes des sommes énormes.

« Je ne suis pas fâché d'avoir accompli mon premier voyage à son bord.

« Ce voyage, du reste, a été des plus heureux. Mère et sœurs chéries, vos souhaits m'ont porté bonne chance. Pas le moindre incident à noter, et, à part la douloureuse impression que j'ai ressentie quand j'ai vu fuir et s'effacer les côtes verdoyantes de Marseille, l'antique cité phocéenne, mon parcours n'a été qu'un véritable enchantement.

« C'est étrange et charmant, je vous assure, de voguer ainsi entre le ciel et l'eau, bercé par des flots tranquilles sur lesquels se jouent d'éblouissants rayons, le jour, inondé de radieuses clartés, la nuit, enveloppé par la lumière dorée des constellations. Jamais je n'ai rien vu de si beau... Je ne me lassais pas d'admirer les multiples féeries du ciel et des eaux.

« Sans cesse ma pensée allait vers vous. Comme je regrettais de ne pouvoir vous montrer ces mystérieuses et magiques splendeurs !...

« La vie s'écoulait doucement à bord. Mes journées passaient, toutes semblables, dans la superbe demeure flottante. Les heures sonnaient sans qu'aucun des passagers songeât à les compter. Si attrayant était le spectacle des deux immensités entre lesquelles nous voguions qu'il eût suffi pour nous faire oublier la marche du temps... Le firmament, d'un bleu profond, se reflétait dans une mer d'une incomparable transparence ; *l'Alcyon* fendait des eaux lumineuses. Des lueurs phosphorescentes glissaient, chaque nuit, entre les vagues, les irisant de nuances scintillantes. C'était un coup d'œil véritablement inoubliable.

« A Ceylan, je pris la correspondance pour Bengale et, quelques jours après, j'étais à Bénarès.

« Me voici donc aux Indes, ce pays des radjahs, des diamants et des pierres précieuses.

« Avec ses villes étranges, aux temples superbes, asiles d'une religion cruelle et mystérieuse, avec ses sombres forêts, ses jungles perfides où se cachent les serpents et les tigres, cette terre, dont le sein est étoilé de merveilles, fait naître à la fois la curiosité et la crainte. Dès que l'Européen y a posé le pied, il marche de surprise en surprise. Les monstrueuses idoles, les fleurs éblouissantes, l'effraient ou le charment tour à tour. Il rêve tout éveillé, de poisons terribles, de prêtres fanatiques, de bayadères aux costumes chatoyants. Son imagination lui crée tout un monde à part, tout un poème magique, vécu et souffert au milieu d'une végétation sans pareille et sous un ciel splendide, aux innombrables étincellements.

« D'ailleurs, l'imagination de l'étranger peut se donner carrière, la réalité dépassera toujours l'illusion du songe. Sous ses divers aspects, cette terre des Indes donne l'impression d'une perpétuelle féerie.

« Elle renferme toutes les beautés, toutes les grâces, toutes les richesses, toutes les horreurs. Ses monts altiers élèvent leurs sommets jusqu'aux nues. Ses principaux fleuves sont entourés d'un poétique prestige. L'Indus, aujourd'hui Sind, a porté sur ses eaux la flotte macédonienne, conduite par Alexandre. Le Gange y roule des flots sacrés, et la merveilleuse légende de Gangâ, la blanche déesse qui le personnifie, se répète dans l'Inde entière.

« Un culte particulier s'attache à la douce Gangâ, dont la main bienfaisante (m'apprend la légende hindoue) arrose et fertilise le magnifique pays du Bengale. J'ai déjà admiré la jolie naïade, sur les autels où elle trône fort gracieusement, ma foi.

« Dans sa tunique blanche aux plis légers, elle est vraiment attrayante... Couronnée de feuillages aquatiques, assise sur un poisson, elle tient, dans sa main droite, une fleur de lotus, et, dans sa main gauche, un instrument de musique, un luth, autant qu'il m'en souvient.

« A mon avis, Gangâ est la seule idole hindoue dont la vue n'inspire pas le dégoût ou l'horreur... Entre l'affreuse Kâli, aux bras multiples chargés de glaives, lugubre et sanglante déesse du meurtre et de la mort, et l'effrayant Siva, le sombre destructeur, elle apparaît comme la riante magicienne, protectrice de ces superbes contrées.

« Vous le voyez, bonne mère, chères petites sœurs, je commence à m'identifier avec l'étrange pays que je dois habiter pendant deux longues années. Pour répondre au désir que vous m'avez exprimé, j'étudie l'Inde, afin de pouvoir vous en parler. Vous avez voulu des détails, je vous en donne, en vous priant de les lire avec indulgence.

« En un mot, je regarde et j'admire pour vous.

« Il me semble que cela nous rapproche, et je prends plaisir à m'occuper de telle ou telle chose à la seule idée de vous la décrire. Je vous ferai connaître ainsi les plantes, les oiseaux, les fleurs. Je tiendrai un véritable journal où je noterai mes diverses impressions afin de vous les redire.

« De cette façon, j'aurai, pendant quelques instants, la douce illusion d'une causerie entre nous.

« Un mot sur Bénarès, célèbre entre toutes les villes hindoues.

« Je n'ai fait que traverser la superbe cité des brames et, tout de suite, j'ai été frappé de la propreté de ses rues étroites, pavées de larges dalles et bordées de maisons très élevées, décorées d'élégantes vérandahs.

« Ce ne sont pas les tigres qui se promènent dans les rues de Bénarès, ainsi que notre chère Alice paraissait le craindre, mais bien les singes et les taureaux. Le dieu Hanouman est patron des premiers, les seconds sont consacrés à Chiva. Inoffensifs, malgré l'effroi qu'ils inspirent d'abord, ils circulent en toute liberté, sauvegardés par les lois religieuses. Malheur à celui qui oserait porter une main téméraire sur ces animaux sacrés.

« Il faut avouer que les serpents ne manquent pas non plus dans la grande cité. Mais eux, du moins, n'ont aucun droit de circulation. Ils sont entre les mains des jongleurs qu'on trouve sur toutes les places et aux angles de la plupart des rues. Ces étranges charmeurs jouent, le plus tranquillement du monde, avec leurs affreux élèves, et c'est un spectacle qui ne laisse pas d'impressionner désagréablement l'étranger.

« J'ai à peine eu le temps d'explorer la célèbre métropole, mais j'en ai emporté un souvenir plein d'admiration.

« Comment vous décrire les temples superbes, mystérieux sanctuaires des brames, les escaliers et les galeries, chefs-d'œuvre d'architecture, qui se croisent dans tous les sens sous leurs voûtes élevées, au milieu d'une forêt de colonnes de grès rouge, de jaspe, de marbre, d'albâtre, revêtues d'or et de pierres précieuses ? Que n'étiez-vous avec moi pour vous extasier devant ces merveilles ! Hélas ! j'étais seul devant les idoles, monstrueuses pour la plupart, en faveur desquelles ont été élevés ces splendides monuments aux toitures en cône ornées de cornes de vaches ou d'animaux symboliques.

« Je ne saurais dépeindre la majestueuse beauté de ces pagodes, leurs grandioses péristyles, gardés par les statues des Deoutta et des Deitti (les bons et les mauvais génies). Il faudrait l'habile pinceau de notre chère Hélène, pour vous donner un faible aperçu de toutes

ces magnificences, créées par une abominable superstition (1).

« Bénarès est réellement une ville cosmopolite, et rien ne pourrait donner l'idée de la foule qui, sans cesse, anime ses rues et ses larges places. Foule pittoresque, certes, où l'Européen coudoie les brames arrogants, les derviches aux dégoûtants haillons, les fakirs, véri-



Les charmeurs de serpents.

tables spectres, les Guèbres ou Parsis, superbes et majestueux avec leurs robes blanches, et très beaux, malgré la mître noire en toile cirée, qu'ils ont adoptée comme coiffure. Coiffure aussi étrange que disgracieuse, et que les plus élégants d'entre eux remplacent quelquefois par un riche turban.

« Que vous dirai-je du Gange, l'immense fleuve sacré dans les eaux purificatrices duquel les Hindous cherchent la guérison physique et morale ?

(1) *Magasin pittoresque.*

« Aussitôt arrivé à Bénarès, je pus me rendre compte de la profonde croyance de ce peuple en l'efficacité des ondes bienfaisantes qui semblent être, pour lui, l'universelle panacée. Dès l'aube, les bords du fleuve offrent le plus curieux spectacle. C'est en foule que s'y rendent les Hindous pour leurs matinales ablutions. On les voit se plonger, avec conviction, dans ces eaux dangereuses, qui possèdent, pour le moins, autant de crocodiles que de miraculeuses vertus. Mais les fidèles ne paraissent pas avoir la moindre crainte des affreux sauriens qui se vautrent dans les vases du fleuve sacré. Peut-être sont-ils rassurés par la pensée des nombreux cadavres que recèlent les flots régénérateurs, car le Gange est le vaste cimetière des Hindous. Les morts y sont ensevelis, à part toutefois les morts de marque qui, généralement, ont les honneurs du bûcher.

« Mais que voilà de détails... Veuillez me les pardonner. En vous les donnant, il me semble être déjà de retour, et je crois me voir, assis entre vous, contant mon voyage et mes impressions. Vous me les avez demandées, du reste, ces descriptions, trop inférieures, malheureusement, à tout ce qu'il m'a été donné d'admirer...

« Je quitte Bénarès, ce matin même, pour me rendre à l'habitation dont mon cher patron vient d'hériter. Cette habitation se trouve à quelques lieues seulement de la grande cité bramanique, dans une de ces vallées fertiles qu'arrose le Gange et qui sont le charme de cette jolie contrée du Bengale.

« Par le même courrier, j'écris à M. Lobe, afin de lui donner quelques détails sur ses affaires et pour lui demander des instructions.

« N'ayez aucune inquiétude à mon sujet. Ma vie, aux Indes, sera aussi calme que possible et, si ce n'était le chagrin d'être loin de vous, je serais enchanté de mon voyage.

« A bientôt une autre lettre qui vous renseignera sur l'habitation et sur l'indigoterie.

« J'attends de vous une prompte réponse... J'ai hâte d'avoir de vos nouvelles...

« Veuillez agréer, mère bien-aimée, sœurs chéries, les mille tendresses que cette lettre a mission de vous transmettre.

« Votre fils respectueux et frère aimant,

« MARIUS. »

. . . .

Un long silence, plein d'émotion, suivit la lecture de ces pages, dans lesquelles le cher absent avait mis tout son cœur.

Mme Dariel et les jeunes filles avaient le sourire aux lèvres et les yeux humides.

— Il est content, ce cher enfant, dit enfin Mme Dariel, d'une voix altérée, il s'intéresse aux choses nouvelles qui l'entourent, il prend à cœur les intérêts de son patron ; il pense à nous ! Tout est pour le mieux.

— Marius est sérieux et intelligent, fit Hélène, en essuyant les larmes qui glissaient sous ses paupières, il va faire merveille là-bas. Ce voyage, qui nous cause tant de chagrin, sera un grand bien pour lui. Il va étudier le Bengale, afin de pouvoir nous parler de ce pays, qui nous est inconnu. Il retirera tout profit de ses observations et nous le fera partager. Quel intérêt auront ses lettres, outre la joie qu'elles nous apporteront ! Voyez déjà celle-ci. Maintenant, j'ai une vague idée de Bénarès, je crois avoir parcouru la grande cité... Je la vois, par les yeux de Marius. Que de détails charmants renfermeront ces pages tant attendues qui nous arriveront, de si loin, à travers les mers ! Nous aussi allons devenir quelque peu hindous et, désormais, nous ne compterons plus les deux longues années d'absence de notre cher Marius, mais seulement le temps qui devra s'écouler d'une de ses lettres à une autre.

— Des lettres !... interrompit Alice..., tu veux dire des journaux !... Enfin, continua la rieuse, Bénarès est une ville charmante, où l'on se rencontre nez à nez avec les singes et les taureaux, et où les serpents vous saluent au passage. Sans compter que la moindre promenade en barque peut vous faire entrer en fâcheuses relations avec les crocodiles, ces gentils habitants d'un fleuve, à la fois magnifique et funèbre, car, d'après ce que nous raconte Marius, je crois voir que le Gange est le Père-La-Chaise des Hindous.

Un coup de sonnette mit fin aux plaisanteries d'Alice.

— Qui peut venir si matin ? murmura Mme Dariel.

— Un Hindou ! s'écria Alice.

— Quelque fournisseur ! dit Hélène.

Mme Dariel et les jeunes filles n'eurent pas le loisir de s'interroger davantage. La porte du salon s'ouvrit et M. et Mme Lobe, introduits par la bonne, entrèrent aussitôt.

— Eh bien !... Marius a écrit, dit M. Lobe, il n'est pas perdu, vous le voyez !... Il est ravi de son voyage, au contraire. Et moi aussi, j'ai une lettre, ajouta-t-il, en agitant une volumineuse enveloppe, et une lettre fort intéressante, ma foi !

— Vous nous restez à déjeuner ? pria Mme Dariel, après avoir échangé d'amicales poignées de mains avec ses visiteurs.

— Il le faut bien ! répondit la charmante Mme Lobe. Nous allons parler de ce cher Marius et nous communiquer mutuellement ses lettres au dessert !

— Ce sera le champagne, dit Alice.

On rit. Le déjeuner fut promptement servi. On toasta à la santé de l'absent, on relut ses lettres en les commentant, et, ma foi, les instants s'écoulèrent si rapidement dans l'expansion d'une affectueuse causerie, que cinq heures de l'après-midi sonnaient quand nos amis se séparèrent.

XV

L'INDIGOTERIE

Avec la longue lettre de Marius, une joie tranquille semblait s'être installée chez Mme Dariel. Certes, la mère et les sœurs aimantes ressentaient toujours vivement l'absence du jeune homme, mais, dans leur cœur, l'espoir avait pris la place des regrets, et, désormais, leurs pensées allaient sans cesse vers l'avenir.

Hélène continuait de travailler avec ardeur.

Le succès commençait à s'affirmer pour notre jeune aquarelliste. De nombreuses commandes lui étaient faites. Du matin au soir, ses doigts de fée maniaient le pinceau. Avec un art charmant, elle enguirlandait de fleurs d'élégantes boîtes à bijoux, des coffrets de vieil ivoire, même des sacs à bonbons. Elle semait les roses sur la gaze ou le satin des éventails, peignait de ravissants intérieurs et d'adorables scènes champêtres. De mignons enfants, jouant avec des oiseaux et des papillons, dans de riants parterres. Quantité de sujets délicieux enfin, qu'elle puisait dans sa poétique imagination.

Maintenant, son nom écrit au bas de ces objets artistiques leur prêtait une réelle valeur.

La jeune artiste, nous croyons l'avoir dit, avait repris ses études de peinture à l'huile. Malgré le peu de régularité de ses leçons, elle n'en faisait pas moins de remarquables progrès, et de jolies toiles, portant sa signature, commençaient à être fort appréciées des amateurs.

Un avenir plein de promesses s'ouvrait devant la courageuse jeune fille.

Les heures fuyaient donc doucement et un calme heureux régnait au foyer de famille.

Mme Dariel et les jeunes filles se tenaient presque toujours au salon-atelier qui ouvrait sur la terrasse. A ce moment de l'année, le jardin aérien, ombragé et fleuri, était dans toute sa beauté. Les oiseaux gazouillaient du matin au soir, dans les épaisses touffes de clématites où quelques-uns avaient suspendu leurs nids. Confiants et familiers, ils venaient, aux caressants appels des deux sœurs, chercher les mies de pain et les graines qu'elles leur jetaient. Ils étaient de la maison et payaient en suaves mélodies l'hospitalité qu'on leur donnait.

Bercées par leurs chanson, Mme Dariel et Hélène travaillaient l'une et l'autre. La première, assise dans l'embrasure de la porte-fenêtre, s'occupait à quelque ouvrage de couture ou de tapisserie; la seconde, devant son chevalet, peignait avec ardeur, avec plaisir, sans jamais se lasser.

Comme une ombre svelte et blanche, Alice, vêtue d'un élégant costume d'intérieur, allait et venait lentement dans la pièce coquette, le front rêveur, un sourire aux lèvres, des éclairs de tendresse dans ses grands yeux doux. Elle s'approchait de Mme Dariel, lui retirait son ouvrage des mains, lui murmurait d'affectueuses paroles en prenant un air câlin. Puis elle allait embrasser sa sœur et, pendant quelques instants, restait en contemplation devant son joli travail...

Parfois, elle se mettait au piano pour égayer, disait-elle, les deux infatigables, et sa voix claire résonnait, emplissant d'harmonie le paisible atelier.

Chaque après-midi s'écoulait ainsi, à moins de quelque sortie forcée.

Mme Dariel et sa fille aînée laissaient couler les heures sans les compter, absorbées par leurs sérieux et utiles travaux. Alice, inactive, rêvait sous l'ombre fleurie de la terrasse, ou se plaisait à taquiner sa mère et sa sœur qui, indulgentes, souriaient de son frivole babil.

Elle se trouvait heureuse ainsi, l'enfant gâtée, elle jouissait avec délices du bien-être que celles qui l'aimaient, avec tant de faiblesse, prenaient plaisir à lui donner. Elle acceptait ce bien-être comme un dû, sans se demander si, elle aussi, ne pourrait y contribuer en quelque chose, si ses blanches mains ne pourraient aider sa mère dans ses continuels travaux d'aiguille, si, de façon ou d'autre, elle ne pourrait alléger la tâche de celles qu'elle adorait.

Elle trouvait que tout était pour le mieux, et elle ne songeait pas qu'au foyer, entre ces deux laborieuses, elle n'était qu'une brillante inutilité.

Cependant les jours passaient rapidement dans le charme monotone du joli intérieur de Mme Dariel. Ils se succédaient tous semblables, ou à peu près, sans que personne se plaignît de leur uniformité... Dans les instants de repos, on parlait de grand'mère, dont le cher et respecté souvenir demeurait au fond de ces cœurs aimants. On parlait aussi de l'absent. On comptait les semaines qui s'étaient écoulées depuis la réponse faite à sa lettre et le temps probable qu'une nouvelle lettre de lui mettrait pour parvenir.

D'après tous ces calculs, le moment était proche, et, chaque matin, la venue du facteur causait à Mme Dariel et aux jeunes filles une angoisse nouvelle.

— Ce ne sera pas encore pour aujourd'hui, disaient-elles avec tristesse... Demain, peut-être ?

Le lendemain s'écoulait... Pas de lettre !...

Et les inquiétudes passées menaçaient de reparaître.

Pourtant, l'attente ne se prolongea pas... La missive désirée arriva et fut accueillie avec une joyeuse et tendre émotion.

Cette fois, ce fut Hélène qui se chargea de la lecture.

Indiscrètement, nous parcourrons, avec la jeune fille, les nombreuses pages, couvertes d'une écriture fine et serrée, tracées par notre ami Marius.

« Chère maman, soeurs aimées,

« Votre lettre m'a causé une émotion mêlée de joie et de tristesse... Merci de tant songer à l'absent ! Merci de tant le regretter !! J'ai peur, en vérité, de ne pas mériter votre tendresse !... Mais, cependant, en interrogeant mon cœur, je comprends à ses battements que si votre affection pour moi est profonde, celle que je ressens pour vous ne l'est pas moins.

« Qui donc est l'auteur de ce menteur proverbe :

Loin des yeux !... Loin du cœur !

« Je dis, au contraire : Loin des yeux, près du cœur ! plus près encore, si c'est possible, car depuis que je suis éloigné de vous, je sais, bien davantage, à quel point je vous aime.

« Et maintenant, pour vous faire vivre de ma vie, je viens, suivant ma promesse, vous conter par le menu mes occupations de chaque jour, vous décrire, de mon mieux, les paysages entrevus et les lieux que j'habite. Après cette lecture, votre pensée pourra me

chercher et me deviner dans la délicieuse habitation où je suis installé.



Les environs de Bénarès.

« Je suis parti de Bénarès, aussitôt après vous avoir écrit. J'avais hâte de voir la propriété de mon patron.

« Heureux M. Lobe ! Il ne se doute pas, vraiment, des splendeurs de l'habitation dont je suis chargé de prendre possession en son nom.

« Cette demeure est située aux environs de Bénarès... Accompagné de M. Lumson, l'homme d'affaires avec qui je suis en relation depuis mon arrivée, je m'y suis rendu à cheval, afin de mieux jouir des beautés du chemin qui y conduit.

« Le trajet est court, mais superbe... Je ne me lassais pas de contempler les splendeurs champêtres qui nous entouraient.

« Mon compagnon, habitué à ce spectacle, souriait à chacune de mes exclamations.

« Pour éviter la chaleur, nous nous étions mis en route dès l'aube et, côte à côte, nous avancions au pas léger de nos montures.

« L'inondation périodique du Gange, qui a lieu vers ce moment de l'année, avait rafraîchi la campagne. Les eaux séjournaient même encore dans certaines des parties les plus basses du pays... Le fleuve, rentrant peu à peu dans son lit, laissait çà et là de larges flaques d'une vase épaisse, sorte de limon fertilisateur dont les traces allaient promptement disparaître sous une végétation luxuriante.

« Peu à peu l'aube s'effaçait devant les rayons du soleil levant. Sous les lueurs dorées qui embrasaient le ciel, la campagne resplendissait.

« Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, le regard ne se reposait que sur de magnifiques cultures. Des champs de roses embaumaient l'air. De sombres bois de mûriers, de palmiers et de tamarins coupaient, de leurs masses épaisses, de superbes rizières, d'immenses plantations de cannes à sucre et d'indigo.

« Çà et là, à une assez grande distance les unes des autres, s'élevaient de riantes habitations (appelées ici bungalaws) occupées par les propriétaires de ces différentes cultures.

« Ma plume est inhabile à décrire les beautés de ce paysage que j'aurais tant voulu vous faire admirer.

« Tandis que mes yeux se reposaient sur ces splendeurs agrestes, ma pensée allait vers vous !

« Je me disais :

« Combien la description que je leur ferai sera au-dessous de la réalité ! Ah ! ma chère Hélène, si j'avais ton talent, que de choses merveilleuses retraceraient ici mes pinceaux.

« Mon compagnon de route s'amusait de mes admiratives remarques. Il est depuis longtemps habitué à la magnificence de ce coup d'œil.

« — Vous n'êtes pas au terme de vos surprises, me dit-il enfin en souriant, l'habitation vous en garde plus d'une. Nous touchons au but de notre course matinale. D'ici, on entrevoit l'indigoterie. Regardez plutôt, là-bas, dans ce fouillis de verdure, ajouta-t-il, en allongeant le bras vers le point dont il parlait.

« En effet, au fond de la vallée, dans la partie la plus isolée et la plus ombragée, on apercevait entre des arbres d'une hauteur prodigieuse, différents corps de bâtiments qui paraissaient appartenir à quelque grande exploitation.

« Nous pressâmes l'allure de nos chevaux et, en moins de vingt minutes, nous arrivâmes devant la propriété.

« Malgré l'heure matinale, la porte de la vaste cour, dans laquelle s'élèvent diverses maçonneries, était ouverte à deux battants et le passant curieux pouvait y jeter un regard.

« Superbe est cette immense enceinte que je vais essayer de vous décrire. L'utile s'y mêle à l'agréable, l'ordre le plus parfait y règne, et il est impossible de ne pas admirer la façon avec laquelle une main, à la fois artistique et pratique, a su la disposer.

« Trois hautes constructions, séparées par d'épais bouquets de

palmiers, s'alignent sur l'un des côtés. Des chaudières, des presses, des filtres, des réservoirs d'eau et de larges cuves les emplissent. Deux autres bâtiments ou séchoirs, formant chacun un carré long et percés de larges baies, fermées par des jalousies très serrées, leur font face. D'énormes sumpals au feuillage bronzé et de superbes parass aux fleurs pourpres les ombragent à chaque extrémité, de telle sorte que le soleil ne frappe que sur leur façade seule.

« A droite et à gauche de la porte charretière, se dressent d'autres arbres touffus, aux troncs desquels s'enlacent des lianes aux grappes éblouissantes d'un blanc de neige ou d'un rouge écarlate. Des oiseaux gazouillent dans ces feuillages et voltigent de tous côtés, en faisant miroiter au soleil leurs ailes semblables à des pierres précieuses.

« Rien ne saurait rendre le riant aspect de cette cour d'exploitation.

« Et, pour compléter les attraits de cette installation, le Gange roule ses eaux profondes à deux cents mètres à peine, derrière un épais rideau de bambous, apportant une inappréciable fraîcheur et aussi la grâce de ses bords où se mêlent les lotus aux coupes d'or, de neige et de saphir.

« C'est absolument merveilleux.

« L'indigoterie dont vient d'hériter M. Lobe est, certes, la plus importante des environs de Bénarès.

« — Hé bien ! qu'en dites-vous ? me demanda en riant M. Lumson. »

« — Je dis que cela dépasse tout ce que j'ai pu imaginer.

« — Vous n'avez encore rien vu ! Ce n'est que le commencement des surprises. Venez !

« Nous entrâmes alors dans la cour où nous descendîmes de cheval.

« Déjà l'enceinte s'emplissait de travailleurs au teint cuivré, au

torse élégant et souple, à l'air quelque peu apathique et somnolent. A peine vêtus, d'ailleurs, pour la plupart, tous étaient coiffés du solar, sorte de chapeau en aloès, rappelant vaguement la forme d'une cloche.



Nous pressâmes l'allure de nos chevaux.

« Des serviteurs emmenèrent nos chevaux du côté des écuries et, un instant, nous prîmes plaisir à demeurer dans l'enceinte et à observer ce qui se passait autour de nous.

« J'étais fort intéressé, je l'avoue, par deux éléphants, à mine

pacifique, qui se tenaient à l'ombre dans l'un des angles de la cour. Immobiles sur leurs jambes pareilles à des piliers, ils faisaient songer à deux colosses de pierre grise, placés là comme quelque gigantesque ornement.

« Autour d'eux, le mate (garçon d'écurie) allait et venait, les brossant et les nettoyant avec beaucoup de soin. Docilement, les deux animaux se prêtaient, sans témoigner la moindre impatience, aux diverses opérations de leur ennuyeuse toilette. Depuis, j'ai fait entièrement connaissance avec eux et nous sommes maintenant un trio d'amis. Le plus gros se nomme Géant, et son camarade, un peu moins lourd et d'humeur très gaie, porte le nom caractéristique de Folâtre. En dépit de leur air grave, les éléphants comprennent très bien la plaisanterie, dit-on, et s'y abandonnent volontiers. Sensibles aux caresses, ils s'attachent à leur mahout (cornac) et lui obéissent au moindre signe.

« Lorsque nous eûmes suffisamment examiné Géant et Folâtre, nous nous avançâmes vers l'extrémité de la cour. Le fond en est clos par une haute et solide palissade à claire-voie, laissant entrevoir la plantation, qui s'étend au loin... Elle est en pleine prospérité et je laissai, avec un réel plaisir, errer mon regard sur les innombrables touffes d'indigotiers, dont les feuilles aux reflets argentés chatoyaient au soleil. Les pieds sont à point pour être coupés, la récolte s'annonce comme magnifique et, bien qu'on ne soit encore qu'aux premiers jours de septembre, on parle déjà de la faire.

« La récolte de l'indigo est ici une grande fête. J'y assisterai comme représentant de M. Lobe. Je m'en promets une distraction que j'essaierai de vous faire partager en vous la racontant.

« Ce sera, sans doute, le sujet de ma prochaine lettre.

« A présent, un mot sur l'habitation où je me prélasse (c'est le mot) comme un véritable Nabab.

« Une allée de tamarins qui, de la cour, fuit entre deux corps de bâtiments, y conduit.

« Elle est charmante, je vous l'affirme, l'habitation du maître (du sahib ou seigneur), comme disent les serviteurs hindous, et, certes, M. Dalbert, le parent de M. Lobe, était princièrement installé.

« Bâtie moitié à l'européenne, moitié à l'orientale, cette demeure enchantée cache ses terrasses, ses blanches colonnades, ses balcons aux élégants balustres, dans un merveilleux fouillis d'arbres de tous les climats. Une cour pavée de larges dalles, luisantes comme le marbre, la précède.

« C'est dans cette cour qu'aboutit l'allée ombreuse ménagée entre les bâtiments de l'indigoterie.

« Au centre, est creusé un bassin, surmonté d'une vasque de laquelle s'élance un jet d'eau. Des lotus et des nénuphars flottent à la surface de ce bassin en touffes si rapprochées qu'elles laissent à peine entrevoir ses eaux claires.

« D'étroites fenêtres et une seule porte, à laquelle on arrive par cinq marches de granit rouge, ouvrent sur cette enceinte. Celle-ci est ornée d'une galerie circulaire soutenue par des colonnes, brodées, de la base au faîte, de fines sculptures. Des tuiles vernissées, aux nuances éclatantes, disposées de façon à former d'éblouissants dessins, recouvrent cette galerie et brillent au soleil, comme autant de mosaïques de pierres précieuses.

« Cette entrée si somptueuse n'est pas, cependant, l'entrée principale. Cette dernière donne sur le chemin qui longe l'indigoterie. Un mur assez élevé dissimule à demi aux regards du passant le coquet bungalaw. Une porte massive à deux battants donne accès dans le jardin. Elle s'encadre entre de magnifiques tilleuls qui la couronnent d'un véritable dôme de verdure et, de chaque côté, se prolongeant

dans toute la ligne de clôture, de hauts bambous dressent leurs minces colonnes annelées aux longues feuilles élégantes.

« Le jardin entoure l'habitation. Il est vraiment merveilleux avec ses bosquets de palmiers, de cocotiers, de mûriers gigantesques. Des ormes séculaires, formant d'impénétrables voûtes de feuillages, bordent les larges allées. Des grottes factices, ornées de plantes sauvages, se profilent entre d'énormes touffes de bananiers, aux larges feuilles. On s'est plu à mêler, dans cet incomparable jardin, les arbres de l'Europe et ceux de l'Asie. Les superbes grenadiers de l'Andalousie, les orangers et les citronniers, confondent leurs calices de pourpre et leurs blanches étoiles. Les mohva, aux grappes violettes, les sundris au feuillage léger comme des plumes, les magnolias aux énormes fleurs embaumées, s'élèvent côte à côte. J'y admire encore des bruyères hautes comme des arbres, des orchidées aux fleurs étranges et superbes. Puis des lianes aux grappes éblouissantes qui, dirigées par une main habile, se recourbent en gracieux arceaux au-dessus des massifs et des allées.

« Partout des roses, de ces ravissantes roses du Bengale dont tu es folle, ma chère maman. Elles sont chez elles ici et y poussent en épais et splendides buissons. Elles bordent les avenues, parsèment les gazons, grimpent jusqu'à la cime des arbres et rampent sur le sol en innombrables guirlandes (1).

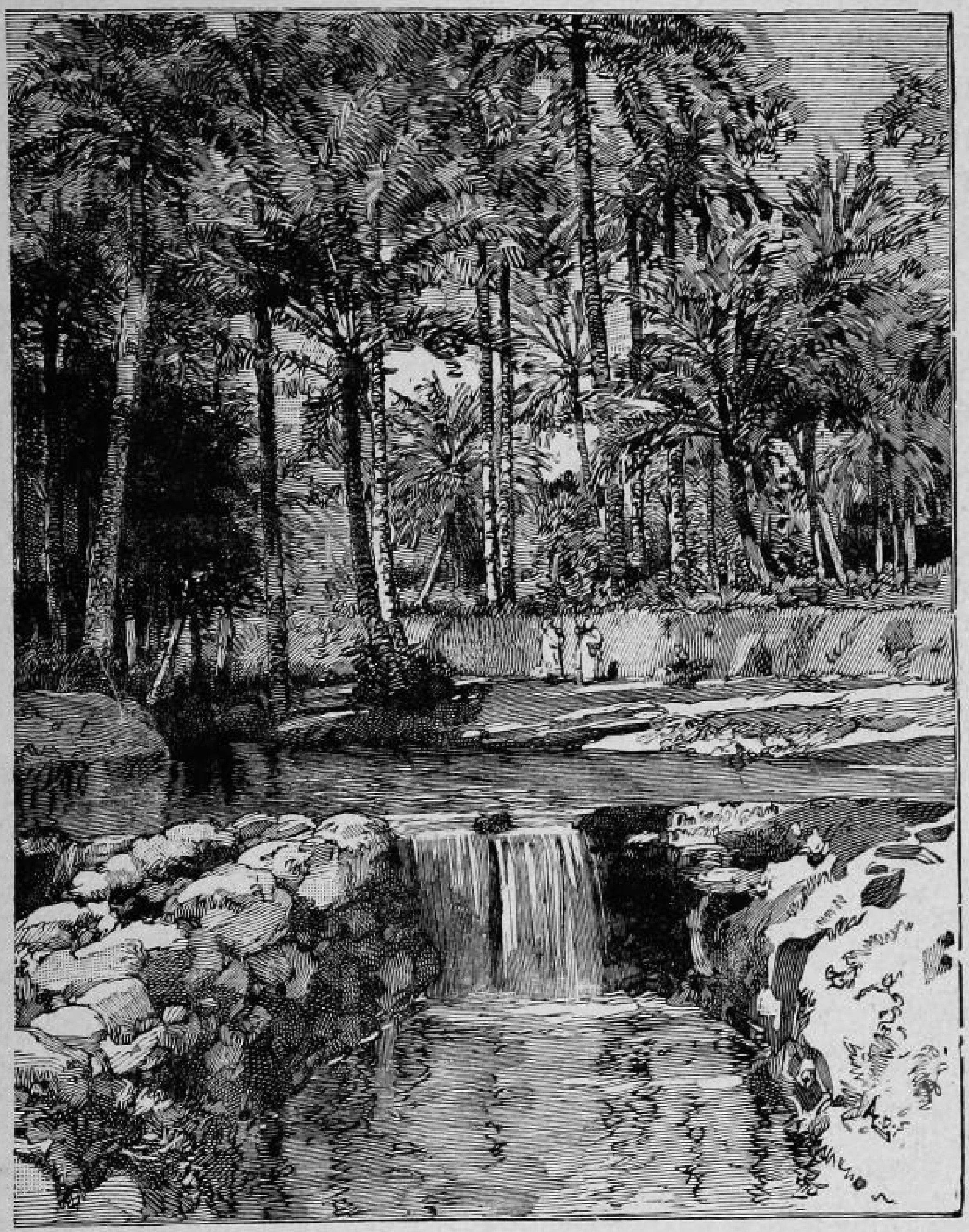
« Une rivière en miniature, semée de lotus et de nénuphars, promène ses étincelants et capricieux méandres entre de vastes pelouses et d'élégants petits kiosques peints de vives couleurs.

« Mais la merveille de ce jardin, de ce parc plutôt, est un bosquet de magnifiques, d'incomparables palmiers.

« Un jardinier artiste a fait, de ce bosquet, un véritable petit

(1) Description empruntée à M. E. Reclus.

palais de verdure, ou, pour être plus exact, une sorte de temple hindou.



Le jardin est vraiment merveilleux avec ses bosquets de palmiers.

« Rien n'y manque. Ni les colonnes, formées par les troncs élancés se dressant à une prodigieuse hauteur, ni les arceaux, mar–

qués par les branches flexibles se recourbant gracieusement en arc. Les larges feuilles en éventail de ces arbres d'une rare beauté, se rejoignant et se mêlant, complètent ce palais agreste en lui faisant une voûte superbe, impénétrable aux brûlants rayons du soleil.

« Quelques autres palmiers, d'une taille plus colossale encore, ont été groupés au centre de l'abri champêtre. Leurs immenses panaches, s'élevant au milieu de la voûte de feuillages et la dépassant de beaucoup, forment au-dessus de celle-ci un dôme d'une élégance inexprimable.

« De distance en distance, des plantes grimpantes, particulièrement des lianes disposées en portiques, balancent, entre les troncs (disons stipes pour être corrects), leurs splendides draperies étoilées de fleurs.

« Il m'est impossible de vous décrire l'aspect à la fois imposant et gracieux de cet agreste pavillon. On l'admire comme une curiosité et M. Dalbert mettait, m'a-t-on dit, un certain orgueil à le faire visiter.

« Juste en face de ce palais de verdure s'élève l'habitation, si jolie avec ses terrasses et ses larges vérandahs ensevelies sous les roses.

« Quelques degrés d'une pierre blanche et polie conduisent à l'entrée principale... Celle-ci donne accès dans un spacieux vestibule, pavé de pierres de couleur, orné de vases antiques et de statues. Partout, des plantes aux feuilles étranges sont mêlées à des fleurs éclatantes.

« Les différentes pièces du rez-de-chaussée ouvrent sur ce vestibule. Les unes, autant toutefois que le permet l'extrême chaleur, rappellent l'arrangement européen. Les autres sont ornées à l'orientale.

« Un salon de ce genre mérite surtout une description particulière.

« C'est une pièce octogone de moyenne grandeur, au plafond richement peint, aux parois blanches et lisses comme le plus beau marbre... Des nattes de Bénarès aux dessins multicolores, si fines qu'elles paraissent avoir été taillées dans quelque moelleuse étoffe, couvrent le sol. Dans tous les angles se dressent des socles, supportant des vases, d'où s'élancent des gerbes de fleurs aux énormes calices teintés de merveilleuses nuances.

« Des sièges bas, d'ébène et de bambou, incrustés de nacre et d'ivoire, des coussins de soie, des tables en laque couvertes de splendides arabesques, composent l'ameublement de ce salon qui n'a pas de fenêtre. Il prend jour par une coupole qui s'ouvre au centre du plafond et ne reçoit qu'une lumière adoucie, encore tamisée par une gaze transparente ne laissant filtrer qu'une lueur rose, pareille à l'aurore de quelque riant matin (1).

« Ce boudoir oriental fut, m'a-t-on dit, le salon préféré, le buen-retiro, de la charmante Mme Dalbert, morte très jeune encore, en laissant son mari inconsolable.

« Le pavillon de verdure, dont je viens de vous décrire les agrestes beautés, fut également la retraite préférée de cette jeune femme... M. Dalbert l'avait fait arranger pour elle... Aussi, lui a-t-elle laissé son doux nom... On l'appelle toujours : le pavillon de Flora. Il est resté tel qu'autrefois. A l'intérieur, on retrouve encore les fines nattes de Chine qu'elle avait fait jeter sur le gazon, les mêmes fauteuils mobiles, en rotin et bambou, doux berceurs invitant au repos, les mêmes hamacs, aux souples mailles de soie, suspendus, çà et là, sous les arceaux, entre lesquels se joue la lumière aux reflets d'or.

(1) M. Reclus.

« Et malgré soi, dans ce délicieux abri, on cherche l'ombre de la belle disparue.

« Mais je m'attarde à vous dépeindre ces splendeurs. J'espère que ces détails vous plairont. Je les envoie par le même courrier à mon cher patron. M. et Mme Lobe peuvent se flatter de posséder au Bengale une incomparable demeure. Lorsqu'ils viendront la visiter (car ils seront forcés de faire le voyage, un jour ou l'autre), ils en resteront éblouis, quelle que soit, d'ailleurs, leur habitude du confort et du luxe... Leur parent a pris soin de créer ces somptuosités orientales dont les splendeurs européennes ne sauraient donner la moindre idée.

« Que ne puis-je, ma bonne mère, t'avoir auprès de moi, ainsi que mes sœurs, dans cette habitation qu'on dirait sortie des mains d'un enchanteur. Mais c'est là un désir irréalisable, hélas !... Je suis seul ici !... Et combien je vous regrette, toutes les trois !!

« L'existence que je mène est enviable, cependant.

« Je suis servi à l'orientale, et ce n'est pas peu dire !... De nombreux serviteurs sont à mes ordres... Il ne tient qu'à moi, vraiment, de me prendre pour quelque nabab. On me donne du sahib (seigneur) comme si, réellement, j'étais l'heureux propriétaire du superbe bungalaw. Je me promène à cheval, à dos d'éléphant, ne vous déplaise, en palanquin, s'il vous plaît !... Et, le croiriez-vous ? j'ai le mauvais goût de désirer de monter à l'assaut d'un omnibus, de regretter les interminables séances dans les stations où chacun, son ticket à la main, attend impatiemment le lourd véhicule dans lequel il ne trouvera peut-être pas encore à se placer.

« Incorrigible Parisien !

« Ce temps reviendra... Mais quelle provision de souvenirs je vais rapporter de cette admirable contrée ! Ma mémoire me fournira des récits pour mes enfants et mes petits-enfants.

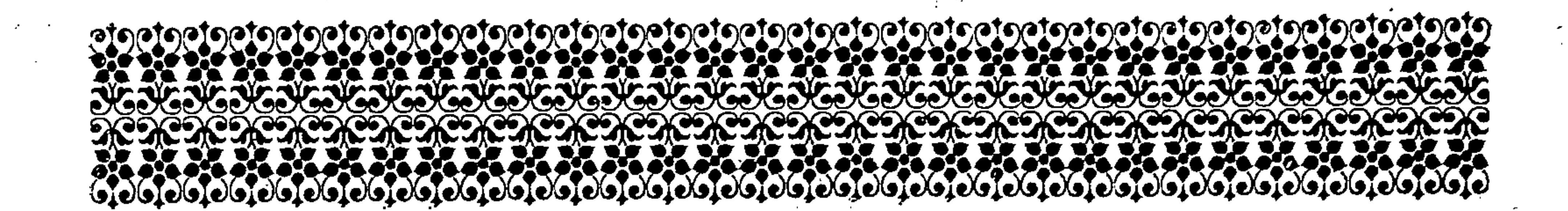
« Pensez à moi comme je pense à vous... Ma lettre ne se fera attendre que le temps strict pour effectuer un long trajet... Elle vous apportera de nouveaux détails.

« Que celle-ci, du moins, mère aimée, chères petites sœurs, soit auprès de vous ma fidèle interprète. Puisse-t-elle vous dire et vous redire la profonde tendresse de

« Votre fils et frère...

« Marius Dariel. »





XVI

LA FÊTE DE LA RÉCOLTE A L'INDIGOTERIE

Les lettres de Marius causaient toujours à nos amis la même joyeuse émotion.

A leur reçu, ce n'étaient qu'allées et venues de Paris à la villa des Ormes. On se réunissait pour lire le journal hindou — comme le disait Alice, — et, ma foi, chacun y prenait grand plaisir.

Le jeune homme débrouillait fort bien les affaires de la succession de son patron, et celui-ci était très content.

D'un courrier à l'autre, on attendait impatiemment des nouvelles... La mère et les sœurs aimantes parlaient du cher absent. Elles se réjouissaient à la pensée de lire bientôt les lignes qu'il traçait à leur intention... Par l'imagination, elles vivaient un peu de son existence là-bas, et grâce à ses descriptions, elles croyaient connaître les beautés de la contrée qu'il habitait.

Elles ne s'habituaient pas à l'absence du jeune homme, certes, mais enfin, elles la ressentaient moins cruellement.

Chaque lettre semblait leur apporter un peu de lui-même. Elle était l'écho de ses affectueuses pensées, de son esprit, de son cœur.

On comptait les jours, en attendant la nouvelle missive.

Elle arriva à son heure, et je vous laisse à penser combien joyeusement elle fut accueillie.

. . . .

« Je ne vous ai pas fait trop attendre, je l'espère, chère maman, chères sœurs, disait Marius, ce que cette moqueuse Alice veut bien nommer mon journal... Et ce sera, pour cette fois, un véritable journal.

« Je vous engage donc à vous armer de beaucoup de patience, dès en l'ouvrant.

« De quoi vous parlerais-je, si ce n'est de la fameuse récolte de l'indigo, de sa fabrication même, et, aussi, de la fête ravissante qui a suivi tous ces travaux ?

« Ris à ton aise, ma petite Alice, en montrant tes dents blanches, prends ton air si gentiment ironique !... Je te vois !... Je t'entends !...

« Pauvre Marius !... Il est au bleu !... Il voit tout en bleu !... Ce n'est plus mon frère !... C'est une monstrueuse boule d'indigo !...

« Soit !... Mais je t'assure, ma charmante railleuse, que, dans tout ce bleu, j'ai passé des heures fort bien employées et, surtout, fort intéressantes.

« Je commence... Fais-en ton profit.

« Dans ma dernière lettre, je vous disais, je crois, qu'il était déjà question de la récolte des plants d'indigo. Ce travail ne s'est pas fait attendre et, aussitôt mon installation au bungalaw, le commandeur (celui qui dirige les travaux de la plantation) m'a fait demander l'autorisation de commencer la cueillette.

« Comme je n'y connais absolument rien, je me suis empressé de la donner, non sans avoir, toutefois, consulté mon ami Lumson qui, habitant le Bengale depuis près de quinze ans, s'entend beaucoup mieux que moi à tous ces détails.

« Dans toute plantation, la récolte de l'indigo, chaque année, s'ouvre solennellement, et le fabricant ou celui qui le représente la préside durant quelques heures.

« Cet honneur m'échut donc en lieu et place de mon patron, et, au jour fixé, le matin dès l'aube, je me rendis dans la cour de l'exploitation où de nombreux travailleurs m'attendaient.

« Lorsque je parus, un murmure de satisfaction courut dans les différents groupes, avec ces mots plusieurs fois répétés :

« — Le Sahib... le Sahib...

« N'en déplaise à M. Lobe, je sentis mon amour-propre singulièrement flatté... On a beau être modeste, ce titre de seigneur ne laisse pas d'être agréable même lorsque, comme moi, on est convaincu de n'y avoir aucun droit.

« Prenant donc au sérieux mon personnage, je m'avançai vers les Hindous et leur adressai en bengali (car je l'apprends) quelques mots d'encouragement.

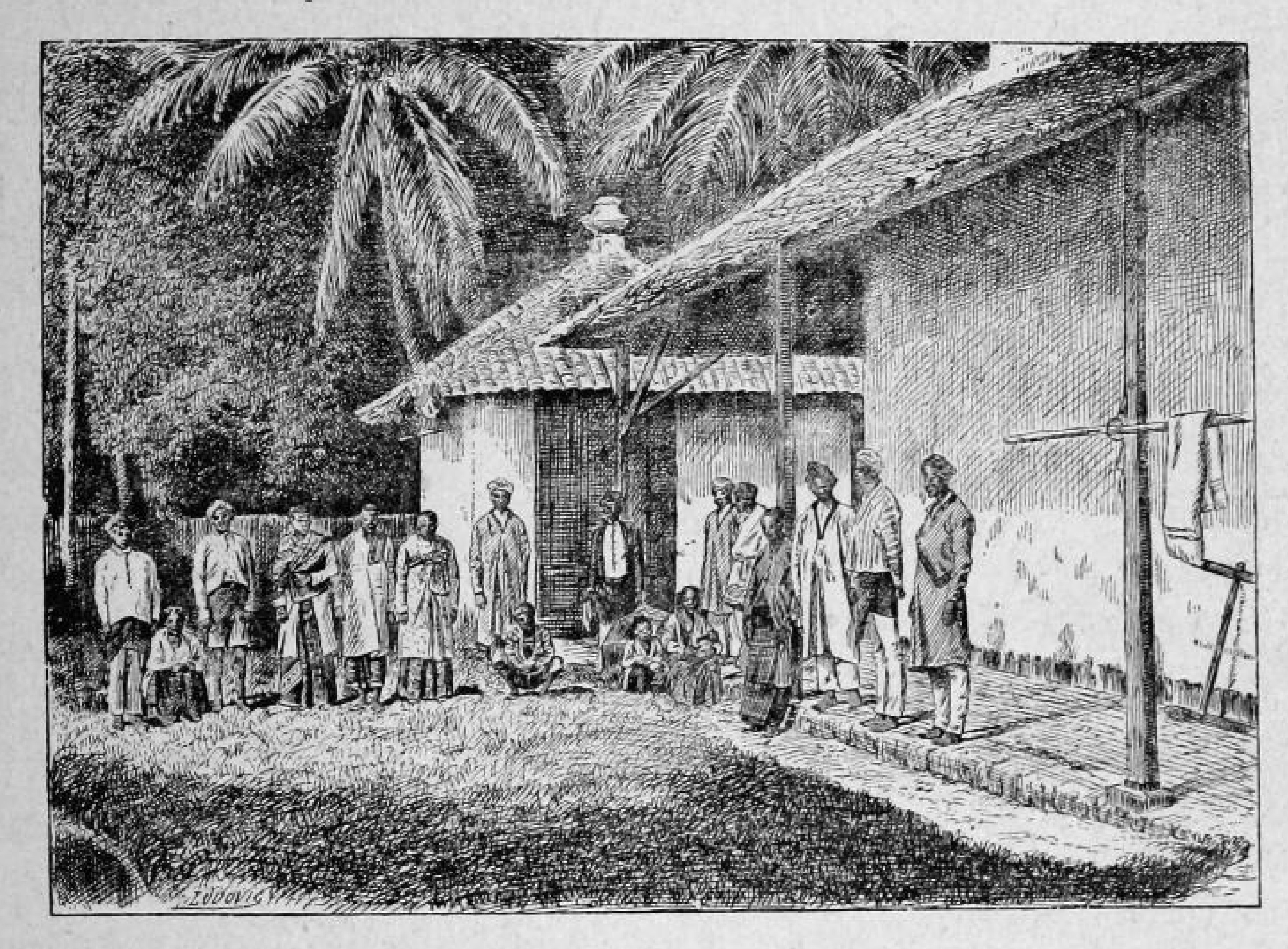
« — Pas mal, vraiment, me dit en souriant Lumson qui m'accompagnait, je vois, à leur air, que vous les avez conquis.

« Je donnai au commandeur le signal du départ, mais avant de nous joindre au groupe des travailleurs, mon compagnon et moi fîmes quelques pas du côté des éléphants que le mat venait de sortir des écuries.

« — Bonjour, Géant !... Bonjour, Folâtre !... m'écriai-je ; allons !... approchez.

« Ainsi interpellés, les deux colosses, l'œil joyeux, la trompe en l'air, se mirent en mouvement avec la grâce et la légèreté de deux blocs de rochers auxquels il serait donné de pouvoir se déplacer. Ils s'avancèrent vers nous, en agitant leurs larges oreilles, et, sans la moindre cérémonie, cueillirent entre mes doigts deux énormes galettes de riz dont je m'étais embarrassé et qui leur étaient destinées.

« Depuis mon arrivée ici, je gâte Géant et Folâtre... Nous sommes amis et ils me connaissent fort bien. Après les avoir gratifiés de cette friandise, je les flattai de la main... Puis Lumson et moi, nous nous dirigeâmes vers le fond de la vaste enceinte où la petite troupe m'attendait respectueusement.



La cour de l'indigoterie.

« Une porte, s'ouvrant dans la haute clôture, donnait accès sur un chemin qui longeait la plantation. Je franchis le seuil et tous me suivirent.

« — Est-ce beau !... Est-ce magnifique !... me dit Lumson, en embrassant d'un regard admiratif l'immense étendue où ondulaient les plants précieux !... Hein !... qu'en pensez-vous, cher ?

« — Je pense, lui répliquai-je, que peu de plantations peuvent rivaliser avec celle-ci dans les alentours.

« — Aucune. M. Dalbert était très fier de sa propriété, mais il en avait le droit. Nulle ne pouvait lui disputer la palme. Quelle source de fortune sont ces belles plantes ! Croiriez-vous qu'on en compte jusqu'à deux cent quarante espèces... Les plus beaux indigotiers sont les plants à feuilles d'argent, comme ceux-ci, puis viennent les soyeux, les velus, les glauques, les glabres... Je ne vous parle là que des principaux, bien entendu.

« — Vous seriez digne d'être planteur, mon cher Lumson.

« — N'est-ce pas ! Il ne me manque pour cela que les capitaux qui sont la source de toute bonne affaire, mais puisqu'ils me font défaut, je m'en console en admirant les plantations des autres. On doit être philosophe.

« — C'est égal, cher ami, vous avez une passion pour les plants d'indigo ?

« Peut-être ! Je ne le nie pas. J'ai eu plusieurs amis planteurs, entre autres M. Dalbert, et j'ai pris plaisir à étudier l'indigotier.

« C'est une plante qui demande beaucoup de soin. On la sème vers la mi-mai et, comme vous le voyez, on en fait la récolte de septembre à octobre, avant la floraison.

« — Et, la cueillette terminée, le plant est perdu ?

« — Pas du tout. On coupe les branches un peu au-dessus de la racine, et celle-ci donne de nouveaux rejetons l'année suivante.

« — L'ordre le plus parfait règne dans cette plantation, je ne cesse de l'admirer depuis mon arrivée.

« — Ah !... c'est que M. Dalbert était un rare organisateur.

« — Cela se voit.

« — Et un excellent homme ! un cœur généreux répandant les bienfaits autour de lui.

« — Ses nombreux serviteurs devaient lui en être reconnaissants et dévoués ?

« — Heu !... heu !... En général, la gratitude n'est pas la qualité dominante de l'Hindou, mon cher ami... Singulier peuple, allez ! Après quinze ans, je le trouve aussi étrange que lors de mon arrivée aux Indes, je n'ai encore pu me faire à ses coutumes.

« — Cela ne me surprend pas ! répondis-je en riant. Son genre d'existence n'a rien d'attrayant, encore moins d'intelligent.

« En devisant ainsi, nous avancions dans la plantation. Sur l'ordre du commandeur, les Hindous avaient fait halte. L'un d'eux, le plus ancien, s'approcha de moi et, incliné jusqu'à terre, me présenta une sorte de faucille à lame étroite et brillante.

« Je pris l'outil tranchant et, me courbant sur le sol, je coupai, le plus adroitement qu'il me fût possible, un des indigotiers, à quelques pouces au-dessus de la racine.

« Alors, j'élevai triomphalement la touffe superbe aux feuilles argentées.

« — Au nom du sahib Lobe, m'écriai-je, à lui l'hommage de cette première coupe !

« Une longue acclamation salua le nom de mon cher patron, le nouveau maître, et sous les ardents rayons du soleil qui montait dans toute sa gloire, les coupeurs d'indigotiers se mirent à la besogne.

« Bientôt on n'entendit plus que le grincement des outils tranchants, et les plantes chatoyantes jonchèrent le sol.

« Les fronts bronzés ruisselaient sous les larges solars. Malgré l'heure matinale, l'astre du jour dardait de véritables flèches de feu sur tous ces travailleurs actifs et muets.

« Quelle chaleur !... Ah ! mon cher patron peut être assuré que j'ai rôti sur sa belle plantation... Je me croyais au four ! J'avais hâte de rentrer à l'habitation. Mais à cause de M. Lobe, en souvenir de

ses bontés, j'ai fait bonne contenance. J'ai même été héroïque, car je n'ai quitté l'abominable grilloire qu'après avoir accompli, jusqu'au bout, la tâche à laquelle se livrait le trop philanthropique M. Dalbert.

« Avec quelle satisfaction je repris le chemin du bungalaw, suivi de Lumson, qui riait de tout son cœur.

« — Il fait un peu chaud, j'en conviens ! disait-il, mais vous ne tarderez guère à vous y habituer.

« Ah ! oui !... Il faisait chaud !... Je cuisais littéralement dans mon complet de coutil blanc et, sous mon grand solar, je devais avoir une vague ressemblance avec la plus écarlate des écrevisses.

« Nous nous retirâmes dans la plus fraîche des salles de l'habitation... Là, avec la satisfaction du devoir accompli, nous prîmes un doux repos, en buvant à petites gorgées de délicieux sodas et d'exquise limonade.

. . . .

« L'immense plantation ne fut dépouillée de ses richesses qu'au bout de quelques jours.

« La superbe récolte fut portée à l'indigoterie, où les travailleurs la préparèrent pour la fermentation.

« Le bâtiment destiné à cet usage renferme, entre les chaudières et les réservoirs, deux rangées superposées de vingt cuves chacune. Je dois vous dire que ces cuves, en briques, sont enduites d'une très épaisse couche de stuc qui les rend luisantes comme le marbre et leur retire toute apparence. En un mot, elles ont du chic, comme ne manquerait pas de le déclarer notre gentille Alice.

« Les ouvriers emplirent les cuves de la rangée supérieure des feuilles, déjà flétries, des beaux indigotiers. Sans pitié, ils les empilèrent, les foulèrent les unes sur les autres, et les abandonnèrent à

la fermentation déterminée par l'action de la chaudière remplie d'eau en ébullition.

« La fermentation dura quatorze heures. Pendant cette opération, d'où dépendait en grande partie la beauté du produit, je ne quittai guère l'indigoterie, m'intéressant en toute conscience à la réussite de la fabrication.

« L'indigo serait-il de ce bleu éclatant qui le fait tant rechercher dans le commerce ? Ou n'aurait-il que cette teinte pâle et fausse un peu verdâtre qui caractérise les produits inférieurs ?

« Question palpitante et qui préoccupait chacun des indigotiers.

« Je ne vous cacherai pas que je n'avais qu'un très faible espoir en la nuance d'azur sombre qu'on pensait obtenir. Le suc que renferme la feuille de la plante étant absolument incolore, me paraissait, malgré tout ce qu'on m'affirmait, ne pouvoir prendre aucune couleur. J'attendais donc, avec une certaine impatience, les résultats de la fermentation.

« Enfin, les indigotiers, jugeant qu'il était temps de s'assurer de la marche de l'opération, soutirèrent un peu de liquide dans l'une des cuves inférieures.

« C'était l'instant décisif.

« Une liqueur ambrée, claire, d'un beau jaune paille, coula lentement du récipient supérieur dans celui qui était au-dessous.

« De joyeuses exclamations s'élevèrent.

« Le travail avait pleinement réussi, notre produit ne serait peut-être pas extraordinairement abondant, mais sa qualité supérieure défierait toute rivalité.

« Si le suc, en fermentant, eût pris une teinte jaune d'or, s'il eût été trouble, notre fabrication, pour cette fois, eût été manquée, tout au moins très inférieure.

« Je fus content comme les autres. Le commandeur, M. Cravache,

un excellent homme, je vous assure, en dépit de son nom, me serra énergiquement les mains, en m'offrant des félicitations auxquelles il était certainement plus en droit de prétendre que moi. Je les acceptai, en véritable sahib, mais je me suis déjà empressé de les transmettre à M. Lobe.

« L'opération n'étant qu'à demi terminée, nos indigotiers se hâtèrent de la conduire à bonne fin.

« On laissa couler le liquide dans l'énorme récipient destiné à le recevoir. Douze hommes, aussi peu vêtus que possible, entrèrent dans la cuve pour battre l'eau pendant qu'elle était encore chaude. Véritables statues de bronze, impassibles, sans paraître ressentir la plus légère fatigue, malgré leur dur labeur, les Hindous, pendant au moins trois heures, frappèrent sans relâche l'infusion, qui, d'abord couleur d'ambre, prenait peu à peu, en son contact avec l'air, une splendide nuance azurée.

« Ma foi !... J'étais aussi surpris qu'intéressé. Je suivis donc l'opération jusqu'à la fin.

« Après ce battage, on laissa reposer le liquide. Ensuite on le transvasa. On fit cuire le précipité. Puis on égoutta sur un énorme filtre ce dépôt bouillant.

« De petites caisses en bois, percées de trous et garnies en dedans d'une toile de coton, reçurent la pâte restée sur le filtre. Un morceau d'étoffe fut placé par-dessus, puis un couvercle en bois percé de trous comme la caisse.

« Ensuite, on comprima le tout à l'aide d'une presse à vis.

« Alors les pains obtenus furent portés dans le séchoir. Ils étaient d'une netteté incomparable.

« Notre fabrication avait pleinement réussi.

« L'indigoterie Dalbert, aujourd'hui, Lobe gardera son renom.

« Je te demande pardon, bonne mère, ainsi qu'à mes sœurs,

de ces détails peut-être fastidieux, mais que vous m'aviez paru désirer.

« Ce qui vous plaira davantage, je suppose, sera un aperçu de la fête étrange offerte aux indigotiers.

« A cause de la mort assez récente de l'ancien planteur, par un sentiment de convenance facile à comprendre, je n'étais pas d'avis que la fête de la Récolte eût lieu.

« Mais j'ai dû céder aux bons avis de M. Lumson et du commandeur.

« Ces messieurs m'ont fait observer que cette bruyante distraction était impatiemment attendue, chaque année, par les travailleurs de la plantation. Les Hindous sont de grands enfants, a ajouté M. Cravache, et les priver de cette récompense serait, non seulement les chagriner, mais les décourager. Nous n'en pourrions plus rien obtenir.

« L'excellent M. Dalbert le savait si bien qu'il m'a laissé, à ce sujet, des instructions précises que je vais vous communiquer.

« En effet, M. Dalbert, quelques mois avant sa mort, qu'il pressentait, avait fait, par écrit, à son intendant, quelques recommandations, particulièrement celle d'imposer à son héritier sa façon d'être avec le personnel de l'exploitation. Il exigeait que rien ne fût changé à l'indigoterie et que, surtout, on y célébrât comme d'habitude, avec le même faste et le même entrain, la fête annuelle de la Récolte.

« Pensant bien que M. Lobe se ferait un devoir de remplir les dernières volontés de son généreux parent, j'ai, de fort bonne grâce, je vous prie de le croire, accepté les conditions d'outre-tombe qui m'ont été soumises; pour mon propre compte, je n'aurais eu garde de protester.

« Quelques jours après la récolte et la fabrication de l'indigo, la fête a donc eu lieu.

« Et quelle fête !

« J'en garderai longtemps le souvenir.

« Tout le personnel de la plantation et la plupart des riches planteurs des alentours, ainsi que leurs familles, avaient été conviés.

« Le décor était splendide. Aucune description ne saurait vous en donner une idée.

« Pour la forme, j'avais été courtoisement consulté. Mais, n'ayant pas la moindre notion de ces fêtes hindoues, j'ai laissé faire, sachant bien que mon cher patron me donnait carte blanche, et je me suis contenté d'admirer.

« Dès la tombée du jour, l'habitation et les jardins offraient un féerique coup d'œil.

« Dans la nuit bleue, qui descendait imposante et sereine, d'innombrables lumières scintillaient, éblouissant le regard. Une merveilleuse illumination prêtait son magique éclat à la jolie demeure, aux charmilles et aux bosquets qui l'entouraient.

« L'immense enceinte de la cour d'exploitation avait été disposée en champêtre salle de danse. Brillamment illuminée, elle était installée de façon à offrir aux travailleurs toutes les distractions possibles. Pour la circonstance, nous avions fait venir un orchestre hindou et même des jongleurs.

« L'intérieur de l'habitation présentait un semblable luxe de lumières. Les lustres, les lampes antiques jetaient, entre les plantes et les fleurs, leur note éblouissante. Sur les consoles, sur des socles dorés, brûlaient, dans de magnifiques cassolettes, les parfums les plus enivrants.

« Splendide était le salon principal où je devais recevoir l'élite des invités.

« De nombreux serviteurs étaient déjà au poste assigné à chacun d'eux. Drapés dans leurs pagnes éclatants, qui tranchaient sur la

blancheur de leurs larges caleçons serrés au-dessus du genou par un anneau d'or, ils gardaient la gravité solennelle qui distingue le peuple hindou. Les uns se tenaient aux différentes portes de l'habitation pour introduire les arrivants, les autres étaient groupés dans l'antichambre qui précède le salon, prêts à prévenir les moindres désirs des invités. Quantité d'autres encore circulaient dans les vestibules et les galeries, s'occupant des mille détails du service.

« Pour expliquer ce nombre exagéré de domestiques, je dois vous dire qu'aux Indes, chaque serviteur a sa tâche particulière... Il n'accepte et n'accomplit que celle qui lui a été imposée... Pour rien au monde, il n'aiderait un camarade... A chacun ses attributions... Chaque Hindou se fait une loi de ne pas sortir des siennes, loi qui, du reste, est en parfait accord avec la superbe indolence qui caractérise les indigènes.

« Tout se passait, à ma vive surprise, dans l'ordre le plus parfait...

« Une grande animation régnait dans l'étroit chemin sur lequel ouvre le bungalaw.

« De riches palanquins aux panneaux dorés, aux rideaux de soie pourpre, de légères voitures à deux roues, rappelant les chars antiques, avec leurs colonnettes supportant d'éclatantes draperies, et attelées de jolis chevaux arabes, se pressaient devant le portail, ouvert à deux battants, qui donnait accès dans la propriété. C'était, dans l'agreste chemin, un mêli-mêlo des plus pittoresques, un va-et-vient indescriptible de boèis (porteurs de palanquin) et de cochers, tous plus ou moins étranges avec leurs jambes bronzées, nues depuis le genou.

« A tour de rôle et en fort bon ordre, voitures et palanquins se succédaient devant le péristyle de l'habitation, y déposant des dames brillamment parées et de très élégants cavaliers.

« Un peu embarrassé de mon personnage, je me tenais debout à l'entrée du salon, recevant les invités. Auprès de moi, mon ami Lumson me secondait avec beaucoup de bonne grâce. Il me présentait les arrivants, leur déclinait mes noms et qualités, et je recevais de chacun les saluts, les sourires, les aimables paroles, qui eussent été adressées à mon patron, le nouveau planteur, s'il eût présidé cette magnifique fête. Au fond, je n'en étais pas plus fier. Je me produisais assez l'effet de l'âne de la Fable, porteur de reliques et accueillant avec dignité les révérences et les génuflexions des passants. Je me trouvais ridicule. Pourtant, force m'était de remplir mon rôle et de jouer au nabab, par intérim.

« Enfin, le flot des arrivants diminua peu à peu.

« Bientôt, il cessa tout à fait. Je pus jouir d'une liberté relative, pendant qu'une société choisie s'installait dans le salon principal où devait être dansé le natche, la véritable danse hindoue.

« Je dois vous dire que ce gracieux divertissement est le plus grand attrait de toutes ces fêtes orientales.

« M. et Mme Lobe ne sauraient se douter de la magnificence du salon dans lequel je recevais leurs invités inconnus.

« Cette pièce grandiose ne rappelle en rien nos salons européens. Elle a la forme d'un hémicycle. De hautes colonnes revêtues d'un stuc brillant, plus blanc que l'albâtre, soutiennent une galerie circulaire, ornée de balustres d'un admirable travail. Des fresques, représentant des scènes de la mythologie hindoue, couvrent les parois et le plafond...

« Le soir de la fête inoubliable à laquelle j'ai assisté, ce salon avait réellement un féerique aspect. De hauts candélabres en cristal, posés entre les colonnes sur de massifs piédestaux, et étincelant au feu de centaines de bougies, l'inondaient de flots de lumière. Des plantes superbes, des roses de toutes les nuances, en buissons, en

corbeilles, en guirlandes, festonnaient les galeries et les colonnes. D'énormes glaces, placées de distance en distance, et qui semblent agrandir encore cette pièce, déjà si vaste, en doublaient, cette nuit-là, la somptuosité.

« En attendant le signal du natche, je sortis pour visiter la cour d'exploitation destinée à un public moins choisi.

« La vaste enceinte s'emplissait rapidement. Elle présentait un curieux spectacle avec les êtres à demi vêtus qui s'y pressaient et auxquels le reflet des lumières prêtait l'apparence d'autant de statues moulées dans du cuivre clair.

« D'attitudes superbes, fièrement drapés dans leur pagne, les Hindous, bien qu'ils éprouvassent une vive impatience de voir commencer le spectacle, n'en témoignaient absolument rien.

« Dans le fond de la cour, un petit théâtre avait été dressé pour des acteurs qui devaient jouer une pantomime guerrière. Des jongleurs devaient leur succéder, et ces derniers formaient, sans contredit, pour ces spectateurs primitifs, la plus attrayante partie du programme.

« Du reste, l'attente ne fut pas longue.

« A la satisfaction générale, on ne tarda guère à entendre au loin, sur le chemin qui longe le Gange, le bruit formidable de différents instruments...

« Je n'ai jamais entendu pareille cacophonie.

« Pour essayer de vous en rendre compte, figurez-vous les roulements du tonnerre, mêlés aux sifflements les plus aigus, les plus discordants, et, dominant le tout, de longues, étranges et puissantes vibrations, qui n'étaient autres que le son du tam-tam...

« Deux orchestres différents, l'un destiné à la fête de l'indigoterie, l'autre à celle du salon, se dirigeaient en ce moment vers l'habitation... Dès qu'ils y furent arrivés, ils se séparèrent. Le premier fit

son entrée par la porte charretière de la cour du travail, le second par le portail qui donnait accès dans le jardin.

« Je me hâtai de retourner au salon où Lumson s'impatientait en m'attendant.

« Déjà, les Rum-djenies, figurantes du natche, étaient installées dans un boudoir séparé du salon principal par de légères draperies de soie.

« Des deux côtés les artistes étaient prêts, n'attendant qu'un signal pour entrer en scène...

« Ce signal fut donné et notre double fête commença.

« Dans le grand salon, ainsi que dans la cour, les différents invités furent bientôt tout au plaisir.

« La splendide salle du natche, étincelante de lumière, offrait un incomparable coup d'œil.

« La soirée débuta par un concert... De douces poésies, chantées en hindoustani, charmèrent l'auditoire...

« On applaudit chaleureusement les artistes qui s'étaient fait entendre, et, vraiment, c'était justice.

« Mais ces ravissantes modulations, ces chants, étranges et caressants n'étaient que le prélude de la fête.

« C'était le natche qu'on attendait avec impatience, c'était la danse attrayante des petites Rum-djenies.

« Elles parurent enfin et des acclamations les saluèrent.

« Certes, elles me semblèrent charmantes, originales et gracieuses, dans leurs tuniques de nuances chatoyantes, couvertes de broderies d'or et d'argent. Elles étaient si frêles et si menues qu'elles éveillaient l'idée de toutes jeunes fillettes... D'amples pantalons de soie descendaient jusqu'à leurs chevilles, et leurs pieds nus, des pieds d'enfant, souples et légers, paraissaient plus mignons encore dans l'encadrement des mousselines flottantes.

« Les mains unies, elles commencèrent les pas de leur danse difficile. Leurs mouvements étaient accompagnés du tintement argenté de minuscules grelots qui ornaient leurs pieds agiles et servaient à marquer la cadence. Réservées et dignes, elles enchantaient les spectateurs.

« Peu à peu, les figures de la danse, très lentes d'abord, s'accentuèrent, puis les danseuses, entraînées par le rythme, finirent par se livrer à un mouvement si vertigineux que l'œil ébloui, émerveillé, avait peine à suivre leurs gracieuses évolutions.

« Tout en dansant, elles exécutaient les différentes scènes d'une pantomime. Leurs gestes mesurés, leur expression, nous tenaient tous sous le charme.

« Elles étaient fort jolies, d'ailleurs, ces petites danseuses hindoues. Coiffées à la mode du pays, avec de longues nattes auxquelles étaient mêlées des fleurs, les oreilles, le cou, les poignets garnis de perles scintillantes, empruntant un attrait de plus à leur costume oriental, elles captivaient, tout de suite, le regard et l'attention.

« Elles dansèrent longtemps. De plus en plus attrayantes, les figures du natche se succédaient. On ne se lassait pas de regarder les mignons pieds lestes, et, à chaque instant, j'entendais, autour de moi, de discrètes et admiratives exclamations.

« J'étais ravi, comme tous mes invités.

« Une seule note discordante troublait le plaisir causé par la danse inimitable des Rum-djenies. C'était l'infernal tapage de l'orchestre hindou qui réglait les mouvements et les pas des gentilles artistes. Il se tut enfin. Mais en même temps que ses sons abominables, le doux bruit argentin des grelots s'éteignit et les petites Rum-djenies, légères comme des sylphes, disparurent sous les draperies de soie du boudoir où elles avaient été installées (1).

(1) *Magasins Pittoresques.*

« La fête se prolongea quelques heures encore, car un bal à l'européenne allait suivre les danses orientales.

« A la suite du natche, il y eut un repos, nécessaire aux spectateurs enchantés, mais fatigués par une attention trop soutenue. Il faisait une chaleur excessive dans la salle, en dépit des énormes pumkas (ventilateurs) descendant du plafond, et agités par des serviteurs habilement dissimulés. Chacun ne demandait qu'à prendre l'air, et nombre d'invités se répandirent dans les jardins pour en admirer la splendide illumination et pour y jouir de la fraîcheur de la nuit.

« Quelques-uns s'installèrent dans la superbe enceinte intérieure qui séparaît l'habitation principale des bâtiments d'exploitation, d'autres s'engagèrent dans les larges avenues, s'arrêtant çà et là, dans les kiosques fériquement décorés, au bord des pièces d'eau, où les feux de Bengale mettaient des lueurs roses ou bleues sur les feuilles lustrées des plantes aquatiques.

« Profitant du court répit qui m'était accordé, je me rendis, avec Lumson, dans la cour du travail où les joueurs de pantomime et les jongleurs faisaient merveille.

« Ensuite, nous parcourûmes les jardins illuminés.

« Ils étaient éblouissants.

« Le pavillon de verdure offrait un indescriptible aspect, avec ses arcades scintillantes. Il était le centre attractif vers lequel se dirigeaient les promeneurs.

« Autour du flamboyant berceau de palmiers, se mouvait l'élégante foule des invités. De gracieuses femmes, au bras d'aimables partenaires, montaient ou descendaient les avenues. On entendait, de tous côtés, d'admiratives exclamations, de jolis rires, de doux bruits d'éventails en mouvement, pareils à de rapides coups d'ailes. Sous les clartés irisées qui enveloppaient les parterres, toutes ces

formes féminines, charmantes dans leurs robes claires, faisaient songer à de blanches fées de la nuit, marchant légèrement dans une vapeur dorée, au milieu d'une végétation fantastique, dans un jardin de rêve.

« Auprès du pavillon de verdure, le va-et-vient était le même. C'était à qui pénétrerait sous les magiques arcades, à qui se reposerait sous le dôme éblouissant.

« Ravi, j'y demeurai un instant avec Lumson, puis nous regagnâmes les salons où ma présence était indispensable.

« Je passe sur le bal à l'européenne, dont les détails n'auraient pas le même original attrait.

« La fête se continua, des plus réussies et des plus brillantes, jusqu'au matin.

« Les étoiles s'effaçaient devant les blanches lueurs de l'aube, quand nos invités pensèrent à reprendre le chemin de leurs demeures.

« M. Lobe peut se flatter d'avoir donné, sans le savoir, une des plus somptueuses fêtes qui, de mémoire de planteur, aient eu lieu à la suite de la récolte.

« C'est permis quand on vient d'hériter d'au moins huit millions.

« Et dire que j'ai dû prendre seul ma part de ces éblouissements et de ces féeries !

« Jamais je n'ai ressenti davantage la tristesse d'être éloigné de vous !

« Mais l'indigoterie a promptement retrouvé son apparence paisible. Dans la superbe habitation, je mène l'existence la plus calme et la plus douce. J'étudie les affaires de la succcession et, grâce à M. Lumson, mon travail est facile.

« Avec les conseils éclairés du brave Cravache, j'apprends peu à

peu la gestion de l'immense domaine que M. Dalbert a légué à mon patron. J'écorche assez agréablement l'hindoustani et je me promets de l'apprendre, plus tard, à mes sœurs.

« J'ai fait, aux alentours, d'assez jolies excursions. Des promenades nocturnes sur un grand lac qui se trouve à deux kilomètres du bungalaw.

« Lumson, mon inséparable, et moi, aimons à voguer sur les eaux tranquilles et fleuries de ce lac, dans la solennité et la splendeur des nuits indiennes.

« Une longue pirogue à pointe recourbée, glissant avec une légèreté d'oiseau, nous emporte entre deux rives enchantées. Le jour, au grand soleil, le coup d'œil est superbe, mais, le soir, sous les blanches clartés lunaires, il est magique.

« D'un côté, se dresse une colline, surmontée des ruines imposantes de quelque temple hindou. Elle se détache nettement à une grande hauteur... D'autres collines, moins élevées, lui succèdent, semblant la continuer, et leurs ondulations se perdent au loin, mollement estompées, comme enveloppées dans les plis transparents d'une gaze bleuâtre.

« D'épais taillis mettent un voile de verdure à la base de ces chaînes mamelonnées, et font ressortir leurs flancs arides et rocheux.

« Partout, bordant le lac, des plantes aquatiques étagent leurs feuilles luisantes et leurs fleurs merveilleuses.

« En face de ce décor, d'une beauté si sévère, sur l'autre rive, un bois épais, aux arcades sombres et mystérieuses en plein jour, rayonne, chaque soir, d'un éclat étrange effaçant par sa splendeur tout ce que l'imagination peut rêver.

« Des myriades, des nuées de mouches phosphorescentes allument toutes les nuits, sous les voûtes de feuillage, une féerique illumination. Elles garnissent les branches, s'attachent aux troncs qu'elles

changent en colonnes de feu. Chaque arbre, frissonnant au moindre souffle, semble secouer une pluie d'étincelles. Les lianes qui enlacent leurs guirlandes d'une cime à l'autre, produisent l'effet de cordons tressés de pierres précieuses. Les feuilles et les herbes scintillent de lueurs fulgurantes. On croirait que chacune d'elles recèle quelque étincelant joyau (1).

« C'est merveilleux !

« Ce bois, comme tant d'autres, aux Indes, est l'asile choisi par ces petites magiciennes des nuits... Elles y sont légion.

« Ainsi que Lumson, je suis passionné pour ce spectacle nocturne... Il me surprend toujours...

« Nous aimons, l'un et l'autre, à voguer entre ces éblouissements... Il nous semble que notre pirogue, douce berceuse, nous entraîne vers un monde inconnu.

« Toujours, nous revenons enchantés de notre promenade nautique.

« Le retour est lent.

« Debout, à l'arrière de la frêle embarcation, le serviteur hindou qui nous conduit agite, avec indolence, sa large pagaie dans les eaux transparentes au fond desquelles semblent scintiller des milliers d'étoiles. Lui-même ajoute à l'étrange beauté du paysage... A demi vêtu, il se détache, pareil à une statue de bronze, sous les pâles clartés des astres nocturnes. Elégant et souple, il est superbe, vraiment, cet humble, sans s'en douter. Avec ses fines attaches, ses fières attitudes, il ferait la joie d'un sculpteur ou d'un peintre.

« Et nous voguons, tout en devisant de choses et d'autres.

« Des serviteurs, portant des torches, viennent nous attendre sur le bord du lac. Nous rentrons à cheval, le plus souvent, parfois même

(1) *Magasin Pittoresque.*

en palanquin, et la route, avec le mystère des jungles qui la bordent d'un côté, nous paraît encore pleine de charmes.

« La semaine dernière, nous sommes allés admirer un figuier des Banians qui, à lui seul, forme un bois en miniature... Ce doyen des figuiers s'élève à trois kilomètres de l'indigoterie. Il étend ses ramifications sur une surface énorme. Chacune de ses branches flexibles, s'arrondissant en demi-cercle et s'inclinant jusqu'au sol, y a pris racine... Avec les années, ces branches sont devenues de la grosseur de petits troncs... Elles forment de hautes arcades, de véritables colonnes, surmontées d'un dôme de feuilles larges et veloutées...

« Et, toujours, ce géant des forêts indiennes donne naissance à de nouveaux rejetons qui, d'une saison à l'autre, étendent et agrandissent son domaine.

« Mes deux gros amis, Géant et Folâtre, sont souvent de nos parties... J'ai fait plus d'une excursion installé sur le dos de l'un d'eux, solidement posé sur la charjamâ, sorte de bât qui, de chaque côté, supporte un petit banc... Je vous assure que ce genre de sport ne manque pas de pittoresque...

« Mais n'allez pas vous imaginer que mon existence s'écoule en promenades plus ou moins agréables. De nombreuses responsabilités m'incombent ici et j'ai besoin d'exercer une sérieuse surveillance. En outre, j'étudie à fond le mélodieux bengali et je m'initie aux différents travaux de la plantation. J'ai des journées bien remplies et je ne suis pas fâché, après le déjeuner, à l'heure de la sieste, de m'étendre paresseusement dans mon hamac... Pendant les heures brûlantes, c'est un repos complet. Tout paraît s'endormir, autour du bungalaw, et le silence qui se fait soudainement porte à la rêverie et aux souvenirs.

« Après ces longs instants de somnolence, je prends plaisir à visi-

ter les magnifiques volières placées à l'une des extrémités de l'habitation. Elles sont formées de larges allées sablées et gazonnées, le long desquelles s'alignent des arbres touffus, entremêlés de fleurs aux violents parfums et de lianes flexibles.

« De distance en distance, de jolies fontaines laissent couler de minces filets d'eau qui forment des ruisselets, sans profondeur, au milieu des herbes et des mousses. Différents buissons chargés de baies succulentes, des graines de toutes sortes, sont les mets offerts, par des mains amies, aux petits habitants de ces bosquets.

« De hauts treillis entourent et recouvrent, à une grande hauteur, ces volières naturelles où les oiseaux, tout en étant captifs, jouissent d'une liberté relative. Ils naissent, vivent et meurent dans ces prisons enchantées, où tout est disposé pour leur sécurité et leur bien-être.

« J'aime à pénétrer dans la cage immense, aux agrestes et multiples beautés, et à suivre le vol de ces mignonnes créatures, si familières qu'elles viennent jusqu'à mes pieds, becqueter les miettes de pain ou de gâteau que je me plais à leur distribuer chaque jour.

« Tous ces gentils gourmands connaissent l'heure des friandises. A mon appel, ils descendent des arbres, s'élancent des bosquets, quittent leurs nids embaumés. Tous se précipitent vers moi, en gazouillant leurs ravissantes mélodies. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les nuances. Des merles roses d'une idéale beauté, des geais d'un bleu de saphir, des cardinaux habillés de pourpre, des loriots au manteau noir moiré d'or, des perruches à la robe d'émeraude et au collier d'un rouge de corail, des guêpiers aux nuances changeantes, des veuves au plumage gris cendré, à demi recouvert d'un voile sombre, et tous ceux dont j'oublie les noms... Les uns à peine gros comme des papillons, les autres plus petits encore, si délicats, si frêles, qu'ils peuvent dormir dans la corolle d'une rose,

tous, parés de plumes chatoyantes, véritables joyaux animés, dont rien ne saurait rendre la grâce, la légèreté et l'éclat.

« De splendides papillons partagent ce lieu délicieux avec le petit peuple ailé pour lequel il a été créé. Fleurs aériennes, ils complètent le charme de ces bosquets. Ils y sont nombreux et voltigent en essaims de toutes nuances. On ne sait lequel admirer le plus, du minuscule papillon d'or, à peine gros comme le bout du doigt, au superbe et énorme papillon aux ailes d'azur, qui peut, certes, rivaliser avec les plus jolis oiseaux.

« Mais je m'attarde à vous conter ces détails charmants de mes journées, je voudrais tout vous dire, je voudrais, surtout, vous faire partager les splendeurs de l'enviable existence que je mène. Malheureusement, je ne puis que vous en donner un faible aperçu et vous exprimer mes regrets d'être si loin de vous.

« La mer nous sépare ! La mer aux flots bleus, dont les eaux transparentes recèlent les coraux et les perles. Ces belles perles ! dont tu me parles dans toutes tes lettres, ma chère Alice, et que tu voudrais recevoir par la poste, absolument comme un colis expédié d'une de nos villes de province.

« Elles sont chères ces parures-là, sais-tu ? Même aux Indes ! Je ne puis cependant me faire pêcheur de perles, pour t'en offrir une cargaison !

« — Oh ! diras-tu, je n'en veux pas tant que cela. Non !... je suis raisonnable !... Un petit collier seulement !... Un simple collier !... la moindre des choses, enfin !

« Comme tu y vas ! ! nous ne sommes plus au temps où les rois de Lahore ornaient les toitures de leurs palais de mosaïques de pierres précieuses.

« Les rubis, les diamants et les saphirs, merveilleuses étoiles de la terre, coûtent souvent la vie à ceux dont les mains cupides

cherchent à les ravir au sol qui, jalousement, les garde. La mer aussi ne livre ses trésors à l'homme qu'après les lui avoir cruellement disputés.

« Donc, chérie, les pierres précieuses n'éclosent pas dans les jardins, au milieu des roses, et les blanches perles n'émaillent pas les champs d'indigo.

« Je te ferai longtemps attendre ces trop riches cadeaux. Mais n'en désespère pas !... L'heure viendra, certainement, où je vous apporterai, bonne mère, sœurs aimées, une faible parcelle de ces joyaux désirés, perles, saphirs et rubis, cachés dans les plis moelleux d'une étoffe de fin cachemire, ou de quelque autre de ces jolis tissus dont l'Inde seule a le secret.

« Il faudra probablement patienter jusqu'à mon retour.... Mon retour ! ! Ah ! qu'il me paraît éloigné encore !...

« J'ai beau mener la vie la plus agréable, je n'en aspire pas moins qu'à une seule chose... Vous revoir et revoir la France !

« Les mois ont beau s'écouler... Il me semble être arrivé ici d'hier seulement... Je n'ose compter ceux que je dois passer encore au Bengale !

« Bah ! ils fuiront comme les autres, dans le regret de ne plus vous voir et dans l'enchantement des choses qui m'entourent !

« Puisse cette longue lettre ne pas vous ennuyer et, surtout, vous rappeler que l'absent est, sans cesse, de cœur avec vous ! »





XVII

LE RETOUR A PARIS

Deux ans s'étaient écoulés depuis le départ de Marius.

Tout allait au mieux chez Mme Dariel. Rien n'était venu troubler l'existence de nos amies.

L'excellente mère se reprenait à la santé, à la joie de vivre. Alice demeurait indolente et charmante... Hélène était maintenant une véritable artiste, très appréciée par un public d'élite... Ses toiles étaient fort recherchées.

L'aisance avait remplacé la gêne au foyer familial... Sans qu'on se permît aucune prodigalité, la vie était douce, large et facile, chez Mme Dariel.

La mère de famille avait tenu à conserver jusqu'à nouvel ordre son appartement du cinquième. Mme Luigé l'avait aimé, elle y avait vécu, elle y était morte, il était, pour sa fille, rempli de souvenirs... Mme Dariel s'y plaisait, d'ailleurs... Elle tenait à son jardin aérien, plein de fleurs et d'oiseaux... Ainsi que ses enfants, elle se trouvait heureuse dans ce coin modeste.

— C'est la demeure des fées, avait coutume de dire le docteur

Fabé, pourquoi la quitter ? Vous en avez fait un véritable bijou ! Le mieux est d'y rester.

Et, chaque fois qu'il était question de donner congé, quelque raison plausible en empêchait.

Du reste, dans la belle saison, Mme Dariel et ses jeunes filles passaient au moins deux jours chaque semaine à la villa des Ormes.

Hélène qui, à la prière de sa mère, avait renoncé à donner des leçons et s'était entièrement consacrée à son art, puisait, dans les alentours de la jolie résidence, de magnifiques sujets d'étude ou de composition, les sites pittoresques y étant fort nombreux.

Au moment où nous reprenons le courant de notre récit, interrompu par les lettres de Marius, Mme Dariel, à la fois inquiète, heureuse et impatiente, attendait le retour de son fils.

Elle ne parlait de rien moins que d'aller au-devant du cher voyageur à Marseille.

— A votre aise ! disait en riant M. Lobe... Qui vous en empêche ?

— L'incertitude d'être à temps pour l'arrivée du paquebot. Marius ne nous fixe pas au juste à ce sujet, et je tremble d'être là beaucoup trop tôt ou trop tard !

— Hé !... Hé ! ! chère Madame, cela pourrait bien être !... Marius ne nous dit pas : Je m'embarquerai à telle date, sur tel bâtiment, et je serai à Marseille vers telle ou telle époque. — En cela, je le trouve fort prudent. Quelques jours avant son départ, il peut être retenu à l'indigoterie, et, comme il est l'esclave du devoir avant tout, il restera, s'il juge sa présence nécessaire... Alors, que d'angoisses vous ressentiriez !... On ne saurait tout prévoir... Le mieux est de rester chez vous, croyez-moi. — Nous sommes dans la belle saison, aucun incident fâcheux n'est à redouter au cours du voyage de votre fils... Rien n'est à craindre! Un peu de patience, que diantre... Vous allez, avant peu, revoir ce cher enfant !...

— Ah ! que j'en ai hâte, soupirait la pauvre mère ; il me semble que Marius n'arrivera jamais !

Il arriva pourtant, par un beau soir, sans avoir envoyé ni lettre, ni télégramme...

Mme Dariel et ses filles finissaient de dîner sur la terrasse, à l'ombre des feuillages grimpants.

On sonna d'une façon particulière, et ce tintement connu qui, depuis si longtemps, n'avait résonné aux oreilles des trois dames, les fit tressaillir.

— Ah ! !... s'écria Hélène, avez-vous entendu ?... on... dirait...

Elle n'eut pas le temps d'achever... Un pas aimé retentit derrière la porte entr'ouverte du salon et, tout de suite, une élégante silhouette masculine se dessina entre les portières relevées.

D'un même mouvement, Mme Dariel et les jeunes filles se levèrent, se précipitant vers le nouveau venu.

— Oui !... c'est moi ! !... dit Marius, dont l'émotion faisait trembler la voix, ma bonne mère ! ! Mes petites sœurs ! ! Quelle joie de vous revoir ! !

Toutes les trois l'entouraient, riant et pleurant à la fois, se disputant ses caresses et ses baisers...

Et, pendant les premières minutes, on n'entendit qu'un bruit confus de sanglots, de rires heureux, de tendres paroles...

Puis on se calma.

On s'occupe du cher voyageur... Mme Dariel lui fit servir un dîner complet, car il mourait littéralement de faim.

Il dévora, trouvant tout délicieux, s'arrêtant de manger pour embrasser tantôt sa mère, tantôt ses sœurs.

— C'est un peu sans cérémonie, ici, remarqua Mme Dariel en souriant, ce n'est pas comme à l'indigoterie. Tu dois bien te douter que, par la pensée, nous avons vécu avec toi... Nous te suivions pas à pas,

là-bas, dans ta demeure enchantée... Merci de nous avoir décrit toutes ces merveilles.

— Que n'ai-je pu les peindre !... fit Hélène.

— En effet... J'ai bien regretté tes pinceaux, chère sœur, mais je t'apporte des vues que tu pourras reproduire.

— Que tu es bon !... Merci !

— Tu n'apportes que des vues ? demanda Alice, avec un accent de doux reproche.

— Et quelques perles !... puisqu'il t'en faut absolument, mignonne... Sans cela, j'aurais couru grand risque d'être mal accueilli.

— Ah !... si l'on peut dire !...

— Mais je le dis !... répliqua Marius en riant. C'était facile à deviner. J'apporte, dans mes nombreux colis, des cadeaux pour maman et pour vous. J'apporte, en même temps, un très aimable ami, René Langyr, un Parisien que j'ai rencontré à Bénarès, à qui j'ai eu l'occasion de rendre quelques services, et qui veut bien m'en savoir beaucoup trop de gré... Nous nous sommes liés d'amitié aux Indes, nous en sommes revenus ensemble et nous espérons bien continuer à Paris de si bonnes relations. Je demande à ma chère mère la permission de lui présenter René.

— Dame !!... Il le faudra bien, répondit Mme Dariel, en plaisantant, puisque tu l'apportes dans tes malles.

— C'est une façon de parler !... Ne sois pas moqueuse, mère, je t'en prie ! reprit Marius, en se servant une telle tranche de gigot, que ses sœurs ne purent s'empêcher de rire.

— Je vois qu'on rapporte des Indes un formidable appétit, s'écria Alice.

— Et qu'on y gagne un teint doré qui me fera une superbe palette, dit Hélène. Avec quelle belle tête ambrée tu nous reviens, cher ami !

— Ai-je l'air d'un Hindou, par hasard ?

— Tu peux en juger beaucoup mieux que moi.

Marius se servit un large blanc de poulet, qui ne tarda guère à rejoindre, dans son estomac, l'énorme tranche de gigot qu'il avait si lestement fait disparaître, puis, continuant la conversation :

— J'ai bruni, j'en conviens, affirma-t-il, comment aurait-il pu en être autrement ! J'ai été touché par les brûlants rayons du soleil... Autant de flèches de feu, ma petite sœur, qui, certainement, m'ont quelque peu roussi. — Mais, s'interrompit-il, que ce dîner est exquis, chère maman... Je n'ai pas voulu retarder l'instant de vous revoir, en m'arrêtant ici ou là, dans un buffet ou un restaurant... Aussi, ai-je rapporté une faim d'ogre !... Néanmoins, mon appétit commence à s'apaiser...

Il mangea quelques petits gâteaux, prit une grosse grappe de raisin qu'il éplucha grain à grain, tout en parlant de son patron et en exprimant son vif désir de le voir, de lui rendre compte de sa gérence au Bengale.

— M. Lobe est-il prévenu de ton arrivée ? demanda Mme Dariel.

— Pas le moins du monde. J'ai voulu lui faire aussi une surprise. Dès demain matin, je me rendrai aux Ormes.

— Tu y seras le bienvenu, mon fils... Mais, ajouta Mme Dariel, nous parlons à tort et à travers, sans songer à ta fatigue... Tu dois avoir le plus grand besoin de repos ?

— Auprès de vous, j'oublie la lassitude que m'a causée le long trajet du Bengale en France.

— Rien ne saurait te faire comprendre à quel point nous avons souffert de ton absence, mon cher enfant, reprit Mme Dariel, très émue.

— Et moi donc !... bonne mère !

— Tu vas regretter les splendeurs du bungalaw et tes jardins

féeriques, fit Alice avec une pointe de raillerie... Dame !... Ce sera bien naturel, après avoir joué au sahib.

— Je retrouve ici tout ce qui me manquait là-bas, je ne saurais donc rien regretter !... répondit tendrement Marius... Petite méchante !.. Nous parlerons, pour mémoire, seulement, de l'indigoterie et du superbe pays du Bengale.

— Parle-nous bengali.

— Je ne parlerai le bengali qu'à la condition de te l'apprendre, ma chère Alice.

— Oh !... pour cela, non, par exemple !

— Toujours aussi studieuse !... dit Marius, affectueusement ironique.

— Tu me l'apprendras, ton doux hindoustani, demanda Hélène, j'aimerais tant à parler cette langue que nous n'entendons presque jamais en France !

— Je m'engage à te faire prendre pour quelque jolie Bengalienne, ma brune Hélène, et cela avant longtemps, car je connais ta passion pour l'étude et, aussi, ta persévérance... Tu parleras le bengali de façon à me faire honneur.

— Je l'essaierai, tout au moins.

— Tout cela est très gentil, mes enfants, reprit Mme Dariel, mais, je le répète, notre cher voyageur doit être accablé. Laissons-le donc se retirer dans sa chambre. Il a besoin de sommeil. — Nous causerons demain.

— Eh bien ! !... Et les superbes présents apportés des Indes, murmura Alice, quand les verra-t-on ?

— Avec toi, la curiosité ne perd jamais ses droits, fit Marius en riant. Tu verras mes cadeaux demain.

— Demain !... oh !... non.. Ce soir... tout de suite !

— Elle est sans pitié, ma petite sœur ! En arrivant, je ne puis,

cependant, commencer par la contrarier... Ouvrons donc, sans tarder, le coffre aux présents.

Et le jeune homme, très vivement, se dirigea vers l'antichambre, où il avait fait déposer ses bagages...

Il rentra aussitôt, traînant un coffre volumineux qu'il plaça au beau milieu du salon.

Malgré ses serrures compliquées, le couvercle fut promptement enlevé, Marius connaissant à fond le secret de toutes ces fermetures.

Debout, autour de la caisse, un peu inclinées, afin de voir plus tôt son contenu, les jeunes filles attendaient avec impatience que les derniers voiles, recouvrant les précieux objets, fussent complètement enlevés.

Enfin, Marius souleva délicatement de légers papiers de soies et une triple exclamation admirative retentit :

Une étoffe de pur cachemire, aux splendides dessins, avait fait naître ces cris joyeux.

— Des portières pour le salon de maman, dit Marius, des soies brochées écarlates pour recouvrir les fauteuils (ils sont si fanés). De moelleux foulards de Madras, d'un blanc crème, pour robes de bal ou de dîner.

Et, au fur et à mesure que le jeune homme retirait du coffre ces choses superbes, il les étalait, les faisait chatoyer à la lumière, les drapait de différentes façons, afin qu'on jugeât mieux de leur beauté.

De vaporeuses mousselines de soie, de diverses nuances, succédèrent aux somptueuses étoffes admirées d'abord. Puis des écharpes aux teintes changeantes, d'autres lamées d'argent et d'or, d'autres encore, criblées de perles minuscules, aux extrémités ornées de longues franges, souples et légères comme des plumes.

Il y avait même quelques mètres de ces brillants cotons de Madras, à larges raies éclatantes, dans lesquels les femmes hindoues se

taillent des pagnes qu'elles jettent en travers d'une épaule à l'autre, et même des jupes courtes, laissant voir leurs fines chevilles ornées d'anneaux d'or.



Enfin Marius souleva de légers papiers.

Emues, ravies, Hélène et Alice ne se lassaient pas d'admirer ces magnifiques produits des Indes.

— Mais tu t'es ruiné, mon pauvre enfant ! s'écria enfin Mme Dariel. Tu as dépensé tes petites économies pour nous offrir ces merveilles !... Ce n'est pas raisonnable, je vais te gronder !

— Attends un peu, maman ; tu me sermonneras dans un instant! Tu n'as pas encore tout vu !... Tu me gronderas pour la totalité.

Et, en disant cela, Marius retira des poches de sa jaquette trois mignons écrins qu'il ouvrit aussitôt.

Sur le velours cerise du plus grand étincelait un magnifique bracelet, brodé de pierreries, et fermé par une pensée aux feuilles d'améthyste et de brillants.

Un superbe rubis, monté en broche, jetait ses feux éblouissants au fond du second, et, dans le satin bleu du troisième, se cachait à demi une paire de boucles d'oreilles en perles fines d'un blanc irisé.

Souriant, heureux, Marius tendit à sa mère l'écrin qui renfermait ie bracelet.

— Marius !... Qu'as-tu fait ? C'est trop beau pour moi !... s'écria Mme Dariel, riant et pleurant à la fois.

— Rien ne saurait être trop beau pour toi, mère chérie, répondit le jeune homme avec sentiment.

Puis, tendant, de chaque main, un écrin à ses sœurs :

— A ma bonne Hélène, ce rubis étincelant, continua-t-il ; à ma blonde Alice, cesper les qui s'harmoniseront si bien avec sa blancheur.

Il y eut un silence où l'émotion se mêlait à une joyeuse extase.

Enfin, les exclamations, les remerciements éclatèrent.

— Ne me remerciez pas, je vous en prie, dit Marius, le plaisir que vous éprouvez en recevant ces joyaux ne saurait être comparé au bonheur que j'ai ressenti en les achetant pour vous en faire hommage. J'ai commencé à mettre un peu d'argent de côté, dès mon

arrivée au Bengale, et, comme vous le voyez, j'ai pu, sur mes économies, obtenir un résultat.

— Que de privations tu as dû t'imposer, mon ami ! murmura Hélène dont les yeux étaient humides.

— Point. J'ai trouvé de très bonnes occasions et j'en ai profité, voilà tout. J'aurais voulu vous apporter, dans mes malles, les produits de l'Inde entière. Vous n'en voyez qu'un faible échantillon.

— Mon cher Marius ! Mon bon fils ! !

Et Mme Dariel, prenant à pleines mains la tête du jeune homme, couvrit de baisers son front bruni.

— Merci, Marius, dit Alice, en se plaçant devant une glace et en approchant de ses joues les deux perles transparentes... Que je suis donc contente d'avoir des perles ! C'est qu'elles me pareront à merveille ! Quel dommage que ces bijoux soient d'un prix exorbitant !... Si des boucles d'oreilles sont si jolies que peut donc être un collier ?

— A trois rangs, pour le moins, s'écria Marius, voyez-vous cela !... Elle n'est jamais qu'à moitié contente, cette petite Alice !... Eh bien !... que va-t-elle dire ?... Pour compléter mes cadeaux, j'ai apporté une boîte du superbe indigo que j'ai fait fabriquer, et je demande à ce que cette boîte soit précieusement conservée, en souvenir de mon séjour à l'indigoterie.

— As-tu apporté aussi un crocodile dans tes malles ? demanda Alice, d'un ton moqueur.

— Non, mais de superbes oiseaux qui feront l'ornement de la console. Voyez et admirez !

Et, une fois encore, plongeant ses mains dans l'inépuisable coffre, Marius en sortit la boîte d'indigo d'abord, puis quelques mignons oiseaux dont le plumage éblouissant semblait criblé de pierres précieuses.

Un même murmure d'admiration salua l'apparition des ravissantes créatures.

— Dès qu'ils seront montés sur des branches artificielles, je les peindrai, dit Hélène... Je n'en ai jamais vu d'aussi jolis !

La boîte d'indigo fut ouverte. On se récria sur la beauté du bleu. Mme Dariel voulut que son fils lui fît don de cet échantillon de ses études pratiques.

— J'apporte à mes patrons plusieurs de ces boîtes, reprit le jeune homme, M. Lobe va être enchanté.

— Cela fera du tort aux cloches, remarqua Alice, qui ne perdait pas une occasion de placer un mot ironique, l'indigo va devenir le rival des grelots !...

— Et pourquoi non ?... répliqua Marius... Ce sera même très juste, car si sa fonderie a fait M. Lobe millionnaire, son indigoterie le fera dix fois plus riche. Sur ce, gentille railleuse, je demande la permission d'aller prendre un peu de repos.

Et, après avoir, une fois encore, embrassé sa mère et ses sœurs, le jeune homme s'enfuit vers sa chambre, en s'écriant :

— Oh ! que c'est bon de pouvoir vous dire :

— A demain !

— A demain !... cher Marius, répondit-on en chœur. Dors bien !... Fais de beaux rêves !

— Eh ! parbleu ! Je rêverai que je suis revenu auprès de vous, tout simplement. — Quel songe plus charmant pourrais-je faire, surtout en ayant, même dans mon sommeil, l'intuition de l'heureuse réalité ?

. . . .

Dès le lendemain matin, Marius se rendit à la villa des Ormes.

M. et Mme Lobe l'accueillirent avec une joie affectueuse et le retinrent pour la journée. Ce n'était pas de trop, d'ailleurs, pour que

le jeune homme pût rendre compte à son patron des résultats de son séjour aux Indes.

Marius entra dans des détails qui paraîtraient oiseux ici. Aussi, ne les reproduirons-nous pas.

Ainsi qu'on peut le penser, il fut longuement questionné sur la plantation, sur l'indigoterie et, aussi, sur l'habitation dont il avait déjà, par lettre, essayé de décrire les splendeurs.

— Décidément un voyage aux Indes s'impose pour nous, ma chère amie, dit M. Lobe à sa femme. Il serait ridicule, vraiment, de posséder une pareille propriété, sans y séjourner de temps en temps. Et je vois Marius obligé de nous accompagner là-bas, pour nous faire les honneurs de notre somptueuse demeure. Il s'y trouvera, à notre arrivée, beaucoup mieux chez lui que nous-mêmes.

C'est donc convenu, mon cher Marius, dans quinze ou dix-huit mois au plus, vous nous piloterez au Bengale ?

— Avec plaisir, mon cher patron. Ne suis-je pas de cœur tout à vous ? Seulement, permettez-moi de vous prier de laisser ignorer à ma mère et à mes sœurs qu'un second voyage est projeté.

— Entendu !... mon ami ! Il ne faut pas mettre une note triste dans la joie de votre chère famille. Et d'ailleurs, qui empêchera ces dames d'être du voyage ?

— Je doute que ma mère s'y décide, Monsieur. Sa faible santé ne supporterait pas ce climat brûlant. Alice est aussi trop délicate.

— Bah !... Nous verrons !... En attendant causons affaires.

Je vous donne la quinzaine pour être tout à Mme Dariel et à vos sœurs. A partir de ce congé, vous reprendrez votre service ici, avec le double d'appointements.

— Dix mille francs !! s'écria Marius, devenu pâle de joie. Ah ! que vous êtes bon ! Merci !!

— Ne me remerciez pas, mon ami. Je ne m'en tiendrai pas là, cer-

tainement. Vous êtes un intelligent travailleur, et je me promets de vous récompenser, un peu plus tard, suivant vos mérites.

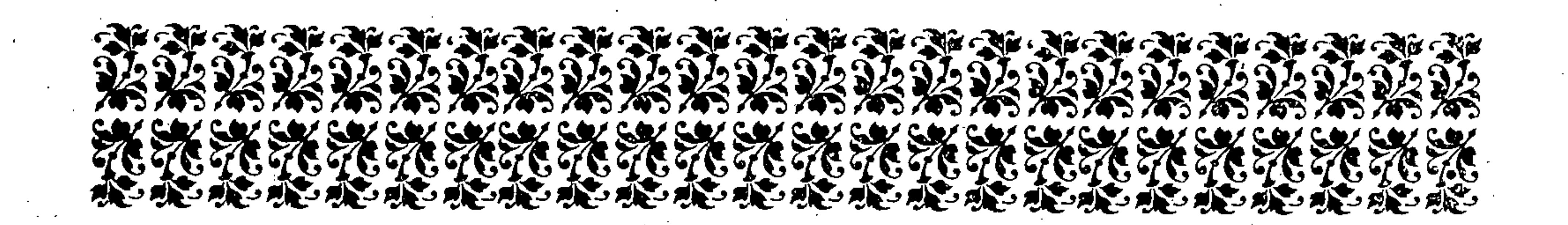
— Grâce à vous, mon cher patron, nous sommes riches, à présent.

— Pas encore ! mais cela viendra. Soyez sans inquiétude sur l'avenir !

Marius, ému et heureux, ne rentra à Paris que fort avant dans la soirée.

Je vous laisse à deviner si la bonne nouvelle qu'il apportait fut bien accueillie ? On dormit encore très peu, cette nuit-là, dans le coquet appartement du cinquième.





XVIII

FÊTE INTIME

Elle fut charmante la soirée que Mme Dariel donna à ses amis pour fêter le retour de son fils.

Profitant du congé accordé à Marius par son patron, l'heureuse mère se hâta d'adresser ses diverses invitations, et nous devons dire qu'elles furent acceptées avec le plus gracieux empressement.

Peu nombreuse, d'ailleurs, devait être la réunion.

M. et Mme Lobe, le docteur Fabé, quelques amies d'Hélène et d'Alice, avec leurs familles, deux ou trois camarades de Marius, la composaient. Toutes ces personnes étaient des habituées de la maison et se connaissaient entre elles.

La fête qu'on préparait à l'Hindou (comme le disait cette rieuse Alice) était tout à fait celle de l'amitié.

Un dîner et une sauterie devaient en faire tous les frais.

Dès le matin de ce grand jour, les jeunes filles ornèrent la salle à manger de feuillages et de fleurs. Le salon, déjà si joli, fut décoré d'une façon charmante pour le petit bal qui devait suivre le dîner.

Avec son goût exquis, Hélène sut faire de la terrasse un magnifique salon de conversation et de repos.

Une large tente, formant d'élégantes draperies, fut étendue au-

dessus des arceaux qui faisaient au jardin aérien une voûte de roses grimpantes, de volubilis et de glycines. Grâce à ce velum, on serait là absolument à l'abri des regards indiscrets.

Devant les lauriers et les palmiers qui masquaient le devant de la terrasse, on avait glissé des chaises et des tabourets. Les bancs, placés aux deux extrémités, avaient été transformés en moelleux divans à l'aide de coussins garnis d'étoffes soyeuses.

C'était en cette serre ravissante que les mamans devaient se retirer pour laisser la place aux danseurs, dont elles pourraient suivre les gracieuses évolutions.

La journée brûlante promettait une tiède soirée. Il ferait bon sur la jolie terrasse que l'artiste main d'Hélène avait su changer en un boudoir délicieux.

Dès sept heures, un élégant couvert attendait les convives et un luxe inusité de lumière égayait l'appartement.

Déjà, Mme Dariel et les jeunes filles étaient prêtes à recevoir leurs invités.

D'une suprême distinction dans sa toilette de satin noir, sans aucun ornement, Mme Dariel semblait charmante, malgré la sévérité de son costume.

Hélène et Alice, coiffées sans prétention, parées de robes taillées dans les souples et chatoyants foulards rapportés des Indes par Marius, étaient ravissantes.

Peu à peu les invités arrivèrent et, à huit heures, on se trouva au grand complet.

Marius n'avait pas manqué de profiter de cette fête de famille pour présenter à Mme Dariel son ami René Langyr.

Avec sa grâce aimable et aisée d'homme du monde, sa belle figure brune et correcte, sa parfaite distinction, le nouveau venu produisit la meilleure impression sur Mme Dariel et ses invités.

— Maman, chers amis, prononça Marius avec rondeur, permettez-moi de vous présenter mon cher compagnon de voyage. C'est le plus charmant jeune homme de l'univers. Il en est aussi le meilleur! Je vous demande pour lui une partie de l'amitié que vous avez pour moi.



Hélène et Alice.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, dit M[me] Dariel à René, qui cérémonieusement s'inclinait devant elle. L'excellent ami de mon fils ne peut que devenir le nôtre.

— Combien je suis heureux de votre accueil, Madame, et profondément touché aussi. Permettez-moi de vous dire que je ne saurais, en effet, demeurer un étranger pour vous, car il y a longtemps que, par mon cher Marius, j'ai appris à vous connaître, à vous porter un affectueux respect.

Mme Dariel tendit, en souriant, la main au jeune homme, et lui désigna la place qu'il devait occuper à table.

Chacun se fit un devoir de témoigner une aimable sympathie à René, et le repas commença, avec un joyeux cliquetis de verres et de fourchettes.

Très gai fut ce dîner du retour.

Longuement, la conversation roula sur le Bengale que les deux jeunes gens venaient de parcourir.

Au dessert, on porta des toasts aux amis présents et absents. Le nom de Lumson fut souvent prononcé par Marius. Il n'oubliait pas cet ami, beaucoup moins jeune que lui, qui l'avait fraternellement patronné en ce pays inconnu, qui l'y avait habitué par sa charmante et franche cordialité.

Et les heures s'écoulaient en joyeux propos, en fines reparties, sans qu'on eût le temps, ni même l'idée de les compter.

Mais les petits pieds des jeunes filles ne tenaient plus en place. On avait parlé d'une sauterie. Et voilà qu'on semblait l'oublier.

De jolies moues commençaient à froncer les bouches roses.

Mme Dariel donna enfin le signal du bal, en quittant la table, au bras de M. Lobe.

Chacun la suivit au salon.

Alice se mit au piano et, pareille à l'éblouissante fée de l'harmonie, elle égrena, sous ses doigts légers, les notes cadencées d'une valse brillante.

Les couples se formèrent.

De la terrasse, où les personnes sérieuses s'étaient installées, le salon, brillamment illuminé, offrait un ravissant spectacle. Toutes, gracieuses et gentilles, les jeunes filles réunies là faisaient vaguement songer à une corbeille de fleurs, avec leurs toilettes blanches, roses ou bleues, qui chatoyaient sous le flamboiement du lustre.

Et toute cette belle jeunesse, entièrement au plaisir de l'heure présente, dansait, tournoyait, sans se lasser. Les lèvres souriaient, les yeux brillaient. Après une polka, une valse. Puis d'autres, d'autres encore. Les musiciens et les musiciennes, se faisant mutuellement des sacrifices, se succédaient au piano.

La nuit s'avançait cependant. Les parents raisonnables parlaient de se retirer.

Mais la voix entraînante du piano couvrait leur voix. Ils devaient se contenter d'absorber, pour prendre patience, les rafraîchissements délicieux qu'on leur servait.

Parmi les jeunes gens, Marius et René n'étaient pas de ceux qui montraient le moins d'entrain. Ils s'amusaient franchement.

— Décidément, disait Marius à son ami, si joli que soit le natche hindou, je lui préfère encore la danse française.

— Moi aussi ! répondait René. Il n'est rien de tel que les chères coutumes nationales.

Hélène et Alice ne cédaient leur place à personne. Elles s'en donnaient de tout leur cœur. Certes, Mme Dariel avait, dans son salon, de bien jolies jeunes filles, mais son Abeille et son Papillon les effaçaient toutes.

Ce n'était pas sans un grain d'orgueil maternel qu'elle le constatait.

Très bien élevé, René se montrait d'une courtoisie parfaite avec les deux sœurs. Absolument charmé, il les regardait discrètement tour à tour. On eût dit qu'il se demandait laquelle était la plus jolie.

Et, sans doute, il ne savait encore à qui décerner la palme.

En attendant, il se montrait aimable, spirituel, causeur charmant.

On dansait encore à l'aube.

Les étoiles s'éteignirent avant les bougies, et le cotillon, organisé par les deux sœurs, dura jusqu'au jour.

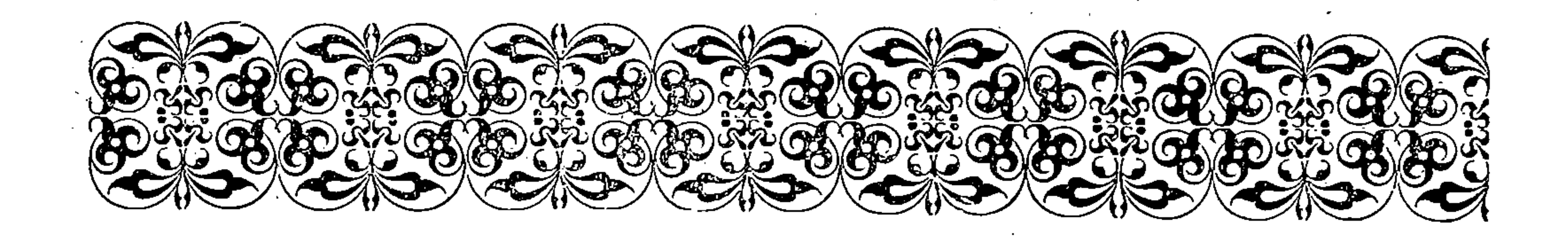
Il fallut enfin rentrer chez soi.

Les mamans s'enveloppèrent dans leurs manteaux de soie, les jeunes filles jetèrent sur leurs épaules des mantes blanches ou roses, enfouirent leurs têtes mutines sous les capuchons de dentelles. Puis les adieux s'échangèrent, accompagnés de frais éclats de rire et de gais refrains sautillants.

René se retira l'un des derniers, non sans avoir demandé à Mme Dariel la permission de revenir lui présenter ses devoirs.

— Bien volontiers, Monsieur, lui fut-il répondu avec le plus aimable sourire.





XIX

DEMANDE EN MARIAGE

Quelques jours après la jolie fête donnée en son honneur, Marius reprit son travail de comptabilité dans les bureaux de M. Lobe.

Le bonheur régnait au foyer des Dariel. Après tant de larmes, le sourire renaissait dans tous les yeux, sur toutes les lèvres.

Souvent, Marius se félicitait, devant Hélène, du succès de ses travaux, de la joie qu'il éprouvait à contribuer, pour une grande part, au bonheur des siens.

Alors, Hélène, émue et grave, le prenait doucement par la main et, le conduisant devant le portrait de grand'mère, elle lui disait :

— Souviens-toi de ses sages conseils. Ils ont été et seront toujours ton égide. Ta soumission à son dernier désir a fait ton bonheur et le nôtre. D'au delà de la tombe, elle t'a montré ton devoir et ta voie. Elle savait mieux que toi ce qu'il te fallait, pauvre grand'mère !

— C'est vrai ! répondait le jeune homme ému, mais je n'oublierai pas, non plus, ma chère Hélène, que tu as été, entre elle et moi, une douce et persuasive médiatrice.

L'existence de nos amis s'écoulait donc dans une quiétude parfaite. Pour Marius et Hélène surtout, les heures fuyaient rapides, entièrement consacrées à l'art et au travail.

Le succès inespéré qui récompensait les efforts du frère et de la sœur, les encourageait encore dans la sérieuse et intelligente voie qu'ils suivaient.

La vie était, à la fois, calme et gaie, chez Mme Dariel. De jolies parties à la villa des Ormes, des soirées intimes dans l'appartement familial, composaient, chaque semaine, une série de distractions, amicales et simples, propres à reposer le cœur et à charmer l'esprit de nos différents personnages.

René Langyr était convié à chacune de ces modestes réunions. Ayant été autorisé, par Mme Dariel, à lui faire quelques visites, il avait fini par profiter de toutes les circonstances pour paraître dans le salon de l'aimable femme.

Charmant, du reste, nous croyons l'avoir dit. D'une courtoisie discrète et de bon aloi, il était parfaitement accueilli par les amis qui formaient le cercle habituel de la famille.

Marius souriait des assiduités de son ami. Il en avait promptement deviné le motif et, dans son for intérieur, il se disait :

— Mais ce pauvre René ne peut nous quitter, vraiment. Il m'amuse ! Sans qu'il s'en doute, je vois poindre le bout de l'oreille. La grâce de ma tournure n'est évidemment pour rien dans la satisfaction qu'il semble éprouver à se trouver parmi nous. Mais les yeux brillants de mes jolies sœurs pourraient bien être l'aimant qui attire et fascine cet aimable ami.

A coup sûr, l'une d'elles l'a ébloui.

Mais laquelle ?

Est-ce l'Abeille ? Est-ce le Papillon ?

Or, c'était Alice, la charmeresse.

Marius avait deviné une partie du secret que René croyait avoir si habilement dissimulé.

Dès sa première visite, le jeune homme avait été séduit par la beauté, les talents des deux jeunes filles et, vraiment, il n'eût su dire, d'abord, laquelle lui plaisait le mieux. Mais, peu à peu, l'attrayante musicienne l'avait absolument captivé et il avait laissé son cœur aller vers elle.



Mme Dariel reçut officiellement René Langyr.

Certes, il admirait Hélène, mais Alice, avec sa grâce indolente, son rire enfantin et sa verve railleuse, n'avait guère tardé à fixer sa pensée. Bientôt, il n'avait eu qu'un but : demander la main de la jeune fille et l'obtenir.

Il s'en ouvrit à Marius, en le priant de l'appuyer auprès de Mme Dariel.

— Je ne demande pas mieux, répondit le jeune homme, très ému, mais, à ton mariage avec ma sœur, il y a un grave empêchement.

— Et lequel, je te prie ?

— Ta fortune, mon ami ! Nous ne sommes pas riches.

— Le travail n'est-il pas un trésor, mon cher Marius, et la richesse n'entrera-t-elle pas ici, à coup sûr, par le travail ? D'ailleurs, j'ai de la fortune pour deux, et c'est un honneur pour moi de faire partie de ta famille.

— Que ton vœu s'accomplisse donc, mon cher René. Tu ne saurais croire quelle joie j'éprouve à la seule pensée de te nommer mon frère !

Ils se serrèrent cordialement les mains, et cette fraternelle étreinte devint entre eux comme une solennelle promesse.

Le lendemain, Mme Dariel, prévenue par son fils, reçut officiellement René Langyr qui, on le devinera aisément, n'eut pas de peine à obtenir son consentement.

Alice se garda bien de refuser la fortune qui se présentait à elle sous les traits d'un beau jeune homme.

Elle accepta René pour fiancé.

Alors, une joie profonde emplit le cœur de chacun des siens.

Seule, Hélène éprouva un sentiment d'amertume qu'elle ne put tout d'abord réprimer. Un moment elle avait cru que René l'avait distinguée. N'était-elle pas l'aînée? Sans en tirer vanité, elle se savait jolie ! Elle n'ignorait pas, non plus, que son réel talent lui prêtait un prestige !

Pourquoi donc René ne l'avait-il pas remarquée ?

Tout simplement parce que sa sœur, comme toujours, l'avait éclipsée.

Mais enfin qu'avait-elle donc de moins qu'Alice ?

A celle-ci, les joies mondaines !

A elle, l'incessant labeur... la médiocrité !

Leur part, dans le passé, n'avait jamais été égale !

Et, sans doute, elle ne le serait pas davantage dans l'avenir ?

Alice était le Papillon aux ailes éblouissantes.

Elle n'était, elle, que l'Abeille modeste et laborieuse !

Un profond sentiment de tristesse l'envahissait. Elle se sentait humiliée !

Mais cette faiblesse morale ne fut que de courte durée. L'âme généreuse et fière de la jeune fille ne tarda guère à réagir.

Bientôt Hélène rougit du sentiment qu'elle éprouvait.

— Quoi !... Devant sa sœur aimée, s'ouvraient les plus brillants horizons, et elle, au lieu d'être ravie, se sentait mordue au cœur par une inexplicable souffrance !

Serait-elle donc envieuse ?

Comment avait-elle pu ouvrir son âme à de pareilles pensées ?

Elle lutta quelques jours, pauvre Hélène !

Mais sa haute raison, sa fermeté, son habitude de l'abnégation, l'eurent promptement aidée à se vaincre.

Confuse, elle ne garda, comme une sévère leçon contre elle-même, que le souvenir de cette lutte douloureuse qu'elle venait de subir.

Et, sans arrière-pensée, elle partagea la joie qu'on manifestait autour d'elle.

Alice vivait dans un perpétuel enchantement. Elle ne recevait que d'amicales visites, n'entendait qu'un ravissant concert de compliments, de félicitations.

On la comblait de présents.

Mme Lobe, qui l'aimait beaucoup, lui avait offert de splendides diamants.

Chaque famille amie s'était empressée d'envoyer à la jeune mariée quelque témoignage d'affection.

Les pièces d'argenterie, les élégants bibelots, les jolis bronzes, fraternisaient sur les tables et les consoles en un superbe désordre.

Et, chaque jour, quelque nouveau souvenir prenait place au milieu des autres.

La corbeille offerte par l'heureux fiancé était une merveille, mais nous ne nous attarderons pas à énumérer les éblouissants joyaux, les soieries et les dentelles qu'elle contenait.

René Langyr n'avait rien trouvé de trop beau pour sa fiancée.

Il était fort riche, d'ailleurs, l'aimable René, et, à vingt-cinq ans, libre de disposer de sa fortune, car il avait eu le malheur de perdre ses parents lorsqu'il était encore enfant.

Très sérieux, le jeune homme savait faire un noble usage de sa fortune. Doué d'un cœur généreux, il se plaisait à répandre autour de lui les bienfaits et les dons.

Mme Dariel le trouvait accompli. Il était bien le gendre de ses rêves!

Cependant Hélène aussi avait tenu à offrir à sa sœur un cadeau de mariage, mais un cadeau tout artistique.

Elle avait fait d'Alice un ravissant portrait, digne de figurer à une exposition.

En pied, idéalement jolie dans sa blanche toilette de mariée, la jeune fiancée se détachait sur un délicieux fond de feuillages et de fleurs. Autour d'elle, au-dessus de sa tête, encadrée dans les plis vaporeux du voile, jusque sous ses pieds menus, chaussés de satin, flottaient et s'enroulaient des guirlandes de roses dont l'éclat faisait encore ressortir sa grâce virginale et charmante.

C'était superbe ! comme peinture et comme composition.

Hélène avait produit ce chef-d'œuvre en cachette. Après avoir, en toute hâte, pris le croquis d'Alice, pendant qu'on essayait à celle-ci sa toilette de fiancée, elle s'était, chaque jour, enfermée plusieurs heures dans sa chambre, et, rapidement, avait conduit son travail à

bonne fin. Elle était demeurée, nous devons le dire, plus d'une nuit devant son chevalet. Elle avait mis tout son talent et toute son âme à reproduire l'attrayante image de sa sœur.

Mais aussi, quel succès !!...

Nous renonçons à exprimer la surprise et la joie des deux fiancés, l'admiration de Mme Dariel, celle de Marius.

Les larmes aux yeux, Alice, à la fois touchée et flattée, s'était jetée dans les bras de l'artiste, en lui murmurant de douces paroles de gratitude et de tendresse.

— Ne me remercie pas, avait répondu Hélène radieuse, mais garde ce portrait comme un cher souvenir, comme un symbole du bonheur constant que je te souhaite. Puisse ton existence, mon Alice bien-aimée, s'écouler ainsi, au milieu de sentiers fleuris... Puisses-tu, toujours, poser tes petits pieds sur un tapis de roses, et n'arrêter ton regard que sur des choses aimables et riantes.

Charmé, mais surtout en proie à une vive émotion, René avait tendu la main à la jeune artiste en lui disant :

— Quel talent et quel cœur vous possédez !... Je suis heureux et fier en pensant que, bientôt, vous serez ma sœur.

De nombreux amis vinrent admirer l'œuvre d'Hélène, puis la ravissante toile fut emportée au joli petit hôtel que les futurs époux devaient habiter aux Champs-Elysées.

Enfin, la cérémonie nuptiale eut lieu.

Du consentement de tous, elle fut aussi simple que possible.

On n'y convia que le cercle restreint des amis sincères, et ce fut au milieu de ce groupe choisi que les jeunes fiancés se rendirent à la mairie pour y échanger le solennel serment.

Inutile de dire que la grâce et la beauté de la mariée furent des plus remarquées et qu'un léger murmure admiratif, s'élevant de la oule des curieux, la salua au passage.

Elle était belle, en effet, la blanche fiancée, dans sa longue robe aux pâles reflets d'argent. Sous son voile transparent, retenu par la guirlande d'oranger, son fin visage, à l'expression modeste et souriante, attirait tous les regards et les charmait.

Après la cérémonie, les mariés et leur élégant cortège revinrent à la maison aux terrasses, Mme Dariel ayant tenu à offrir, dans son modeste appartement, un lunch à tous ses invités.

Ce lunch fut somptueux et charmant. Un entrain de bon aloi s'y imposa et, quand le champagne fut versé dans les fines coupes de cristal, tous les cœurs s'unirent en un même toast porté aux nouveaux époux.

Chacun vint s'incliner devant la mariée. Chacun voulut l'embrasser ou baiser sa main mignonne. Un doux concert de souhaits amis s'éleva autour d'elle, et la salua à l'entrée de sa nouvelle et sérieuse existence.

Fort attrayante dans sa toilette de soie rose, Hélène remplit, avec une grâce incomparable, ses délicates fonctions de demoiselle d'honneur.

Pas un nuage n'assombrit son front pur.

Ce fut sans la moindre arrière-pensée, sans l'ombre d'un regret, qu'elle se livra à sa joie fraternelle.

Elle avait perdu jusqu'au souvenir de l'heure de défaillance qui, un instant, l'avait troublée dans le secret de son âme.

Après un repas tout intime, Alice et René prirent place dans un élégant coupé, capitonné de satin bleu et attelé de deux fringants chevaux gris.

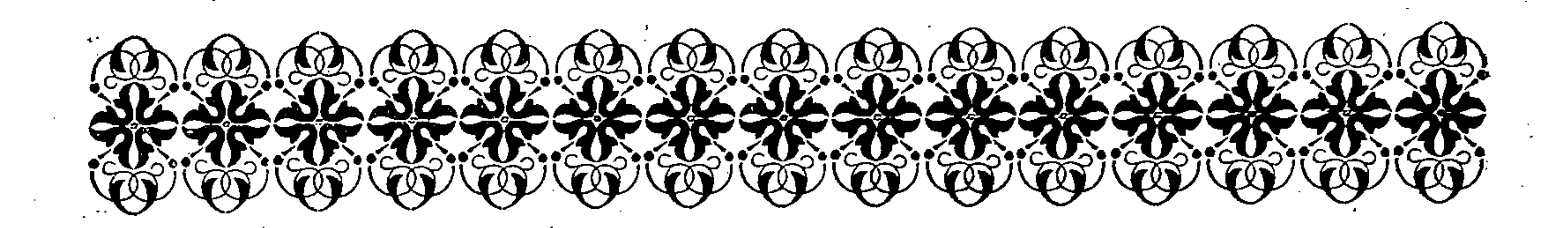
Ce magnifique équipage était un cadeau du marié à la mariée.

Les adieux d'Alice aux siens ne laissèrent pas d'être touchants. Depuis le matin, la jolie enfant croyait vivre dans un rêve enchanté, mais l'heure du départ produisit sur elle l'habituelle émotion et,

malgré la joie que chacun ressentait, il y eut bien des larmes versées.

Les fiancés partaient, ce même soir, pour l'Italie, et trois mois, au moins, devaient s'écouler avant leur retour.





XX

DERNIER ADIEU

Le petit hôtel de René Langyr était vraiment une charmante demeure, une bonbonnière où on avait su réunir la coquetterie et le confort. Bâti à l'angle d'une de ces avenues qui avoisinent les Champs-Elysées, il frappait tout de suite le regard du promeneur.

Construit en tuf, pierre blanche qui se prête à tous les caprices du ciseau, il était brodé comme une dentelle, ciselé comme un joyau. Un large perron, à double rampe, disparaissait sous le voile des rosiers et des lierres ; d'élégants balcons, ornés de balustres, rompaient l'uniformité de la façade. Un parterre, qui l'enserrait dans le velours de ses gazons et l'épais rideau de ses feuillages, ajoutait encore à son riant aspect.

Le rez-de-chaussée contenait les pièces de réception.

Une serre, délicieux jardin d'hiver, faisait suite au salon et le continuait, pour ainsi dire.

Cette serre, remplie de hauts palmiers, de fougères, de plantes exotiques de toutes sortes, était la merveille de cette jolie habitation. Tout y avait été combiné pour flatter le regard. Les murs disparais-

saient sous les lierres et les rosiers grimpants. Des orchidées aux bizarres fleurs de velours, des lianes souples, étoilées de neige, des cactus aux calices pourpres, y couraient en festons, s'y dressaient en massifs. Des draperies de soie écarlate, frangées d'or, encadraient les larges baies qui, des différentes pièces du rez-de-chaussée, donnaient accès dans cet agreste salon. De jolies tables, des sièges légers, étaient disposés çà et là. Dans les angles, de gracieuses statues, soutenant des torchères, se dressaient entre les feuillages et paraissaient être les blanches gardiennes de ce magnifique parterre.

Ce jardin intérieur semblait avoir été installé là, vraiment, pour bercer les rêveries de l'indolente Alice.

Tout de suite, du reste, et avec raison, elle en avait fait son boudoir favori, son buen-retiro.

Un appartement complet, au premier étage de l'hôtel, avait été mis à la disposition de la famille de Mme Langyr. Mais, au grand désappointement des jeunes mariés, Mme Dariel, très touchée de l'offre de son gendre, ne l'en avait pas moins, d'accord avec Hélène et Marius, formellement refusée. Tous les trois tenaient à leur indépendance et, malgré les prières d'Alice et de René, ils avaient continué d'habiter leur modeste appartement.

Depuis que son gendre et sa fille étaient revenus d'Italie, l'existence de Mme Dariel et celle de ses enfants semblaient être un enchantement continuel.

René et Alice, excellents l'un et l'autre, comblaient d'attentions leur chère famille. Bien qu'ils n'habitassent pas sous le même toit, ils se quittaient très peu, néanmoins.

Une année s'écoula et une mignonne petite fille vint mettre le comble au bonheur de nos amis.

On la nomma Lucienne comme Mme Dariel et, naturellement, cette

dernière devint folle de l'enfant, ainsi que ne manquent pas de le faire toutes les grand'mères en pareil cas.

Il n'y eut bientôt plus personne, pas même Alice, de semblable à sa petite fille.

— C'est la huitième merveille du monde ! disait René en riant.



Une mignonne petite fille.....

Mme Dariel fut jalouse du sourire de l'enfant, de ses regards caressants. Elle voulut son premier baiser et guetta, sur ses lèvres roses, ses premiers bégayements, pareils à quelque doux et incompréhensible gazouillis d'oiseau.

Chaque jour était, pour elle, une nouvelle fête.

C'était trop beau !

Pauvre Mme Dariel ! Une ombre douloureuse allait s'étendre, une fois encore, autour d'elle, et troubler la quiétude de son existence.

De nouveau, Marius allait faire un lointain voyage.

M. et Mme Lobe s'étant décidés à se rendre au Bengale, pour quelques années, le jeune homme se voyait dans la nécessité de les accompagner, car ils jugeaient sa présence auprès d'eux indispensable.

C'était chose convenue depuis longtemps entre Marius et ses patrons, mais on doit se souvenir que le secret, sur ce projet de

voyage, avait été gardé vis-à-vis de Mme Dariel et de ses filles, dans la crainte de les affliger à l'avance.

L'annonce de cette nouvelle et longue absence de son fils porta un coup douloureux à Mme Dariel.

Elle avoua que ce départ lui paraîtrait encore plus pénible que le premier.

Elle eût bien désiré retenir Marius, mais la pensée de l'avenir du jeune homme et le sentiment de gratitude qu'elle ressentait pour M. et Mme Lobe, l'obligèrent à dissimuler son chagrin. Pourtant, elle le montra plus qu'elle ne l'eût voulu.

Souvent, depuis qu'elle s'occupait des préparatifs de voyage du jeune homme, celui-ci la surprenait tout en pleurs.

— Voyons ! chère maman, lui disait-il, péniblement affecté lui-même, pourquoi es-tu si peu raisonnable ? Un voyage au Bengale n'est pas chose si effrayante, après tout ! J'y suis allé ! J'en suis revenu !

— Sans doute, mon ami, répondait Mme Dariel, en souriant à travers ses larmes. Je comprends tout le ridicule que je me donne. Mais, c'est plus fort que moi. Ton absence, que je prévois si longue, me désole.

— Je t'ai ramené des Indes un second fils, chère mère !

— J'aime René ! Mais il ne peut remplacer mon cher Marius.

— Bonne mère ! Le temps de mon absence s'écoulera promptement. Et, d'ailleurs, qui t'empêchera de venir passer une année, et même deux, au Bengale, avec Hélène ? Soyez donc aussi braves que Mme Lobe ! Lancez-vous à travers les mers !

— Qui sait ? Cela pourra bien arriver !

— Tant mieux ! Mme Lobe le désire et l'espère !

Mme Dariel souriait, plaisantait même, mais elle ne pouvait surmonter sa tristesse.

Enfin, Marius quitta la France avec ses patrons.

Ce fut avec un inexprimable serrement de cœur que la mère et le fils échangèrent le baiser d'adieu.

Pendant de longs jours, après le départ de Marius, et malgré les douces railleries de ceux qui l'entouraient, Mme Dariel se montra péniblement impressionnée. Il lui semblait que jamais elle ne reverrait son fils bien-aimé.

En effet, elle ne devait plus embrasser Marius !

Le jeune homme n'avait pas encore atteint le but de son voyage, que, déjà, Mme Dariel était forcée de s'aliter, terrassée par la fluxion de poitrine qui allait l'emporter.

En quelques jours, elle fut enlevée à l'amour des siens, et la première lettre de France qui parvint à Marius lui apporta la douloureuse nouvelle de la mort de sa mère !





XXI

DOULEUR ET DIGNITÉ

HÉLÈNE demeura foudroyée par la disparition presque subite de Mme Dariel.. La jeune fille ne pouvait se faire à l'idée de son malheur et, pendant des mois, en dépit de son habituelle fermeté, il lui fut impossible de vaincre son cruel abattement.

Certes, Alice éprouvait un profond chagrin de la mort de sa mère. Au début, sa douleur s'était traduite par des crises qui avaient inquiété tout son entourage, mais elle n'avait guère tardé à se calmer et, son indolence naturelle reprenant le dessus, elle avait peu à peu laissé son âme s'engourdir dans une mélancolie qui, au bout de quelques mois, n'était plus que l'ombre de ses premiers regrets.

D'ailleurs, elle était si heureuse la charmante Alice, qu'il lui restait peu de temps à donner aux larmes. Avec l'égoïsme d'enfant gâtée qui faisait le fond de son caractère, elle s'abandonnait aux douceurs des heures présentes, et si sa pensée, un instant attristée, retournait vers le passé, elle se hâtait d'imposer silence à ses souvenirs.

Tout lui souriait.

Elle avait un mari modèle, une fillette ravissante. Elle était entourée d'un luxe qui flattait sa vanité. Le monde l'accueillait. En

un mot, elle vivait de l'existence qu'elle avait tant désirée, tant rêvée.

Hélène continuait sa vie laborieuse.

Entièrement adonnée à l'étude et à l'art, elle ne s'accordait que peu de distractions.

Après la mort de Mme Dariel, la jeune fille avait doucement refusé d'aller habiter chez sa sœur. Elle avait résisté aux instantes sollicitations de son beau-frère, même aux larmes d'Alice.

Il lui plaisait de garder son indépendance.

Elle aimait son modeste appartement si plein de souvenirs, sa terrasse fleurie où Mme Dariel avait passé tant de douces heures. Pour rien au monde, elle n'eût voulu voir des étrangers installés au Foyer familial, causer ou rire dans ces chambres endeuillées où sa grand'mère et sa mère avaient exhalé leur dernier soupir.

Cela lui eût paru une profanation.

Par un sentiment de dignité, facile à comprendre, Hélène n'avait pas voulu cesser de devoir son bien-être à son pinceau. Son art lui apportait une honorable et large aisance qui lui permettait, non seulement de vivre sans l'inquiétude du lendemain, mais encore de venir en aide à ceux qui étaient dans la gêne ou dans le besoin.

Elle se souvenait des jours de lutte et de misère, et son généreux cœur aimait à les éviter aux autres.

La mondaine existence de sa sœur ne pouvait convenir à la sérieuse jeune fille. Elle n'aurait pas voulu la partager. Le joli Papillon ne se plaisait que dans l'étourdissant tourbillon des fêtes, et la sage Abeille, au contraire, n'aimait que son calme et reposant intérieur. Entre les deux sœurs, c'était, à ce sujet, une charmante querelle, sans cesse renouvelée, qui, toujours, se terminait par un baiser.

Hélène, maternellement, reprochait à Alice sa vie frivole, sans but utile.

Parfois, la jeune femme se fâchait, mais, le plus souvent, elle riait.

— Voyons ! grondeuse Abeille, disait-elle, que me bourdonnes-tu là ? Tu sais bien que les papillons aiment l'éclat, le soleil, les fleurs. Voudrais-tu me condamner à me retirer, comme toi, au fond d'une ruche, pour y travailler constamment ? Mais j'y périrais d'ennui !

— Hélas ! c'est trop vrai ! soupirait Hélène. Mais pendant que tu chantes, que tu danses, que tu parais de salon en salon, ta petite Lucienne est seule avec les bonnes, la nourrice, que sais-je.

Pense-tu que mon cher bébé souffre de mon absence ? Lucienne dort à poings fermées quand je suis en soirée, et son réveil n'en est pas moins gai, le lendemain.

— Sans doute. Mais...

— Mais quoi ? Vas-tu me reprocher de paraître ici ou là, au bras de mon mari ! René est tout heureux de me présenter à ses nombreuses relations mondaines. Quel mal y a-t-il à cela, je te prie ?

— Oh ! pas le moindre ! Certes, ta fortune te permet le luxe et les plaisirs, et tu aurais tort de te soustraire à tes obligations mondaines, mais tu abuses, je trouve, de ces distractions qui te fatiguent et te font, parfois, négliger tes devoirs maternels.

— Tu me l'as déjà dit !

— Eh bien ! je le répète !

— Non ! tu le radotes, ma bonne Hélène. A t'entendre, on pourrait croire que je me soucie peu de ma petite Lucienne, quand, au contraire, je l'aime follement. Tu me fais de la peine.

Et les beaux yeux d'Alice se voilaient de larmes.

— N'en parlons plus ! reprenait, bien vite Hélène... Embrasse-moi et continue, joli Papillon, d'ouvrir tes ailes brillantes au feu des lustres.

— A la bonne heure ! Tu es plus aimable ainsi, mon Abeille

aimée. Cesse tout à fait ton importun bourdonnement, et tu seras le modèle des sœurs.

Et toujours la discussion finissait amicalement.

Hélène avait conservé l'ancienne bonne de sa mère, brave et digne femme d'une cinquantaine d'années, en qui elle avait une entière confiance. Une honnête ouvrière, pauvre et laborieuse, était devenue sa femme de chambre. Respectée et aimée par ces deux excellentes créatures qui la servaient avec un réel dévouement, notre artiste avait tout le loisir de cultiver son art magnifique.

Elle travaillait avec ardeur et les amateurs commençaient à offrir, de ces toiles, des prix très élevés.

Modeste, la jeune fille ne se souvenait qu'elle avait un superbe talent que pour tâcher de le perfectionner encore. Elle étudiait sans cesse, provoquant les critiques, afin de corriger les quelques défaillances de son pinceau. Aussi, d'année en année était-elle en progrès et son nom figurait-il déjà au Salon parmi les plus estimés.

Une correspondance suivie s'échangeait entre Hélène et Marius.

Le jeune homme se plaisait au Bengale. M. et Mme Lobe s'y plaisaient également, et leur séjour à l'indigoterie, dans leur merveilleuse villa, semblait devoir se prolonger.

Trois ans s'étaient écoulés depuis leur départ, et, cependant, ils ne parlaient pas encore de revenir en France.

Dans chacune de ses lettres, Marius engageait Hélène à faire un voyage aux Indes.

Il souffrait d'être, depuis si longtemps, séparé de ses sœurs.

— Je verrai, du moins, l'une de vous, écrivait-il, et cela me fera prendre patience. Comme artiste, tu auras tout à gagner en ce voyage, ma bonne Hélène. Que de merveilleux aspects tu trouveras à reproduire ici !

Laisse-toi donc tenter. Mme Lobe, presque aussi désireuse que

moi de te revoir, te réserve un charmant et maternel accueil.

La jeune fille était fort ébranlée par les instances de son frère. Elle avait une folle envie de parcourir ce pays inconnu, étrange et superbe. Un grand désir aussi de revoir plus tôt son cher Marius.

— Eh bien ! soit, se dit-elle un jour, j'irai au Bengale, et, dans un an ou deux, j'en reviendrai avec mon frère et ses patrons. Je vais faire là une jolie fugue. Que vont dire Alice et René ?

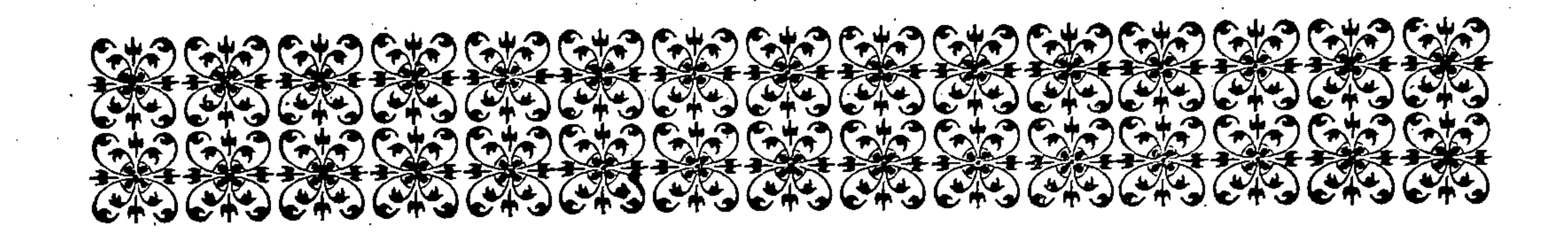
Et, tout de suite, elle écrivit à Marius qu'elle allait faire ses préparatifs de départ.

La lettre terminée, elle la cacheta et la laissa, bien en vue, sur son bureau.

— Dès demain, je la jetterai à la boîte, se dit-elle, rien ne presse. Le paquebot ne partira que dans quelques jours.

Et, souriante, très étonnée de sa résolution subite, elle se plaça devant son chevalet pour terminer un tableau commandé.





XXII

JOURS SOMBRES

En moins de deux heures, notre jeune amie eut mis la dernière main à son œuvre.

C'était une toile de moyenne dimension, représentant des touffes d'iris au bord d'un mince filet d'eau qui fuyait entre deux nappes de gazon. Simple de composition, mais d'un art exquis, cette toile, déjà achetée par un riche amateur, charmait dès le premier regard.

Hélène se recula, fermant à demi les yeux, ainsi que le font les peintres pour juger de l'effet de leur travail.

— Eh bien ! pensa-t-elle tout haut, je ne suis pas mécontente. Mes iris ont un ton chaud assez réussi. Pas trop mal, non plus, le fouillis de feuillages qui fait le fond de mon tableau. Que c'est donc joli, les fleurs ! C'est au Bengale que je trouverai de merveilleux modèles, je m'en réjouis à l'avance. Décidément ce voyage m'enchante !... Je rapporterai, de Bénarès, de ravissants souvenirs. Puis, quelle joie de revoir mon frère !... Pauvre Marius !... comme il va me parler de notre mère !... Que de larmes nous allons verser tous les deux !

Le sourire qui flottait sur les lèvres de la jeune fille s'effaça. Son visage s'attrista.

— Chère maman ! Elle avait promis de m'accompagner dans ce pays des merveilles, murmura-t-elle encore... Hélas ! j'irai seule !...

Elle posa doucement, dans sa boîte à couleurs, son pinceau qu'elle avait encore à la main, et passa son mouchoir de batiste sur ses yeux noyés de larmes.

En ce moment, on frappa légèrement à la porte de l'atelier-salon et, aussitôt, entra M. Langyr, le beau-frère d'Hélène.

— Vous !... René ! s'écria la jeune fille, en allant au-devant de lui, les deux mains tendues.

— Ma chère Hélène, je viens vous chercher... La voiture est en bas... Hâtez-vous !... Alice vous attend. Nous sommes dans la désolation !

— Qu'y a-t-il donc ? demanda l'artiste soudainement frappée de l'air étrange de son beau-frère, de sa pâleur.

— Lucienne est mal... très mal !! ma femme est folle de douleur !

— Ah ! mon pauvre René !... fit la jeune fille, dont les yeux, de nouveau, s'étaient emplis de larmes... Le temps de mettre un mantelet, un chapeau... Je vous suis !

Avec une fébrile vivacité, Hélène se prépara pour sortir, et, après avoir donné quelques ordres à ses deux bonnes, elle se précipita dans l'escalier, derrière son beau-frère.

Tous les deux prirent place dans la victoria qui avait amené M. Langyr, et, au trot des chevaux de l'élégant équipage, ils se dirigèrent vers le joli hôtel des Champs-Élysées.

. . . .

Un voile de deuil semblait être descendu sur la coquette habitation d'Alice et de René.

Au trouble, au désarroi et à la tristesse qui y régnaient, on eût pu croire que la mort en avait franchi le seuil somptueux.

Il n'en était rien encore, cependant, mais, néanmoins, si la terrible visiteuse n'était pas assise au chevet de la petite Lucienne, elle la frôlait déjà du bout de son aile noire.

Tout était à craindre !

L'enfant semblait agoniser sous la cruelle étreinte d'une fièvre typhoïde, et le docteur Maxime, le médecin des malheureux parents, donnait à peine de l'espoir.

En proie à une affreuse douleur, Alice avait complètement perdu la tête... Elle était incapable de soigner l'enfant adorée... Au lieu de disputer sa fille au terrible mal, elle ne savait que gémir et pleurer, étourdissant chacun par ses lamentations et paralysant le courage de son mari.

Au milieu de ce désordre moral, Hélène seule se montra calme... Sa douleur était profonde, pourtant, car elle portait une affection presque maternelle à la petite malade.

Mais elle était d'avis qu'on doit toujours lutter contre le mal, même sans espérance.

Après s'être fait expliquer comment la fièvre avait saisi Lucienne, elle essaya de raisonner sa sœur, lui démontrant la nécessité d'agir au lieu de pleurer... Voyant ses douces observations inutiles, elle engagea René à calmer sa femme, s'il le pouvait ; elle ranima en lui un vague espoir, le priant de la seconder sans faiblir dans les soins à donner à la malade.

— Armons-nous de courage, mon cher René, dit-elle, tant qu'un souffle de vie restera à Lucienne, la désespérance ne nous sera pas permise.

Puis, le visage tranquille et le cœur plein d'angoisses, elle s'installa auprès du petit lit de souffrances.

Avec le jeune docteur Maxime, ravi d'avoir semblable auxiliaire, elle disputa, jour et nuit, l'enfant à la mort.

Lucienne subit toutes les phases terribles.

Des jours, des semaines s'écoulèrent, sans que le docteur pût se prononcer sur son sort.

Infatigable dans son dévouement, sans crainte de la contagion, Hélene lui prodigua ses soins, avec René au désespoir.

Sans courage pour seconder son mari et sa sœur, sans force contre elle-même, Alice, méconnaissable, allait et venait, sans cesse, de sa chambre à celle de sa fille, pareille au spectre du désespoir.



Le jeune docteur Maxime.

Il suffisait de la voir pour être convaincu de l'insuccès de tout ce qu'on pourrait tenter contre le fléau.

Elle ne mourut pas, cependant, la petite Lucienne.

La maladie, à laquelle elle semblait devoir succomber, fut enfin vaincue par la science.

Le docteur Maxime se montra modeste. Il attribua à Hélène et à René la moitié de son triomphe.

Dans sa joie inexprimable, Alice eût dressé un piédestal aux trois êtres dévoués qui venaient de lui rendre sa fille. On la voyait renaître et, dans son expansive et reconnaissante tendresse, elle était vraiment touchante.

Dans la jolie demeure, des heures délicieuses succédèrent aux larmes.

On ne s'occupa plus que de l'enfant convalescente. Entre la jeune tante et les parents radieux, c'étaient de charmantes querelles à propos de Lucienne. C'était à qui surveillerait son sommeil, à qui lui ferait prendre ses légers repas, à qui la promènerait dans le jardin ensoleillé.

C'était donc vrai ! Elle était sauvée ! !

Seulement, en proie à une extrême faiblesse, Lucienne n'avait encore retrouvé ni ses jolis sourires, ni son enfantine vivacité.

Mais cela ne pouvait manquer de revenir peu à peu.

Hélène, voyant sa petite nièce hors de danger, songea à retourner à sa douce solitude, à ses chers pinceaux.

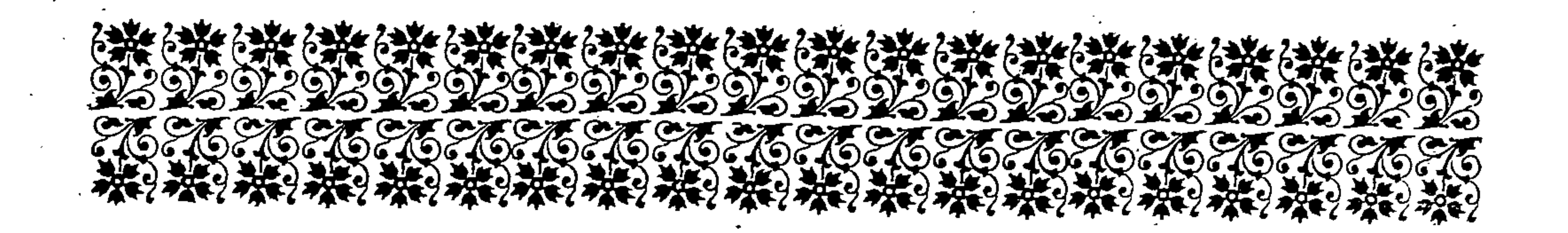
Et, malgré les protestations de sa sœur et de son beau-frère, elle rentra, un beau matin, dans son modeste appartement.

Elle y retrouva tout en ordre.

Auprès de la fenêtre, son chevalet était dressé, prêt à recevoir quelque nouvelle toile. Et, sur le coquet bureau, où elle l'avait laissée, se trouvait encore sa dernière lettre à Marius.

Elle sourit en l'apercevant.

— Eh bien ! pensa-t-elle, avec une nuance de tristesse, je crois que, pour cette année, mon voyage aux Indes ne sera qu'un rêve. Heureusement que je n'avais pas mis cette lettre à la poste. Quelle fausse joie c'eût été pour Marius ! Je ne puis partir d'ici à de longs mois. Qui sait si ma chère Alice n'aura pas encore besoin de moi ?



XXIII

GÉNÉREUX PROJET

Déjà la joie s'était enfuie du somptueux hôtel Langyr. L'aile sombre du malheur y planait encore.

De nouveau, René et Alice pleuraient !

Ce n'était pas la mort qui, cette fois, se dressait menaçante sur le seuil !

C'était quelque chose de plus triste, peut-être !

Lucienne vivait. Elle avait échappé au fléau, mais son jeune esprit avait sombré sous sa cruelle étreinte.

Depuis qu'on avait cru l'enfant hors de tout danger, des semaines, des mois, s'étaient écoulés, et elle n'avait pas recouvré sa vive intelligence. Ce qu'on avait d'abord attribué à l'inévitable faiblesse de la convalescence, paraissait devoir être, désormais, l'état normal de Lucienne. Ses forces étaient revenues, son appétit était excellent, sa mine superbe, mais son cerveau restait engourdi.

Le joli visage de la pauvre petite demeurait sans expression, son regard était vague, son sourire morne. Elle, si progressive, avant sa maladie, pour une fillette de cinq ans, semblait être tombée dans un état voisin de l'idiotie.

On eût dit qu'elle ne comprenait plus rien !

Un mutisme obstiné avait remplacé son gentil babil.

Tous les soins étaient prodigués à la pauvre mignonne, sans le moindre succès, hélas !

Et le docteur Maxime commençait lui-même à désespérer.

Le chagrin du jeune ménage était navrant.

René ne pouvait croire à ce naufrage de l'intelligence de son enfant, et voulait, quand même, combattre le mal.

Mais Alice, se laissant abattre, suivant son caractère, renonçait à toute lutte. Dans sa désolation, elle avait cessé de s'occuper de la chère petite. Elle ne cherchait pas à rallumer l'étincelle qui, peut-être, brillait encore faiblement dans son cerveau. Sans doute, elle l'entourait physiquement de soins, mais elle la laissait, au moral, s'engourdir de plus en plus, sans rien tenter pour déchirer le voile qui, chaque jour, semblait s'épaissir sur son esprit.

Très attristée aussi, Hélène ne perdait pas, cependant, son habituelle fermeté d'âme. Ainsi que son beau-frère, elle ne voulait pas renoncer à tout espoir. Avec une douce autorité, elle essayait de ramener un peu de calme dans les cœurs désolés du père et de la mère. Elle engageait sa sœur à lutter sans cesse contre le mal moral qui terrassait la petite Lucienne.

— Et comment puis-je lutter ? demandait Alice.

— Mais en parlant à ta fillette aussi souvent que possible, avec douceur, avec tendresse. En cherchant à chaque minute à éveiller son attention, à la fixer. Allons, de la fermeté, du courage ! Fais appel à toutes les ressources de ton esprit, à tout ce qui peut naître en ton cœur maternel. Epie en Lucienne le plus léger signe d'intelligence.

— Hélas ! son intelligence est morte ! répondait la jeune femme.

— Non, elle sommeille ! ! reprenait Hélène, avec force. A toi de l'éveiller !

— J'y userais ma vie, sans réussir. Impossible ! s'écriait Mme Langyr, tout en larmes.

— Oh! Pourtant, ma bonne Alice, il faut arracher cette chère petite à ces horribles ténèbres morales. Elle a eu la faculté de penser. Avec de la volonté, de la persévérance, une patience à toute épreuve, on doit pouvoir lui rendre cette faculté.

— Non, Hélène. Notre pauvre chérie ne renaîtra jamais à la vie intellectuelle.

Et les pleurs de la jeune mère redoublaient.

Hélène se taisait alors, n'osant pousser plus loin une discussion aussi cruelle, mais, dans son esprit, elle élaborait un projet.

Un matin, elle entraîna Alice dans la serre et, passant son bras sous le sien, elle la conduisit tout à l'extrémité, auprès d'un groupe de palmiers, qui étendaient leurs larges éventails au-dessus d'un élégant canapé en jonc doré.

Là, elle fit asseoir la jeune femme auprès d'elle.

Un instant, elles demeurèrent silencieuses, l'une et l'autre, laissant errer leurs regards sur le délicieux tableau qu'offrait le jardin d'hiver.

Rien ne pouvait être plus joli, du reste, que cette retraite fleurie.

Avec son encadrement de hautes plantes exotiques, de palmiers, d'orangers, d'arbustes charmants, la serre était véritablement merveilleuse. Les rayons du soleil, tamisés par des stores et par des feuillages, y répandaient une lueur ambrée qui mettait, sur chaque chose, son éclat adouci. Dans les volières aux grillages dorés, de splendides oiseaux voletaient, saluant de leurs gazouillements la blonde lumière.

— Que cette serre est donc belle ! fit tout à coup Hélène, je crois que je la préfère au jardin. Mais, ajouta-t-elle, en prenant entre les siennes les mains de sa sœur, ce n'est pas pour te vanter ton jardin

d'hiver que je suis venue te voir si matin, c'est pour te soumettre une idée qui me trotte par la tête depuis quelques jours.

— Dis ton idée, petite sœur.

— Il s'agit de notre Lucienne, reprit Hélène.

Alice devint très pâle !

— Encore !... interrompit-elle, avec une vivacité fébrile... Ah ! je t'en supplie !... n'abordons pas ce sujet, il m'est trop cruel !

— C'est d'espérance que je viens te parler, chère Alice !

— Il n'y en a pas !

— Je suis convaincue qu'il en reste encore, au contraire... Écoute-moi !

— Non !... Non ! — Tu me dis cela sans cesse. C'est comme une ironie !... Cela m'est douloureux... Tu te trompes, ma bonne Hélène, en espérant réveiller la pensée chez ma pauvre enfant... C'est une illusion !... Vois !... la science, elle-même, est impuissante !

— Elle l'a été jusqu'à présent, mon amie.

— Elle le sera toujours !

— Qui te prouve qu'elle a dit son dernier mot ?

— Tout ce qu'il a été possible de tenter n'a-t-il pas échoué !...

— Eh bien !... qu'on tente autre chose ! Vois-tu, ma chère Alice, j'admire beaucoup la science, je crois en elle, mais je crois davantage encore au doux pouvoir de la tendresse. Où la science échoue, le cœur peut triompher !...

Alice secoua douloureusement sa jolie tête... Un amer sourire crispa ses lèvres.

Mais Hélène ne tint aucun compte de son air incrédule et, doucement, elle demanda :

— Ma sœur, as-tu confiance en moi ?

— Plus qu'en moi-même, répondit Mme Langyr, avec un affectueux élan.

— Pleine et entière confiance ? insista la jeune fille.

— Aveugle !... s'écria Alice... Mais pourquoi cette question ?

— Parce que je serais heureuse d'avoir Lucienne avec moi... Veux-tu me la confier ?

— De tout mon cœur !... Mais... quelle est ton idée ? Que veux-tu faire ?

— Je veux essayer d'entreprendre cette guérison morale dont tu désespères.

— C'est une tâche aussi généreuse qu'elle est insensée, ma bonne Hélène...

— Qui sait !... Je mettrai toute mon âme dans les soins maternels que je prodiguerai à ton enfant. Rien ne me lassera. Je tenterai l'impossible, pour te rendre ta fille... Allons !... petite sœur !... Essuie tes larmes... Espère !... Espère encore !

— Tu serais donc fée !... ma chère Hélène ?

— Tu crois plaisanter !... J'ai, en effet, deux puissantes magiciennes à mon service... La tendresse et la volonté.

— Je le sais, ma sœur bien-aimée, et je te remercie... Mais, encore une fois, je ne partage pas ton espoir.

— Laisse-moi essayer !... Tu serais coupable en me refusant et, surtout, tu me ferais beaucoup de peine !

Longtemps, la dévouée jeune fille parla doucement à la pauvre mère désolée, cherchant à la convaincre... Enfin, elle la persuada, l'amena à accepter son offre...

Entre les deux sœurs, à la suite de ce sérieux entretien, un pacte affectueux fut conclu.

Il fut convenu que René et Alice voyageraient pendant au moins six mois, Hélène ne voulant pas être entravée dans la cure morale qu'elle entreprenait...

D'un autre côté, Hélène s'engagea à écrire, chaque jour, à M. et à

Mme Langyr. Elle promit aussi que le docteur Maxime viendrait, au moins, une fois par semaine, constater l'état physique et moral de la petite malade.

Un instant après, René fut mis au courant.

Il accepta aussitôt l'offre de sa belle-sœur.

Avec une inexprimable émotion, il dit à la jeune fille :

— Nous mettons en vous toute notre confiance, ma chère Hélène, ainsi que notre dernier espoir. Du fond du cœur, merci !...





XXIV

SUBLIME TACHE

Depuis deux mois, Alice et René, fidèles à leur promesse, voyageaient en Italie.

Bien des larmes avaient été versées à l'heure du départ. C'était le cœur plein d'angoisses que les malheureux parents s'étaient éloignés de leur petite Lucienne.

Comme le naufragé qui s'attache à la plus faible branche, ils avaient fini par se laisser prendre à cette lueur d'espoir que l'artiste avait, peut-être bien imprudemment, fait luire à leurs yeux.

Et ils étaient partis, en se disant :

— Notre bonne Hélène s'illusionne sans doute et, une fois encore, nous nous préparons une déception... Cependant qui sait ?

De son mieux, Hélène avait raffermi leur volonté chancelante, brusquant même leur départ, dans la crainte qu'ils ne vinssent à l'ajourner.

La jeune fille n'avait pas voulu habiter la somptueuse demeure de sa sœur. Elle avait amené la petite malade dans son tranquille appartement, jugeant qu'il était bon de changer les habitudes de l'enfant, et, aussi, d'éveiller, autant que possible, son attention par des aspects nouveaux.

Libre d'agir à sa guise, l'artiste se livra, avec une sorte de passion, à sa grande et noble tâche.

Tâche ingrate et difficile, il faut bien l'avouer.

Des mois s'écoulèrent sans apparent résultat.

Bien des fois, Hélène, désolée, dut s'avouer qu'elle s'était probablement bercée d'une trompeuse illusion. Souvent, elle pleura, regrettant d'avoir fait naître un irréalisable espoir chez les malheureux parents de la chère petite.

Cependant, elle ne se rebuta pas,

Avec une inaltérable patience, elle se mit à la portée de cette enfantine intelligence endormie. Par tous les moyens, elle chercha à rallumer le flambeau, à peu près convaincue qu'il gardait encore une lueur.

Elle usa du charme de sa douce voix, chantant, chaque jour, à la fillette, de suaves et berceuses mélodies.

Avec une gracieuse bonté, elle parlait à Lucienne qui ne paraissait pas la comprendre, qui, jamais, ne lui répondait.

Elle montrait à la pauvre mignonne, les fleurs, les oiseaux, les étoiles, lui décrivant, d'une façon concise, mais simple et claire, leurs surprenantes beautés, leurs différentes attributions.

Chaque jour, elle donnait à l'enfant une véritable leçon de choses, lui expliquait les divers bruits qui frappaient son oreille, et lui contait tantôt des histoires gaies pour essayer de l'amuser, tantôt des récits tristes, pour éveiller sa sensibilité.

Peine perdue, en apparence, du moins.

A chacune de ses visites, le docteur Maxime, fort intéressé, disait à la jeune fille :

— Je vous admire, Mademoiselle, et, de toute mon âme, vous désire bonne réussite, mais je ne l'espère pas...

Au fur et à mesure qu'elle s'apercevait de l'inutilité de ses efforts,

Hélène se sentait envahie par une profonde tristesse. Elle se désolait de n'avoir encore aucune espérance à donner à sa sœur et à son beau-frère. Les jours et les mois s'écoulaient sans apporter le moindre changement dans la situation de l'enfant.

Et, bientôt, la date qu'elle-même avait fixée pour le retour du jeune ménage allait arriver.

Dans sa tendresse, dans son ardent désir de bien faire, la jeune artiste s'était-elle donc trop avancée ? Allait-elle échouer, après tant de généreux efforts ?

Et, toujours, ceux qu'elle aimait verseraient-ils des larmes?

Douloureuses questions !

Sans cesse, Hélène se les adressait, en se reprochant ce qu'elle appelait ses sottes présomptions.

Pourtant, elle ne voulait pas s'avouer vaincue, renoncer à la lutte contre le monstre de l'idiotie qui menaçait la fillette adorée.

Elle voulait faire jaillir l'étincelle qui, d'après son idée, vacillait encore dans ce faible cerveau.

Oui ! Elle le voulait ! Obstinément, elle la cherchait.

A chaque heure du jour, elle guettait le rapide éclair.

Luirait-il ?

Un matin, après avoir usé de tout, Hélène, pour calmer ses nerfs, pour se consoler un instant de ses perpétuels insuccès, se mit à peindre quelques-unes des belles roses qui fleurissaient sur sa terrasse.

Lucienne, debout auprès d'elle, se tenait immobile.

Pour la première fois, elle semblait suivre, d'un regard intéressé, chacun des mouvements de sa tante. Un vague sourire entr'ouvrait sa bouche fraîche, et, d'un geste gracieux, elle rejetait en arrière quelques boucles de ses cheveux qui, rebelles, échappaient au peigne courbe et retombaient sur ses yeux.

Du coin de l'œil, l'artiste épiait la chère petite.

Son cœur battait à coups pressés.

Certainement, elle n'en pouvait douter, l'enfant apportait une attention soutenue à son travail.

L'ombre d'une pensée semblait flotter sur son front pur. Son visage, ordinairement si morne, peu à peu s'éclairait.

Longtemps, la mignonne demeura attentionnée, silencieuse.

Puis elle finit par incliner sa tête charmante vers la toile où, sous les doigts de l'artiste, semblaient éclore les roses.

Comme pour cueillir ces fleurs éclatantes, elle avança la main, en un geste craintif. Un doux murmure passa entre ses lèvres, ses grands yeux bleus s'animèrent...

Et, soudain, d'une voix lente, étrange, elle dit :

— Joli !... cela... joli... des roses !...

O bonheur ! l'étincelle avait lui !

Le flambeau, que tous croyaient à jamais éteint, s'était rallumé, grâce au dévouement, aux soins intelligents d'Hélène.

Bientôt, il brillerait d'un vif éclat.

Oh ! comme elle avait eu raison, la bonne et douce jeune fille, de ne pas se lasser, de ne pas désespérer !

Cette heure d'inexprimable joie devait rester dans sa pensée, comme l'un des plus heureux souvenirs de sa vie.

D'une main fébrile, Hélène rejeta son pinceau et, prenant l'enfant sur ses genoux, elle couvrit son gentil visage de tendres baisers.

— Oh ! enfin, tu nous es donc rendue, chère petite, mon trésor ! s'écria-t-elle.

Et, songeant à sa sœur et à son beau-frère :

— Vont-ils être heureux !... murmura-t-elle encore.

En ce moment même, le docteur Maxime, dont c'était le jour de visite, fut introduit par Thérèse, la femme de confiance de l'artiste.



Joli cela..... Joli des roses.

Nous n'essaierons pas de décrire la surprise admirative du jeune médecin, lorsqu'il apprit ce qui se passait.

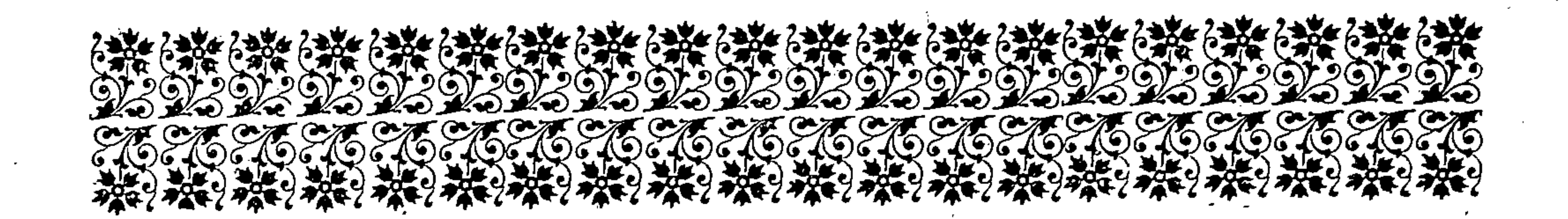
— Ainsi, vos soins dévoués ont fini par amener ce résultat inespéré, dit-il, très ému. Le travail s'est fait lentement dans ce petit cerveau engourdi. Au son de votre voix qui, sans cesse, lui murmurait de douces et intéressantes paroles, l'enfant, chaque jour, a senti son intelligence se dégager du voile épais qui l'assombrissait. Vraiment c'est à n'y pas croire! Il faut bien se rendre à l'évidence, cependant. Vous ne vous contentez pas d'être la grâce même, Mademoiselle, vous êtes quelque peu magicienne, il me semble, et votre volonté, unie à votre cœur, peut accomplir des prodiges.

Hélène s'inclina et rougit, tandis que sa bonne Thérèse, toujours en tiers pendant les visites du docteur, souriait d'un air enchanté et malicieux.

Depuis longtemps, la brave femme, modèle des cuisinières, avait su lire dans les cœurs excellents du jeune homme et de la jolie artiste.

— Ça ne pourra manquer de faire un mariage, se disait-elle en reconduisant le docteur Maxime qui venait de prendre congé d'Hélène.





XXV

HEURE RADIEUSE

A partir de cet instant, la guérison de l'enfant fit de rapides progrès.

Avant de prévenir M. et Mme Langyr et, dans la crainte de leur donner une joie trop hâtive qui, plus tard, pourrait se transformer en une cruelle déception, Hélène, quelque temps encore, continua ses doux soins à sa chère petite nièce ; mais aucune rechute ne vint l'attrister.

Lucienne était bien guérie !

Lorsque René et Alice revinrent enfin, rappelés par leur sœur, ce fut une adorable fillette de cinq ans, enjouée, intelligente et vive, qu'Hélène, émue, radieuse, remit entre leurs bras.

Il y a des scènes que la plume est impuissante à reproduire : aussi, laisserons-nous simplement le lecteur s'imaginer la joie délirante du jeune ménage, tant de mois désespéré.

— O chère... chère Abeille ! s'écria Alice, après les premières effusions, comme tu as bien rempli la difficile et admirable tâche que tu avais absolument voulu t'imposer ! Quelle gratitude nous te devons.

— Tu es devenue, autant que moi-même, la mère de Lucienne, car tu as su lui rendre la vie morale, tandis que moi je n'ai su que me plaindre et pleurer !...

— Sœur aimée, si je ne t'admirais pas, je te jalouserais !

— Combien tu m'es supérieure en tout !

— Je le vois aujourd'hui, je n'ai jamais été que le papillon brillant, mais inutile. Toi, tu es bien l'abeille active et diligente, aux dons utiles et bienfaisants. Va ! notre cher Marius nous avait bien nommées !

A son tour, René voulut exprimer à sa belle-sœur sa vive reconnaissance ; mais, si grande était son émotion, qu'il ne put que balbutier des mots inintelligibles.

— Pardonnez-moi, chère sœur, dit-il enfin, de ne pas trouver d'expression qui puisse vous peindre ce que ressent mon cœur ; mais la joie me suffoque. Les larmes que je ne puis m'empêcher de verser vaudront pour vous, je le sais, les plus éloquentes paroles. Votre âme généreuse m'excusera, tout en sachant me comprendre.

— Je suis plus heureuse que vous ! mon cher René, répondit Hélène en lui tendant la main.

Cette fraternelle poignée de main mit un terme à la scène touchante, et les heures qui suivirent passèrent avec la rapidité d'un songe radieux.





CONCLUSION

Une nouvelle joie se préparait pour notre amie Hélène.

Quelques jours après le retour de René et d'Alice, Marius revint du Bengale.

Comme la première fois, il arriva à l'improviste, se faisant le plus grand plaisir de surprendre les siens.

Il revenait beaucoup plus tôt, du reste, qu'il ne l'avait fait espérer, M. Lobe, ayant, pour des affaires d'intérêt, avancé son retour en France de plus d'une année.

Nous renonçons à peindre le bonheur et l'étonnement d'Hélène, en se trouvant en face de son frère qu'elle attendait si peu.

Entre l'artiste et Marius, cette heure qui ramenait l'absent au foyer fut, à la fois, douce et cruelle.

Tous les deux eurent la même pensée. Tous les deux songèrent à celle dont l'absence serait éternelle; et l'amertume des pleurs se mêla à la grâce des sourires.

— Pauvre maman! murmura enfin Marius, parlons d'elle! Dis-moi ses souffrances! Répète-moi ses dernières paroles!

Toute pâle, Hélène obéit, et lentement ses lèvres tremblantes firent au fils désolé le triste récit des navrantes minutes de l'agonie et du dernier adieu.

Longtemps le frère et la sœur échangèrent leurs tristes impressions Puis Hélène interrogea Marius au sujet de son voyage.

Le jeune homme était revenu avec ses patrons. Il espérait ne pas retourner au Bengale de sitôt, M. Lobe ayant laissé à l'indigoterie un représentant sur l'intelligence et la probité de qui il était en droit de compter.

Ensuite, Hélène conta à son frère les épreuves du jeune ménage, arrivées juste au moment où elle songeait à partir pour le Bengale.

Mais la modeste jeune fille se garda bien de faire la moindre allusion aux soins qu'elle avait prodigués à l'enfant, à la noble tâche qu'elle avait entreprise et menée à bonne fin.

Marius eut le soupçon de son dévouement, car il lui dit avec tendresse :

— Il y a encore de ton œuvre en tout cela, je le parierais... Chère abeille, tu as enrichi ta ruche d'un nouveau rayon de miel, le plus doux, le plus pur !

Sans répondre, Hélène secoua la tête en souriant ; mais le soir, en famille, quand Alice et René le mirent au courant de ce qui s'était passé, Marius s'écria :

— Que t'avais-je dit, aimable sournoise !... J'étais certain de ce qu'on allait m'apprendre ; je n'en suis donc pas surpris le moins du monde. Je l'avais deviné. Il y a longtemps que je sais, que nous savons tous, du reste, qu'à côté des mots : abnégation, courage, dévouement, il faut inscrire ton nom, ma chère Hélène... Aussi, comme nous sommes fiers de toi !...

Les quelques jours qui suivirent le retour du voyageur furent entièrement consacrés aux joies familiales.

Les amis seuls furent conviés à quelques réunions intimes.

Parmi eux, le docteur Maxime eut la place d'honneur entre M. et

Mme Lobe. Franc et ouvert, le jeune médecin montrait une satisfaction un peu trop vive peut-être et qui faisait sourire avec indulgence ceux qui l’entouraient.

— Hé ! hé ! disait au docteur Fabé, M. Lobe, fidèle à son admiration pour les cloches, je crois que le cœur du charmant docteur Maxime bat, dans sa poitrine, un assez joli carillon, en l’honneur de notre chère Hélène... Nous ne tarderons guère à aller à la noce.

Et, tout souriant, le vieux docteur répliquait à demi-voix :

— Je fais mieux que le croire... J’en suis convaincu, et, ma foi, ’en suis heureux aussi... Hélène et mon jeune confrère feront un couple charmant.

Le bon docteur et M. Lobe ne se trompaient pas, en effet, car quelques mois après le retour de Marius, le docteur Maxime demandait et obtenait la main d’Hélène...

Le mariage eut lieu sans éclat et sans pompe, les fiancés ne voulant autour d’eux que leurs familles et des amis éprouvés.

Hélène, très admirée dans sa toilette de mariée, conquit toutes les sympathies par sa dignité, son air doux et modeste, plus encore que par sa grâce et sa beauté !

Dans cette union, la charmante artiste trouva non seulement la fortune, mais, chose plus rare, une existence calme et complètement heureuse.

Et, toute sa longue vie, la vive affection des siens, l’admiration de ses nombreux et sincères amis, devinrent la récompense méritée de son inaltérable abnégation, de sa haute raison et de son rare mérite.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES GRAVURES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.



Poitiers. — Société française d'Imprimerie